



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



5380





VOYAGE
AUX ILES MANGAREVA
(Océanie.)

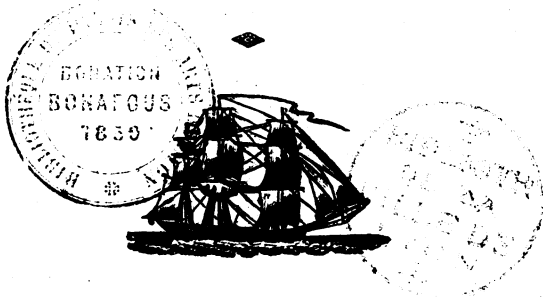
PAR M. P.-A. LEBSON.

MÉDECIN EN CHEF DES ÉTABLISSEMENS FRANÇAIS
DE L'Océanie.

Publié avec des annotations

Par M. P.-A. Lebson,

DE L'INSTITUT.



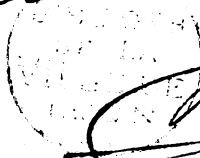
ROCHEFORT ,

IMPRIMERIE DE MERCIER ET DEVOIS.

1844.

VILLE DE LYON
Biblioth. du Palais des Arts

A Monsieur
Bonafou, Comms.
d'honneur d'une
rentier d'or
auteurs.



L. S.



VOYAGE
AUX ILES MANGAREVA

(OCÉANIE.)



Les îles de l'Océanie si long-temps dédaignées par la France , deviennent pour elle des contrées qui doivent l'intéresser. Le sang de ses enfans féconde ce sol , agité par les prédications furibondes de missionnaires sanguinaires , et la douce population d'Otaïti , quittant ses habitudes molles et affectueuses s'insurge sous les instigations de prétendus ministres de paix. En attendant que nous donnions l'histoire des îles *Marquises* , de la *Société* et *Sandwich* , nous retracerons la conquête de l'archipel de *Gambier* par les missionnaires catholiques Français. Cette conquête pacifique s'est faite à petit bruit et sans retentissement en Europe , et cependant il est peu de sujet plus intéressant que de retrace

VILLE DE LYON
BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE DE LYON

l'état moral d'une société nouvelle, perdue dans les espaces du grand Océan, et aujourd'hui professant notre culte, respectant le drapeau de la France, et chérissant la nation qui l'a adoptée en lui donnant place dans la grande famille. Ce tableau aura tout le charme d'une fiction, et cependant il sera de la plus scrupuleuse fidélité.

Le brig le Pylade appareilla de Valparaiso le 12 mars 1840, pour se rendre aux îles Gambier, qu'il atteignit le 12 avril suivant. Dans cette traversée, chacun devisait suivant son goût, sur les résultats de la pointe ordonnée dans la mer du Sud. Il en est qui regrettaient Valparaiso, d'autres qui trouvaient mauvais qu'on les éloignât de la station pour visiter des *moricauds*, suivant leur dire. Quelques-uns fanatisés par les récits de Cook, et surtout de Bougainville, étaient heureux de se trouver bientôt au milieu des populations Océaniques, et rêvaient de cette nouvelle Cythère sur laquelle les marins de l'Artémise ne tarissaient pas. Le petit nombre, un seul peut-être, déjà initié aux secrets de cette création neptunienne, pratiquant la philosophie de Montaigne et jaloux de frotter sa cervelle à celle des autres, comme dit ce grand moraliste, se promettait de nouveaux sujets d'étude, et espérait enrichir son esprit de quelques aperçus nouveaux.

Les premiers jours de la traversée furent contrariés par des calmes fréquents, ceux qui suivirent furent entremêlés de grains orageux répétés, mais le brig filant non loin de l'île de Pâques, non loin de la célèbre île Pitcairn, laissa bientôt derrière lui les îlots bas formés par les récifs appelés îles Élisabeth et Eouo. Ces îlots sont, nous le croyons, actuellement inhabités,

mais ils ne l'ont pas toujours été, et la tradition rapporte que des émigrants des îles Gambier, vaincus dans une bataille et forcés de s'expatrier, abordèrent avec leurs pirogues sur ces îlots tous placés à fleur d'eau, et y trouvèrent une quarantaine d'habitans que des naufrages y avaient fixés. Leur langage différait peu de celui des nouveaux débarqués, et probablement qu'ils provenaient du même archipel. Toutefois sur ces coraux presque improductifs, les privations forcèrent plus tard les nouveaux colons, au nombre de quatre-vingt-deux, à chercher un refuge aux Gambier, où ils furent admis par les chefs de district qui leur donnèrent des terres. Ce récit que l'on nous fit aux Gambier, lors de notre séjour, se trouve confirmé par celui que rapporte la gazette des Sandwich. On y lit que l'évêque de Nilopolis, M. de Rochouse, après avoir fait de Mangareva, convertie à la foi chrétienne, la métropole de son vicariat apostolique, visita en 1836 l'île Crescent, dans le but d'aviser aux moyens de transporter aux Gambier la petite population établie sur cette île plate et formée par un pâlé de corail. Cette population avait beaucoup souffert plusieurs années de suite des disettes qui viennent fondre de temps à autre sur ces terres peu productives, sortes de récifs à peine élevés au-dessus du niveau de la mer, que les tourmentes ravagent, que les flots submergent parfois et où ne croissent que des cocotiers, des vaquois, et qui ne produisent qu'un peu de taro.

M. de Rochouse engagea facilement les jeunes gens à se rendre aux Gambier, mais les vieillards furent plus difficiles à décider à cette sorte d'expatriation. Suivant les préjugés de l'âge, ils affirmaient que leur îlot pro-

duisait assez de nourriture, et qu'il n'avait rien à envier à l'Archipel où il leur répugnait de porter leurs os. L'homme primitif tient singulièrement au sol où il a pris naissance, et sous ce rapport l'Océanien place toutes ses affections sur le cocotier qui abrite sa cabane de feuillage, et sur le coin de terre où la mer déferle en lui fournissant le poisson dont il fait la base principale de sa subsistance. Toutefois une crainte plus sérieuse préoccupait les naturels de Crescent. Les insulaires des Gambier avaient été anthropophages, et la crainte d'être mangés par eux, malgré les promesses de M. de Nilopolis, avait une forte part sur leur détermination. Ils ignoraient que leur conversion à la loi du Christ en avait fait un peuple hospitalier et doux. M. de Rochouse se vit contraint de n'enmener avec lui à Mangareva, que quelques jeunes chefs qui y reçurent un accueil amical et qui retournèrent à Crescent dire les bons traitemens qu'ils avaient eus. Ils parlèrent avec enthousiasme de la nouvelle religion, du bien-être qu'elle avait apporté avec elle, et jeunes et vieux furent avides de se rallier au culte qui les portait à se traiter en frères, d'ennemis qu'ils avaient été.

Ce ne fut toutefois qu'en 1838 que M. de Rochouse, entravé par divers obstacles, songea à réaliser son projet de transporter aux Gambier la population de Crescent; obéissant aux promesses qu'il avait faites à ces insulaires, il se rendit près d'eux avec un petit brig, et fut reçu avec enthousiasme par toute la population. Mais quel ne fut pas l'étonnement de l'évêque de voir une petite chapelle élevée au vrai Dieu par les enfans de cette île jusqu'alors idolâtres, et en les dépo-

sant à Mangareva, il accrut le nombre de son troupeau de néophytes fervens.

Le brig le Pylade était en vue des îles Gambier, le 12 avril, et la relâche se prolongea jusqu'au 21 du même mois.

Dans la matinée du 12 nous reconnûmes la terre qui s'offrait à nous sous l'apparence de deux mornes de médiocre hauteur et peu espacés. Nous en étions alors à dix lieues marines environ, mais bientôt nous pûmes distinguer de nouvelles terres et nous trouver en vue d'un archipel entier. Vers neuf heures, à deux lieues des Coraux, le Pylade en carguant ses basses voiles tire un coup de canon pour appeler un pilote, et laisse porter le long du récif. Un second coup de canon est bientôt suivi d'un troisième, car personne ne paraît et cependant, à Valparaiso, on nous avait assuré que les îles Gambier possédaient quelques matelots européens dont le métier était de piloter les navires dans les passes des Lagons. Pendant ce temps, la carte de Becchey est déroulée sur le pont et chacun discute sur la position que le brig se trouve occuper devant la principale passe, lorsqu'un canot à la voile dans le Lagon, s'engagea bientôt dans le chenal et nous indiqua le point précis où il fallait mettre le cap.

En quelques minutes le canot accosta le brig; il était monté par six insulaires de teinte foncée, à physionomie océanienne; ils portaient les cheveux coupés ras, et vêtus de blouses, de chemises et de pantalons; ils firent un peu évanouir les idées que nous nous étions faites d'après les navigateurs, de leur riche tatouage et de leurs ornemens en coquillages. Nos insulaires presque complètement habillés à l'européenne,

nageant une embarcation d'origine française , au lieu de leurs gracieuses pirogues , nous dépaysèrent singulièrement. Nous ne pouvions les prendre que pour des matelots chiliens ou péruviens , à leur coloration et à leurs vêtemens , mais à leur retenue et à leur modestie , ils nous rappelèrent tout aussitôt des sacristains de village.

A peine accosté le long du bord , un français , le nommé Marion , s'élança du canot sur le pont , à l'aide des chaînes de haubans , et se dirigeant chapeau bas vers le commandant , il offre ses services , et avant d'avoir reçu la réponse , il commande les manœuvres nécessaires pour entrer dans la passe. Le canal ouvert dans les récifs est large et assez profond , et du même bord , nous pûmes atteindre le fond du Lagon près l'île Belcher du capitaine anglais Becchey , tout en laissant à droite et à gauche quelques petites îles. Notre ancre tomba par vingt-et-une brasses , sur un fond de corail près de l'île Elson , et à une petite distance de la ceinture de récif qui la protège du côté du Lagon. L'intention du pilote avait été de nous ancrer plus près des rochers de l'île Peard ; mais le vent vint à manquer , et nous dûmes rester proche l'ilot où l'évêque a fixé sa résidence ; le prélat venait toutefois de quitter les îles et de mettre à la voile pour les archipels Sandwich et Marquises. Le roi au contraire habite l'île Peard.

Notre pilote Marion est né en Bretagne. Embarqué sur un navire de commerce pour se livrer à la pêche des trépangs , l'équipage de son navire fut massacré dans les îles Fidjis. Deux hommes échappèrent seulement à cette catastrophe , Marion et le nommé Guillou , qui se trouve aussi sur les îles Gambier. Ces deux ma-

rins avaient été laissés à Taïti pour surveiller l'achat de divers produits, ce n'est que long temps après qu'ils apprirent le funeste sort de leurs compagnons. Sur la demande de l'évêque, ils vinrent se fixer aux îles Gambier il y a à peu près deux ans, s'y marièrent avec des femmes du pays, qui leur donnèrent des enfans. Guillou habite Mangareva ou Peard, et comme son compatriote, sa principale industrie consiste dans la pêche des perles, mais ils avouent que les huîtres perlières deviennent rares depuis quelque temps. Ce Guillou arriva bientôt dans un canot ramé par six naturels, pour nous servir de pilote au moment où notre ancre touchait le fond, et il s'excusa du retard qu'il avait apporté à se rendre, bien qu'il ait entendu les trois coups de canon, parce qu'il était retenu pour le service de la messe qui commençait lorsque le premier signal parvint à ses oreilles. Guillou nous félicita de notre bonne arrivée, car ajouta-t-il avec onction et sans médisance, c'était le premier navire que Marion ait piloté. Il nous demanda avec instance du tabac dont il ressentait vivement la privation. Ce Guillou est le marin qui a dirigé les vaisseaux l'Astrobale et la Zélée que commandait dans sa dernière campagne l'amiral D'Urville. Il avait mis huit jours à entrer les corvettes, à cause des vents directement contraires et de leur marche inférieure. Il aimait citer ces mots de M. D'Urville, auquel il témoignait la crainte de faire toucher ses vaisseaux, et qu'il refusait d'entrer plus avant dans les passes. « N'ayez pas peur des pierres. Je les « cherche moi, et je crains plus de ne pas aller vite « que d'en rencontrer. » Mais Guillou en refusant formellement son concours, força M. D'Urville à entrer

lui-même ses corvettes , qu'il parvint à conduire près de l'île Belcher ou Téeravaï des insulaires ; toutefois la Zélée toucha au mouillage , et quelques jours après l'Astrobale dut elle-même chercher ailleurs une rade plus sûre et moins encombrée de récifs. Guillou nous rapporta que l'expédition D'Urville séjourna aux Gambier une vingtaine de jours ; que la géographie de l'Archipel fut faite avec soin , et que l'on perdit la chaloupe en voulant faire de l'eau. Les vaisseaux de l'amiral sortirent de l'Archipel par la grande passe du S. O.

Nous acquîmes la conviction par le récit des pilotes , qu'il existe trois passes sûres dans ces îles : la nôtre , celle du Blossum , et une troisième entre Mangareva et Taravaï.

De notre mouillage nous apercevions de nombreux pavillons flottant sur toutes les îles qui nous environnaient. Ces pavillons , à bandes blanches et bleu clair , portant cinq étoiles , nous semblaient des énigmes , lorsque Marion nous dit que c'étaient les couleurs adoptées par le roi des îles Gambier. Adieu nos rêves et notre espoir de voir des hommes placés dans un état de nature , étrangers aux raffinemens de la civilisation ; plus de tatouage apparent , des chemises pour habit , et un pavillon flottant au gré des vents , voilà bien les germes de la civilisation avec ses contrastes.

Tous ces insulaires ordinairement bruyans comme de grands enfans , voleurs par instinct , turbulens , loquaces , montaient à bord avec la retenue de jeunes filles. Sur le pont ils affectaient la politesse et la délicatesse de gens bien appris , et le calme de vieillards.

Lorsqu'ils reçurent du bord leur ration de biscuit et de vin, ce n'est pas avec gloutonnerie qu'ils se mirent à manger, ainsi qu'ils le faisaient naguère, ni avec cette sombre défiance des peuplades belliqueuses, mais avec cette gracieuse bonhomie de gens civilisés. Puis avant de porter le premier morceau à la bouche, chacun fit le signe de la croix. Nous étions tous fort étonnés du nouvel ordre de choses, et émerveillés de ce résultat de la conversion des insulaires au christianisme. Le vol, auquel la race Océanienne est portée par nature, a été extirpé de ces îles par les missionnaires. Depuis plusieurs années on n'en cite pas d'exemples; un seul eût lieu pendant notre séjour, encore était-ce un enfant qui s'appropriâ des perles, mais qui fut attaché à un arbre et fustigé d'importance. Nos deux européens nous dirent que la retenue des femmes était aussi des plus grandes, et qu'au dévergondage des anciennes mœurs avait succédé une chasteté exemplaire, et que depuis l'arrivée des missionnaires on pouvait tout au plus citer trois femmes qui aient succombé à la tentation, encore ont-elles été épousées par leurs séducteurs. En vérité, au dire de nos deux compatriotes, l'Archipel était devenu un petit paradis, c'était un sanctuaire de saintes vertus. Enfin, ce peuple bon, simple, ignorant les querelles, ne se battant jamais, ayant horreur des liqueurs fortes, trouvant son plaisir à chanter les cantiques en latin, nous parut une population phénoménale, et depuis les fameuses missions du Paraguay, nul peuple converti n'avait offert une si éclatante preuve des bienfaits de la civilisation. Toutefois c'est avec défiance que j'accueillis pour ma part ce tableau séduisant. Je me promis de soumettre au creuset d'une

observation rigoureuse ces mœurs nouvelles, afin de m'assurer de leur réalité. L'occasion de satisfaire la curiosité de chacun de nous s'offrit bientôt. L'ancre à peine tombée au fond de l'eau, sous la conduite de Marion et Guillou, nous descendîmes à terre, au village même qu'habitent les missionnaires. Là, des scènes neuves et curieuses nous étaient réservées; je les décrirai successivement, mais avant d'aller plus loin je crois devoir présenter quelques aperçus succincts sur les îles Gambier, afin que le lecteur puisse par la suite s'identifier plus complètement avec mon récit. Je terminerai ce travail par quelques considérations générales.

Les îles Mangareva ou groupe des Gambier, font partie de cet archipel d'îles basses sémées dans la mer Pacifique, que Bougainville nomma, si ingénieusement, l'archipel dangereux de la mer Mauvaise. Mais ces îles connues aujourd'hui sous le nom de Pomotous que leur donnent les habitans, sont à peine élevées au-dessus des vagues, et forment sur la surface de l'Océan, des rubans déchiquetés et verdoyans, tandis que les îles Gambier montueuses, font disparate sous ce rapport avec les autres îles Pomotous.

Les îles Gambier fort peu connues en France jusqu'à ce jour et très-incomplètement décrites dans les ouvrages même les plus récents, ont été découvertes en 1797, par le capitaine Wilson, qui portait des missionnaires dans l'Océanie. Wilson n'y aborda point et se borna à leur donner pour nom celui d'un lord de l'amirauté; mais ce nom obscur doit disparaître pour faire place à celui des insulaires, et c'est *Mangareva* que nous les appellerons désormais. Le premier navigateur européen qui relâcha dans ces îles est l'anglais Becchey. Il les

visita en 1826 , et trouva des peuplades belliqueuses et anthropophages , contre lesquelles il fit usage de son artillerie. Aujourd'hui les Mangaréviens dociles et soumis sont sincèrement convertis au christianisme.

Becchey usant ou plutôt abusant de la coutume des marins , baptisa de noms de personnages anglais les diverses îles et flots qui constituent cet archipel. Il ne paraît pas s'être enquis des noms que leur ont donné les naturels , et il lui parut plus convenable de défigurer ces désignations océaniques , par des mots barroques , que la flatterie dicte le plus souvent , et accorde à des gens au pouvoir sans valeur intrinsèque. D'Urville échappa à cette sorte de bassesse banale qui porte certains officiers à appliquer les noms de tels ou tels à des terres découvertes et qui mendient en retour des faveurs. D'Urville ne donnait des noms d'hommes que lorsqu'il était dans l'impossibilité de connaître les termes indigènes , et ces désignations , il les regardait comme provisoires sur les cartes , et comme devant disparaître lorsqu'on parviendrait à apprendre les appellations des habitans.

Nous ne citerons donc dorénavant les noms anglais que comme des synonymes consacrés dans les géographies et sur les cartes , et nous substituerons aux onze îles qui constituent l'archipel de Mangareva ou Gambier , les noms de leurs habitans. Ainsi la plus grande du groupe ou la métropole est *Mangareva* , que Becchey a nommée île Peard. L'île Belcher , du même officier , est *Taravaï* ; Waniwright est *Kamaru* ; Esson est *Akena* ; Collie est *Makapu* ; Marsh est *Manui* ; Nielson est *Kari-i-tai*. Le mont Duff du navigateur anglais est le pic de Manga-

reva. Enfin d'autres ilots sont appelés par les naturels *Eui-tepu*, *Kamaka* et *Taramara*.

Ces onze îles ou ilots sont réunis par une seule et vaste ceinture de récifs, et sont éparées au centre de ce rempart de corail. Mais les onze îles ne sont pas seules, on compte encore çà et là des gros rochers isolés et nus, des petits motous avec de la verdure, appelés *Akau*, et qui s'élèvent sur divers points de la plate-forme du récif.

L'île *Mangareva* est la plus grande et la plus peuplée. Elle occupe la partie septentrionale du Lagon, et dans sa partie orientale s'élève un double morne, qui vu du midi se bifurque en deux petits mamelons élevés de 372 mètres. Le deuxième pic a moins d'altitude. Tous les deux sont coupés verticalement dans leur partie sud, et au nord le pic se dirige en pente rapide jusqu'au bord de la mer. Le gisement de cette île est du N. E. au S. O., et sa latitude est de 23° 7' 58 S. par 137° 15' 57 de longitude O.

A cinq milles de Mangareva s'élève *Akena* ou *Okena*. Elle n'a guère que deux milles dans sa plus grande étendue, et ne dépasse pas la moitié de la longueur de l'île précédente. Un canal de deux milles la sépare de *Kamaru* ou *Akamaru*, et non loin de celle-ci, dans le nord, est une autre île moins grande mais aussi élevée, que les naturels nomment *Komekiro*. Au sud de *Kamaru*, et presque à la toucher, est un îlot dénudé, dont la forme est singulière, car il ressemble à une arcade faite de main d'homme. Les habitants l'ont appelé *Eui-tepu*, ce qui signifie nez percé.

Makapu, ou en langue océanienne le plus petit, est le plus méridional de tout l'Archipel. Entre lui et *Ka-*

maru, se trouve un beau canal, large de près de trois milles. En remontant vers le N. O. on rencontre *Manui* et *Kamaka*, puis dans le S. O. de Mangareva, à un mille de distance, l'île de *Taravaï*, que les insulaires appellent aussi indifféremment *Tokiama*. *Kau-i-tai* ou Nielson occupe la partie orientale du groupe, et proche dans S. S. E. est *Kanitaï*, puis un gros rocher rond connu sous le nom de *Taramara*. C'est par le passage qui sépare Makapu de Kamaru que notre brig entra dans l'Archipel et vint mouiller sous Akena.

Vue du mouillage, Akena s'élève en un cône de médiocre hauteur se terminant au sommet en une arête peu large, tandis que ses flancs forment des pentes assez roides, et couvertes d'une végétation abondante fournie par une seule espèce de plante le *saccharum fatuum*. L'effet produit par la teinte jaune uniforme de cette plante est loin d'être agréable à l'œil quand on est placé à une certaine distance; on pourrait croire que les sommets de la montagne sont nus et pelés, ou tout au plus couverts d'un gazon dru, et vu de près on distingue aisément la graminée qui prête un aspect fauve et triste à ces lieux. Ce sont des corbeilles de verdure que toutes ces fles, nous disait un missionnaire, lorsque les pluies viennent à tomber. Au reste pas une plante étrangère, pas un arbuste, viennent se mêler à cette canne à sucre qui croit sans partage, et couronne le sommet de l'île d'une calotte frangée sur les bords, en créant une première zone végétale. Au point d'intersection, tranche une riche verdure foncée, formant une écharpe gracieuse et comme une deuxième zone, car entre elle et le bleu azuré de la mer, s'étend encore un étroit liséré d'une troisième végétation. Celle-ci peu étendue

est éparse sur le rivage et va joindre la mer. Deux points d'intersections ont servi aux naturels à placer leurs cabanes de feuillages, et les missionnaires se sont établis sur un de ces points que protègent de grands arbres qui cachent aux regards les toits de feuillages qu'ils abritent. Ces arbres protecteurs forment de gros bouquets d'un vert noir, et fournissent aux besoins des insulaires, car ce sont principalement des arbres à pain, auxquels se marient des pandanus, des hibiscus, des bancouliers. En regard du mouillage, ne s'élèvent aucuns cocotiers, tandis que sur le versant opposé il y en a quelques-uns. Il n'en est pas de même à *Kamaru* et *Mangareva*, où ces palmiers sont en plus grand nombre.

Malgré cette écharpe de verdure, l'aspect des îles *Mangareva* est triste. Ce n'est plus en effet cet aspect enchanteur des îles basses, où des forêts de cocotiers forment un rideau de parasols ondoyans comme aux *Tonga*; ce n'est plus cette végétation pressée et luxuriante des îles océaniques montagneuses; c'est encore moins ces gracieux et frais oasis des motous qui dans les autres groupes de l'Océanie sont épars çà et là sur les pâtés de corail. Aux îles *Mangareva*, la flore est appauvrie, le sol peu productif, les arbres nourriciers peu abondans. De ce fait, il est facile de conclure que la population n'a pu s'accroître, et que souvent décimée par les famines, elle a dû, de temps à autre, dans les mauvaises années, être diminuée par le manque de nourriture. C'est en effet ce que confirment et les récits des naturels et les observations des missionnaires.

En face du brig le *Pylade*, un petit récif enveloppe *Akena*, et de même qu'à *Vanikoro*, aux îles *Sandwich*.

et à Taïti, il est placé à une certaine distance de terre, et forme un canal où peuvent naviguer en tout temps les pirogues des insulaires. Ces petits lagons intérieurs communiquant avec le grand par des coupées rapprochées, sont fort utiles à ces peuplades, car il leur permettent de se livrer à la pêche des mollusques qui sont leur principale ressource alimentaire. Dans ces eaux paisibles, protégées dans leurs abords par des murailles perpendiculaires de corail, les huîtres à perles pullulent et fournissent depuis bien des années un ample produit au commerce et à l'industrie européenne.

La pointe méridionale d'Akena est sillonnée par de larges coulées de laves noirâtres et poreuses, qui sont des témoignages permanens de l'origine volcanique de cette île et de ses congénères. Des enfoncemens pratiqués sous ces déjections, ont servi de demeures aux naturels si nous devons croire Marion, mais ils sont si peu profonds que ce dire nous semble n'être appuyé par rien. Une coupure-en-arcade dans l'arête même d'Akena, sert à établir des communications faciles entre les deux parties de l'île, qui sans cette particularité seraient difficilement abordables, autrement que par la grève des rivages.

Au fond d'une petite baie, vis-à-vis le mouillage, est le village de *Notiki*, tandis que sur un des côtés est celui d'*Ikūtopa* où réside l'évêque des missions océaniques, et à l'opposite celui qu'on appelle *Viriviria*. On évalue à une centaine d'individus la population de ces trois hameaux, et même celui de *Notiki* ne se compose que de trois ou quatre cabanes.

De ces considérations sommaires résultera une connaissance moins imparfaite des localités qui vont succes-

sivement passer sous les yeux du lecteur au fur et à mesure que je rendrai compte des sensations que me feront éprouver mes diverses excursions dans ces îles.

Il est donc bien entendu que le nom de Mangareva, le seul connu des insulaires, celui qu'ils donnèrent à la terre principale, la plus peuplée, devra être substitué au nom de Gambier de Wilson, et que ce nom de Gambier ne sera plus employé que comme synonyme et sans autre valeur que de servir de terme comparatif.

A ce sujet, je consignerai ici une petite anecdote. On rapportait au roi de cet archipel qu'un marin anglais avait appelé Gambier les îles qu'il gouverne. Mauvais, mauvais dit le roi, c'est Mangareva qu'elles se sont toujours nommées, et je ne veux pas qu'on les appelle Gambier. Par esprit de justice, nous les appellerons comme le roi et ses sujets, les îles Mangareva.

Mes premiers pas sur les îles eurent pour objet une visite de bienvenue aux missionnaires établis à Akena. Le grand canot qui nous portait le commandant ainsi que plusieurs autres officiers, était conduit par Marion, qui nous faisait contourner le rebord libre du récif. Il nous fallait décrire des zigzags sur crêtes sous-marines et dentelées, que peuplent une foule d'animaux marins, ceintures vivantes qu'élèvent de chétifs polypes autour de ces pics volcaniques sortis du sein des eaux. L'obscurité allait se faire, cette obscurité brusque et sans crépuscule des tropiques, car la transition du jour à la nuit dans ces parages est instantanée; mais notre canot ne se trouvait plus qu'à quelques longueurs du rivage et fendait rapidement une mer clapoteuse et heurtée.

Une maisonnette nous apparut dans le feuillage, mais nous ne vîmes aucun insulaire. Notre venue

semblait n'avoir éveillé l'attention de personne. En arrivant à la petite crique d'un sable fin formée par une coupure du récif, nous trouvâmes un assez fort ressac. Nos matelots se disposaient à se jeter dans l'eau pour nous aider à débarquer sans être mouillés, lorsque parurent brusquement deux européens l'un vêtu d'une serge blanche, l'autre en bourgeois et têtes nues, suivis d'une centaine d'insulaires qui sortaient de toutes parts d'entre les arbres. Ce sont MM. Laval et Latour, nous dit le pilote. Les habitans nous paraissaient joyeux, empressés et heureux de notre visite. Dans les dispositions d'esprit où nous nous trouvions, cette transition rapide de la solitude à l'animation, à cette heure de la soirée où une lumière douteuse prêtait une sorte d'indécision aux objets de cette scène, nous intéressa vivement; à ces hautes statures de sauvages, à cet essaim de femmes suivies de leurs enfans, au milieu de cette population où dominaient deux français aux formes grêles et amaigries, nous eûmes la conviction que la conversion des Mangaréviens était complète, et que la civilisation avait dompté le naturel féroce et belliqueux de ces peuplades naguères payennes et anthropophages.

Notre embarcation se trouva bientôt entourée d'insulaires qui nous offrirent leurs vastes épaules pour nous transporter à terre, et dont l'empressement et l'entrain nous prouvaient leur désir de nous être agréables, tandis qu'une bonne moitié du groupe se tenait à une distance respectueuse de nos personnes.

Nos premiers saluts furent naturellement pour nos compatriotes et aussitôt un cercle épais et compact nous entourait. Si tous ces sauvages, ainsi que les nom-

ment les anciens navigateurs, nous présentaient un spectacle curieux, notre vue semblait produire le même effet sur eux; toutefois les hommes vêtus de chemises et de pantalons et les femmes couvertes d'une ample blouse, ou sayong, avaient perdu cette élégance de costume qui sied si bien aux peuplades océaniques, vêtues d'amples manteaux flottans faits en écorces de mûriers. Au milieu du trépignement général, sous le feu croisé de *bon jour, bon soir*, en français estropié, quelques mines passablement rebarbatives de vieillards encore empreintes de la sauvagerie primitive, tranchaient par leur sérieux; mais çà et là les regards animés de jeunes femmes émaillaient cette scène, et les plus osées nous pressaient les mains en nous bégayant tout ce qu'elles savaient de français. Il est de ces scènes qu'on ne peut rendre, où les sensations donnent à peine à la pensée le temps de se formuler, et la nouveauté de notre position réciproque rendait notre entrevue piquante. Les missionnaires jouissaient de notre surprise, et se trouvaient heureux de montrer à leurs catéchumènes des compatriotes montant un bâtiment de guerre.

Aussi lorsque nous nous mîmes en marche pour nous rendre à la demeure de MM. Laval et Latour, la population se rangea d'elle-même et dans une humble posture pour nous ouvrir un passage, sans nous suivre au siège de la mission. Les femmes seules, poussées par leur excessive curiosité, s'enhardirent à nous escorter sous l'ombre épaisse des rimas qui ne tarda pas à nous protéger, et soit candeur, ou soit coquetterie, les plus aguerries laissaient leurs doigts effilés enlacés aux nôtres, les plus timides s'élevant sur la pointe des pieds se dressaient pour examiner nos physionomies. La femme est par-

tout la même, impressionnable et désireuse d'être vue. La louange est pour elle un bien, et civilisée ou sauvage, dominatrice ou esclave, le plus puissant mobile est son instinct de coquetterie. Toutes témoignaient donc par leur cou tendu, leurs yeux brillants, par leur pose, par leurs gestes, la vive curiosité qui les maîtrisait, et n'en déplaise aux navigateurs Becchey et D'Urville, j'en remarquai quelques-unes de fort jolies. Leur peau cependant est généralement fort brune, et leur aspect est peu attrayant, sous les longues robes d'étoffes bleues ou noires qui les recouvrent, ce qui les fait ressembler aux Péruviennes de Colan ou aux Mariannaises.

Bientôt notre cortège diminua; les cris qui se faisaient entendre, la joie qui s'exprimait en pantomime cessa, nous arrivions à la demeure des missionnaires, véritable demeure évangélique à son toit de feuillage, et à la simplicité de sa construction.

L'habitation de nos compatriotes est contiguë à une petite place déblayée, à la suite du village d'*Ikitopa*. J'ai déjà dit que de la mer étant on n'apercevait aucune cabane, mais seulement un pâté d'une verdure noire; c'est qu'en effet les insulaires ont choisi un abri sous les dômes des grands arbres à pain qui les protègent de leur ombre, et sous ces arbres s'élèvent disséminées tantôt de grandes cabanes, tantôt de plus petites, avec des sentiers tracés pour communiquer de l'une à l'autre, et une voie plus large pour aller au rivage. En général l'aspect des villages de l'Océanie est gracieux, et dans ces hameaux, à ajoupas couverts de feuilles de pandanus, où l'air circule et tempère ce que la chaleur intertropicale a de fatigant, la vue et l'odorat ne sont

pas exposés comme ceux de France , où l'on n'arrive aux maisons qu'à travers des monceaux de fumiers ou des mares de liquides croupis. Des ruisseaux d'eau douce coupent Ikitopa , que des haies de marantas enveloppent en quelques endroits , et puis les arbres qui le protègent sont ces arbres à pains francs , qui portent sur leurs rameaux la subsistance de la population , puis les cocotiers à la chair blanche et émulsive , puis le vaquois aux longues feuilles rubanées, le *ti*, et quelques autres encore. C'est surtout à O-Taïti, à Borabora , aux îles Carolines , que ces villages sont frais et gracieux. Mais je dois avouer que celui d'Ikitopa m'a paru plus négligé , moins bien entretenu que beaucoup de ceux que j'avais déjà visité dans l'Océanie. Proche le logement des missionnaires le terrain humide baigné par un ruisseau est soigneusement nétoyé.

La cabane des missionnaires ou leur presbytère a été construit à la mode des insulaires , mais avec plus de soins. Placé sur un terrain bas et humide qu'on a comblé par des débris de coraux ou pierres de madrépores, on l'a encore exhaussé de plusieurs marches pour arriver à la pièce d'entrée. Cette demeure peu spacieuse a été long-temps occupée par l'évêque de Nilopolis , M. de Rochouse. Elle se compose d'une salle principale pour les réceptions , ayant quelques chaises , plusieurs bancs , une table et une image de la Vierge , et sur les côtés deux petites chambres à coucher. L'ensemble présente cette apparence de pauvreté qui va bien à des ministres du Christ , mais cependant on voit partout de l'ordre , et une grande propreté. A l'entour règne ce calme , ce silence de thébaïde religieuse qui donne à l'atmosphère un parfum de sainteté.

Nous voilà donc assis au foyer de la mission. La conversation s'anime et devient active. Nous avonstant de choses à apprendre aux exilés de la France sur la commune patrie , et nous sommes naturellement si empressés de leur faire des questions sur leurs nouveaux chrétiens ? aussi voilà à peu près la substance des renseignemens qui résultent de notre première entrevue avec MM. Laval et Latour. Ce sont eux qui parlent :

« La mission catholique des îles Sandwich à Oahu est en voie de prospérité, aussi monseigneur s'est-il hâté de partir il y a huit jours à peine, afin d'accélérer par sa présence les succès des prêtres qui ont entrepris cette œuvre , et comme le dit proverbialement l'un de nos interlocuteurs, pour battre le fer pendant qu'il est chaud. Toutefois notre évêque doit, avant d'atteindre Oahu, relâcher aux îles Marquises où existent deux établissemens de la mission, l'un à Nu-Hiva et l'autre à Waitahu , et doit laisser un missionnaire sur une des terres placées sur sa route.

Dans toutes les îles de la mer du sud où les missionnaires ont pénétré, les progrès de leurs efforts sont sensibles, mais partout où ils rencontrent les ministres anglicans, ils éprouvent bientôt les effets de leurs calomnieuses imputations. MM. Latour et Laval nous disaient : Figurez-vous que les missionnaires protestans n'ont pas honte de nous faire passer aux yeux des insulaires pour des idolâtres ; ils leur disent que nous appartenons à une nation qui n'a que des petits navires et qui n'est pas riche ; qui souvent mange de la chair humaine. Que sais-je, ces honteux mensonges qui ravalent les peuples civilisés au-dessous des brutes, ils les prodiguent journellement , et c'est par eux qu'ils

nous ont discrédité à O-Taïti et aux Sandwich. Nos persécutions ont été aussi nombreuses que cruelles, ajoutaient ces apôtres, et cependant l'œuvre de la mission a progressé; à la Nouvelle-Zélande même, où les protestans ont échoué, nous avons obtenu des conversions. Il faut avouer que le gouvernement nous a efficacement protégé en envoyant fréquemment des navires de guerre croiser dans les divers archipels de l'Océanie. Une réaction s'opère en notre faveur aux îles Sandwich, les anglicans et les méthodistes américains perdent de leur influence. Les naturels embrassent avec ferveur le catholicisme. Aux Marquises, malgré les efforts d'un homme dangereux, nous avons obtenu quelques conversions, et les habitans nous tolèrent parmi eux et nous écoutent, ce qui est beaucoup.

Notre brig était attendu aux îles Mangareva. Nous savions, nous dit-on, qu'au premier jour un navire de guerre de la station du Pérou nous serait envoyé. C'était une promesse que l'amiral avait faite à l'évêque. Aussi lorsqu'en disant la messe, un naturel cria derrière nous *Pahi-pahi*, nous comprîmes que bientôt nos vœux allaient se réaliser et que nous allions recevoir des compatriotes. Votre messe a dû se ressentir de cette espérance, ajoutâmes-nous en souriant au curé, et celui-ci nous avoua qu'il se fit dans sa petite église un va et vient et un mouvement fort peu religieux. C'est qu'en effet il devait tarder aux missionnaires de prouver à leur troupeau qu'ils n'en avaient pas imposé en se disant les envoyés d'une nation qui possède beaucoup de guerriers, beaucoup de vaisseaux, et dont le pavillon a le pouvoir de protéger au loin ses enfans. Il a été un temps du moins où ce peuple eut tiré sans hésiter l'épée pour faire respecter ses nobles couleurs.

Nous fimes à ces messieurs la même demande que déjà leur avait fait Dumont-D'Urville : devons-nous aller voir le roi ? Le roi , répondit M. Laval , pauvre homme dont le titre est un hochet ! Nous comprimes toute la signification de cette réticence. On convint donc de n'aller le visiter qu'après qu'il serait venu en personne à bord du brig. C'était la marche qu'avait suivi M. D'Urville , qui par parenthèse , a laissé parmi les missionnaires et la population , un renom de générosité qui ne lui a pas beaucoup coûté à acquérir : c'est pour avoir vêtu d'une de ses défroques et de pied en cap sa majesté *Grégorio Maputeoa*. Cette largesse de M. D'Urville m'étonna beaucoup, moi qui connaissais par une longue habitation avec lui son économie devenue proverbiale parmi nos matelots dans ses deux premières campagnes. Toutefois les missionnaires ont conservé de lui l'opinion que c'était un bon homme , un peu vif et emporté , mais au demeurant accommodant. A ce sujet , ils nous citaient sa sortie contre Pritchard , devenu depuis si célèbre ; Pritchard pétri de l'égoïsme anglais , du fanatisme du XIII^e siècle , et de la cupidité d'un juif du moyen-âge.

Il fut donc convenu que nous n'irions pas chez le roi. Pendant ces causeries on fit circuler du vin de Madère , des biscuits , des bananes et des cocos. Comme des marins arrivans de la mer , nous préférâmes naturellement pour breuvage le lait de ces derniers. Nous admirions l'intelligence avec laquelle trois ou quatre naturels façonnés en domestiques nous servaient. Leur physionomie était avenante et leur tenue fort convenable. Ils étaient vêtus de grands sarongs blancs et portaient sur leur physionomie cet air de catechumènes

puddiques. Toutefois cette supériorité mondaine de la part de nos prêtres ne m'a pas plu. Ce n'est pas l'idée que je me fais de l'enseignement qu'on doit prodiguer à ces peuples. La vraie dignité du sacerdoce ne s'accommode pas de l'abjection du servilisme. Le domestique tout en rendant les services qui lui sont imposés doit conserver cette sorte de dignité qui appartient à l'homme. M. Latour a beaucoup plus de simplicité dans les manières que M. Laval ; il vint au-devant de mes objections par cette phrase adroite, en disant : l'homme près de l'état de nature doit être d'abord dominé afin d'être mis plus tard en possession d'un bien qu'il ne saurait apprécier avant d'avoir reçu l'éducation qui permet d'en jouir. Peut-être a-t-il raison ? Partout l'homme est un grand enfant qui se laisse dominer plus par la forme que par le fond des choses. En général, ces messieurs nous peignirent la masse des mangareviens comme bonne, simple, dévouée et affectueuse. Ils sont entièrement soumis à la loi du Christ, dit M. Laval, tous moins un, et cette exception est un fou qu'on n'a pas jugé convenable de baptiser. Sans doute que nos nouveaux chrétiens ne comprennent point les sublimes mystères de notre culte, mais s'ils n'ont pas la science du chrétien ils en ont du moins la foi. Cette manière de juger sainement le résultat de la mission me fit plaisir, et j'écoutai avec plus de satisfaction M. Laval nous développant sa thèse, lorsqu'il ajouta de nombreux développemens à cette pensée : avec le temps ces insulaires seront conduits à croire et à savoir, et tous nos efforts tendent vers ce double but. De ceci il résulte que nos missionnaires n'ont pas perdu de temps pour convertir au christianisme une population

entièrement idolâtre, et pour ma part, je me propose de ne rien négliger pour m'assurer de leur succès. Ce que je vis de prime abord, me confirme cependant la plupart des faits qu'ils avancent, et la semence de l'Évangile semée par les mains de ces obscurs ouvriers, a vite germée sur ces îles et promet d'abondantes moissons.

M. Laval, auquel je fus présenté comme ayant déjà voyagé dans les îles Océaniques, ne m'a pas caché qu'il sait tout le mal que la Gazette des îles Sandwich a fait aux autres missionnaires. Il a déjà appris, et sans nul doute, par les naturels qui sont venus à bord, que j'ai plusieurs malades, et que je m'occupe de rédiger un journal. Aux îles Mangareva comme à O-Taïti, l'espionnage serait-il organisé ? Je l'ignore, mais c'est un point que je tiens à éclaircir. Dans le courant de la conversation on réclame mes soins pour un blessé de la grande île, et je fixe au lendemain même ma première visite.

M. Laval, qui joue un rôle aussi important dans la mission, est né à Chartres. Il est de chétive complexion, maigre, pâle et très-fatigué. Sa physionomie ne peint pas la franchise, bien qu'il ait sur sa figure une sorte de sourire stéréotypé. Il venait de dire la messe à Akermou, lorsque nous mouillâmes sous Akena. Des églises ont été bâties sur chacune des îles principales, et elles sont plus ou moins vastes suivant le nombre des habitants. Celle d'Akena a plus de 16 mètres de longueur et a coûté à bâtir considérablement d'efforts. Mais les naturels tenaient tant à posséder un temple, que les missionnaires ont dû céder à leur désir. On est occupé en ce moment, nous dit M. Laval, à édifier une église

à Mangareva dans de vastes proportions. Mais il s'écoulera beaucoup de temps avant qu'elle soit achevée ; car rien n'est difficile comme le transport des grosses pierres madréporiques , qui doivent entrer dans ses murailles. Les naturels sont en effet privés de tous moyens de transport et sont obligés d'aller tailler ces blocs calcaires dans les récifs d'Akena. Le pilote Marion nous affirmait avoir employé dix mois à bâtir la maisonnette qu'il habite. Lorsque je visitai cette demeure assez gracieuse , je vis la femme du pilote , jolie insulaire , sœur de celle qu'a épousé Guillou.

M. Laval est aux îles Mangareva dès le début de la mission. Lui et l'abbé Caret furent expulsés en 1836 de Taïti par les injonctions de Pritchard , cet énergumène aviné , capable de tout , hors le bien. Mais le ciel réservait à M. Laval , pour compensation , de brûler les idoles des païens insulaires du Mangareva , en 1835 , et son nom se reproduit fréquemment dans les annales pour la propagation de la foi. MM. de Rochouse et de Latour ne sont venus que plus tard , alors que les soldats du Christ avaient déjà combattu pour la foi ; mais n'anticipons pas , nous reviendrons plus tard sur les missions auxquelles nous consacrerons un chapitre spécial.

M. de Latour mérite aussi sa biographie. Dans notre première entrevue , il me parut mieux élevé que M. Laval , plus discret surtout , et bien qu'il soit plutôt simple catéchisant et chargé de propager par l'imprimerie les nouveaux dogmes , il a rendu à la mission des services hors ligne. C'est un petit homme d'un âge assez avancé , à large cerveau par le haut , mais à côté de la tête très-bombé. Il a les bras longs et maigres ,

et tout son corps grêle semble avoir été macéré. Il n'a pas l'estomac meilleur que M. Laval, si j'en juge par certaines senteurs qui frappent l'odorat, sorte d'exhalaison que je crois due à une alimentation végétale continue, et surtout à la consommation habituelle de fruit à pain converti en bouillie. M. Latour me dit être friand de ce mets, que je trouve pour ma part fastidieux. Avant d'arriver aux îles Gambier, M. Latour m'avoua avoir essayé de plusieurs métiers. C'est ainsi qu'il passa quelques temps chez le lithographe parisien Langlumé pour apprendre à imprimer. Il a le goût des sciences, et sans être très-versé dans leur culture, il a appris de tout un peu; et cependant, par son nom, M. Latour semble tenir à une vieille aristocratie. Il se nomme Alonzo, vicomte de Floret de la Tour de Clamaure. Les manières de ce petit homme sont simples mais distinguées. Son ton, son parler de bonne compagnie, préviennent en sa faveur, et pour arriver à Mangareva de graves vicissitudes de fortune ont dû réagir sur cette chétive organisation. Pour ma part, j'ai éprouvé pour M. de Latour les plus vives sympathies. Aussi pendant que M. Laval accompagne le commandant dans une excursion, je m'empresse en restant avec M. Latour à l'accabler de questions. J'en obtins les renseignements suivans :

Ma principale fonction, me dit M. Latour, est de catéchiser les insulaires, mais je joins encore à ces devoirs qui me laissent peu de repos, la direction de la fabrication des étoffes de coton. Je suis contraint de me rendre dans chaque île donner des leçons aux femmes depuis les plus jeunes jusqu'à l'âge de 60 ans; quelles leçons? M. de Latour fut discret à ce sujet.

mais le pilote me dit que c'était des leçons de lecture et surtout d'écriture, car les Mangaréviens ont montré le même empressement que les habitans des îles de la Société ou des Sandwich, pour apprendre à écrire. Ils ont un goût excessif pour la calligraphie, aussi quelques jeunes gens possèdent-ils au moment présent une fort belle écriture, bien que la masse ne soit encore qu'au début. Le roi sera bientôt en mesure de se passer de son premier ministre pour transcrire les affaires importantes qu'il n'est pas encore en état de traiter seul. M. de Latour me dit qu'il était aussi occupé à faire imprimer les premières feuilles d'une grammaire mangaréviennne, et celles d'un petit vocabulaire de mots français travestis pour le génie de la langue de ce peuple qui s'assimile avec une prodigieuse facilité les mots des idiomes étrangers. Toutefois, M. de Latour les engage à conserver intacte le plus possible leur propre langue, et c'est pour cela qu'il cherche à la fixer. Aujourd'hui il possède douze cents mots de la valeur desquels il est sûr. Il a façonné trois jeunes gens au métier de compositeurs, et il se borne à corriger les épreuves. Lors du passage de M. D'Urville, j'ai pu me disoit M. Latour, lui fournir huit cent dix mots exacts, et je lui ai donné les insectes, les plantes et les coquilles qui vivent sur ces îles. Je l'ai ainsi mis à même de compléter les études qu'il a pu faire pendant les quinze à vingt jours qu'il ya passé. M. Latour jugeait avec sévérité les vocabulaires de langue océanienne publiés par ce navigateur. Il les accusait d'être très-mal orthographiés et d'être chargés de dénominations étrangères. C'est effectivement ce que divers lexicographes voyageurs ont observé, et ce qui ne peut être contesté.

M. Latour regrettait beaucoup n'avoir pas eu assez de loisir pour se construire un lieu destiné à lui servir de cabinet d'histoire naturelle pour les îles Mangareva. Il aime l'étude de la nature, et l'évêque l'avait fortement engagé à s'y livrer, aussi il put me montrer, mais pêle-mêle et comme en fouillis, deux cents espèces de plantes environ, à demi-rongées, il est vrai, par les rats et par les insectes, et surtout par les blattes qui sont fort communes sur ces îles. On trouve à Mangareva un assez beau bupreste, mais les oiseaux et les coquilles sont peu variés, et cependant à en juger par les débris de tests qui couvrent les grèves, les mollusques testacées marius doivent être fort nombreux. Toutefois je vis, parmi les coquilles ramassées sur les récifs, quelques belles espèces. M. Latour me répéta plusieurs fois qu'il regardait les insulaires comme doués d'une rare intelligence. Il en est qui avaient appris à écrire rien qu'à voir faire ceux qu'on avait d'abord enseigné.

M. Laval fut agréablement surpris à la proposition que lui fit le commandant de conduire les gens du brig en armes pour assister à une messe. Tout heureux qu'il fut de cette proposition qu'il accepta avec empressement, il dit avoir besoin d'en conférer avec le missionnaire établi à la grande île et qui remplit les fonctions de préfet apostolique.

Notre commandant suggéra aussi à M. Laval une idée qu'il n'avait pas eu et que celui-ci ne jugea pas à propos toutefois d'accepter. C'était de faire adopter aux îles Gambier le drapeau tricolore en ajoutant une croix dans la bande qui tient à la hampe. Les mangaréviens ont déjà un pavillon, ajouta M. Laval, et ce drapeau blanc, que traverse une bande bleue où cinq étoiles

sont semées , a été proposé par un marin français nommé Morice , qui se trouvait ici il y a environ une année. Ce Morice mit lui-même son navire sous la protection de ce pavillon de nouvelle fabrique, afin d'éviter d'être capturé par les Péruviens, alors en guerre avec le Chili. Ce négociant avait effectivement fait l'armement de son navire à Valparaiso , et par conséquent sous les couleurs chiliennes.

M. Laval accepta avec plus de reconnaissance l'offre qui lui fut faite de faire réparer par les charpentiers du brig l'embarcation des missionnaires qui ne pouvait servir qu'après avoir subi une sorte de radoub.

Avant de nous séparer , le commandant engagea les deux missionnaires à venir déjeuner à bord le lendemain , tout en le priant de s'y faire escorter par quelques provisions fraîches , s'ils ne voulaient pas être réduit aux salaisons de bord. M. Laval nous remit une carte anglaise des îles Marquises , qui devait plus tard nous servir pour visiter cet archipel , il invita en même temps les chasseurs à se livrer à la poursuite des chèvres sauvages qui se sont multipliées sur les montagnes d'Akena. Le pilote nous avait déjà appris que l'évêque avait cherché à débarasser l'île de ces hôtes devenus importuns , et qu'il avait fait faire une battue générale par tous les habitans , mais sans succès , car on n'avait pu en tuer que quatre. Or , la nuit , les chèvres descendent dans les ravins et détruisent les récoltes des naturels ; c'est ainsi qu'un petit champ de coton qui promettait de donner de beaux produits , a été brouté dans une nuit. Ces animaux d'abord attachés pendant les trois premiers mois de leur arrivée d'Amérique ayant été relâchés , leur naturel revint avec la liberté , et ils

s'enfuirent sur les sommets les plus escarpés des pitons. Enfin, ces chèvres devinrent aussi embarrassantes que les chats, d'abord importés pour faire la guerre aux rats multipliés outre mesure, et qui dévoraient tout ce qui était à leur convenance. Aujourd'hui les chats devenus sauvages détruisent la volaille et sont eux-mêmes un vrai fléau. — Ce qui prouve la vérité de ce vieil axiôme, le mieux est ennemi du bien. Notre pilote, tout en devisant avec nous, nous laissa percer sa manie que M. D'Urville a déjà signalée ; c'était d'aller trôner sur une île déserte, et il avait choisi une des Marquises. Il pria le commandant de vouloir bien l'emmener, mais il ne dit pas si c'était avec sa femme. Il se proposait rien moins que de cultiver en grand l'arrow-root, la canne à sucre, etc. Pauvre matelot, sans capacité et tourmenté par cette soif de domination que lui inspirait l'orgueil d'appartenir aux vieilles races d'Europe.

De tout ce qui précède, de ce qu'on m'a dit, il résulte que les insulaires ont réformé leurs anciennes habitudes, et que leurs jours s'écoulent dans les offices, dans les écoles et dans l'édification de leurs églises. J'en conclus, que dociles et simples, ils n'ont plus d'autre volonté que celle qui leur est imposée. J'approuve fort cependant la culture du coton qu'on leur a enseigné, et surtout l'art d'en préparer les récoltes et d'en fabriquer des étoffes. J'aurais voulu aussi qu'on leur apprit assez d'agriculture pour accroître les produits du sol, en matières alimentaires végétales, mais jusqu'à ce jour on paraît s'être borné à l'introduction du fruit à pain à noyaux, apporté par l'abbé Caret. A ce sujet M. Latour me dit, ce dernier arbre à pain si commun dans les Moluques, vient de semences, tandis que

5.

celui de la mer du sud ne vient que par boutures. Ce dernier, dit arbre à pain sans noyau, est de la même espèce que le précédent, seulement c'est la variété obtenue par une sorte de culture et de temps immémorial, tandis que l'autre a conservé sa nature agreste primitive. — Quoiqu'il en soit, ces deux variétés viennent très-bien aux îles Mangareva et sous les épais bouquets que forment plusieurs arbres réunis; les habitants y placent leurs cabanes. On sait de quelle importance est le fruit à pain pour la nourriture des peuplades de la mer du sud. Sans ce fruit, dont la saveur est comparée par M. Latour, à celle du pain de seigle, la race océanienne disparaîtrait forcément de toutes ces terres, car c'est lui qui forme le fond de leur approvisionnement.

Avant de nous embarquer dans notre canot pour rejoindre le bord, tout en cheminant avec nos deux interlocuteurs, nous entrâmes dans la cabane de Marion. Chaque maison a devant sa porte principale un espace libre, formant une petite place déblayée où est allumé du feu. La demeure de notre pilote est bâtie avec beaucoup plus de soins que celles des naturels, et en entrant je vis à la porte des tas énormes d'écailles d'huitres perlières qui attestaient que Marion se livrait avec ardeur à la recherche des perles. Enfin nous saluâmes MM. Laval et Latour, et bientôt nous quittâmes Akena pour rejoindre le Pylade.

Les naturels que nous avons vu de tout âge et de sexe différent, nous avaient charmé par leur empressément jovial, saluant notre bonne arrivée par une joie expansive sans apprêt et remplie d'élan. Leur curiosité n'était pas importune, leur familiarité était

empreinte de bonhomie respectueuse , aussi cette première journée me laissa-t-elle sous le charme. Certes j'avais eu aux îles Tonga une réception flatteuse , à Tikopia où j'arrivai avec trois ou quatre de mes compagnons de l'Astrobale , nous avons été accueillis avec un empressement qui nous étonna ; aux îles Gambier, les démonstrations furent bien autrement énergiques. J'avoue donc que j'emportais des travaux des missionnaires catholiques l'idée la plus haute et l'estime la mieux sentie.

Pendant notre absence des pirogues avaient visités notre navire , et il faut le dire , la soirée avait été superbe. Il n'en fut pas de même pendant la nuit où des grains de pluies et de fortes raffales du N. O. se manifestèrent.

Le lendemain, 13, la journée fut tantôt éclairée par un soleil radieux , tantôt obscurie par des grains noirs et subits. Dès le matin cependant les naturels affluèrent sur notre brig. Le commandant descendit de fort bonne heure sur l'île d'Akena. A peine y'était-il rendu que le roi des îles Gambier vint lui faire visite ; mais faute de place , le commandant qui recevait ce matin-là les missionnaires à déjeuner , n'invita point Sa Majesté , ce qui la contraria fort et la fit retourner en hâte dans sa capitale, à Mangareva. Les missionnaires eux-mêmes en éprouvèrent un vif déplaisir , et cependant le bon roi n'en garda pas rancune , car il envoya à bord quelques heures après un présent de cocos, de citrouilles et autres productions végétales de l'île.

Le préfet apostolique , M. Lauzu , autrement nommé père Cyprien , se rendit à bord dans la matinée, en compagnie de deux autres français venus dans ces îles avec l'évêque.

M. Lauzu est un homme de trente-trois ans au plus, brun, frais, et qui ne ressemble en rien à son confrère Laval. Ses manières sont distinguées, sa physionomie empreinte de finesse, et son regard est observateur malgré les lunettes qui protègent sa vue. C'est un ecclésiastique aux formes de chanoine, aux dents blanches, aux mains belles, à la mise propre, et quand on est doué de tels avantages physiques, il y a du mérite à en faire le sacrifice pour vivre avec des peuplades ignorantes et perdues au sein des mers.

M. Lauzu fut très-aimable avec nous, mais ses poses étudiées, son geste mesuré, sa prunelle scintillante pendant que ces deux compagnons, l'un nommé Henri, l'autre, dont j'ai oublié le nom, menuisier et fort âgé, confit en dévotion, nous témoignaient bruyamment la joie qu'ils avaient ressentie à la vue des couleurs que le brig fait flotter avec noblesse dans leur solitude, me donna à réfléchir. Je fus prévenu peut-être contre la trop grande humilité affichée par ses messieurs. Je n'aime pas cette onction poussée trop loin. Elle m'impose une sorte de répulsion, et l'on verra plus loin jusqu'à quel point mes prévisions furent fondées. Toutefois, ce sont des compatriotes, et ce titre les rend sacrés à mes yeux. L'impression première s'efface et je me la reproche même. Aussi chacun de nous s'efforçait-il de leur être agréable, et nous les engageons vivement à descendre au carré, déjeuner avec nous; ils acceptent, et font honneur surtout au pain frais, ce qui prouve en passant qu'ils n'en consomment pas souvent. Dans les causeries, M. Lauzu nous apprend qu'il a servi dans les dragons de la garde royale de Charles X, et le vieux marguillier, lui, avoue n'avoir jamais hanté

que les sacristies. Mes doutes par ce dernier fait étaient éclaircies, et dès-lors je pus causer avec moins d'indécision. Il y avait entre les opinions de M. Lauzu et les miennes tout le diamètre du globe. Raison de plus pour se traiter avec convenance, maintenant que les rôles sont connus, et que l'un est Guelfe et l'autre Gibelin.

A ce déjeuner assistait aussi l'ex-grand prêtre des îles Mangareva, insulaire qui mérite une mention particulière pour avoir secoué philosophiquement les erreurs des croyances qu'il était chargé d'enseigner au peuple.

Ce pontife payen a donc le premier accueilli avec empressement la mission. Son ame s'est ouverte la première à ses enseignements. Bientôt, chrétien fervent, il n'a pas craint de jeter au feu publiquement les idoles dont jusque là il avait déservi les autels, et abjura les faux dieux de Mangareva en se soumettant au Nazaréen.

Pendant que nos convives officiaient joyeusement dans le carré, le commandant revint à bord en compagnie de MM. Laval et Latour. Il était tard, et l'heure que le commandant m'avait fixé pour descendre avec lui voir quelques malades sur les îles, était passée depuis long-temps. Cela m'amena un de ces désagréments que je consigne ici pour l'enseignement des jeunes gens qui doivent me suivre dans la carrière. Je devais donc croire que libre de ma journée le commandant en arrivant à bord avec des convives, devait être retenu assez long-temps pour me laisser arbitre de mes loisirs. J'allai demander la permission d'aller à terre, permission blessante pour un médecin âgé et gradé, et que beaucoup de commandants dignes et fermes, mais ja-

loux de ménager d'honorables susceptibilités, ne donnent qu'une fois dans une relâche et dans des termes généraux, remplis de convenances. Je me retirai avec cette susceptibilité blessée à bon droit. Dans mon journal sont consignées une foule d'observations piquantes sur ce sujet, écrites minutieusement avec le dialogue d'interlocuteurs; plus tard peut-être verront-elles le jour!

Vers midi il fut décidé que j'irai à terre et je m'embarquai avec le père Cyprien qui fit semblant de dormir et qui suivait attentivement le jeu des physionomies en trouvant de temps à autre les paupières, et jetant des regards furtifs sous ses lunettes. M. Laval racontait les anciennes croyances des insulaires, M. Latour nous initiait aux détails de leurs mœurs. Entr'autres choses, voici ce que j'ai pu retenir dans cet entretien :

L'ancien grand prêtre des îles Mangareva, qui a été si utile aux succès des missionnaires, est de noble origine. Il se nomme Matua, mais lors de son baptême il a reçu les noms de Maria Etepano. Il est marié à Mariana Toamatuki, et a trois frères qui sont : Mate-reikura, Harapei-ti-Rura et Torago. Le premier qui a reçu le prénom de Jacques est l'ainé.

Pour exercer les fonctions de grand prêtre, Matua a été forcé de se battre avec son frère aîné. Objet de la prédilection d'un père qui aimait moins ses autres enfans, il avait eu en partage la plus grande portion des propriétés de famille. Cet engouement du vieillard pour Matua ne provenait que d'un caprice né de la haute taille de cet insulaire. Il est de fait que Matua est d'une grandeur remarquable, et sans contredit le plus robuste des mangareviens. Il est assez bien fait, mais

son intelligence égale sa belle stature , car c'est un océanien fort remarquable par son aptitude et par l'étendue de son jugement.

Quoiqu'il en soit , quand par la volonté paternelle Matua se trouva investi du sacerdoce , Mateirekura , fort de son droit d'ainesse et de la tradition, vint réclamer le pouvoir les armes à la main. Matua accepta la guerre, convoqua ses vasseaux et fit des prodiges de valeur en tuant un grand nombre des adhérens de son frère qu'il mit en déroute. Après ces succès , il fut proclamé grand prêtre et conserva sans contestation les hautes fonctions qu'il devait à son courage et aussi à sa naissance, car patricien d'origine , fils d'un guerrier renommé, il se trouvait propre oncle du roi régnant. Après ce récit , je portais une vive attention sur ce chef que son troisième frère Harapei-ti-Rura accompagnait et qui lui paraissait fort dévoué.

Matua, ai-je dit, est un des plus beaux hommes que j'aie vus. Il a près de sept pieds de haut. Son visage est régulier et couvert d'une longue barbe vénérable. Ses dents sont du plus pur émail , ses traits sont empreints d'une douceur qui charme, et ses traits nobles en s'harmoniant avec calme, lui donnent une expression peu commune. Sa taille est bien prise , et le torse est proportionné avec sa stature élevée. Sans hyperbole sa tête me rappelait celle du Jupiter olympien des statuaires , et je ne pouvais me lasser de contempler le tatouage qui courrait sur sa main potelée et effilée, en broderies fines et délicates. L'attention que je portais à cette occasion piqua la sienne, et je le voyais qui depuis long-temps paraissait intrigué par le bout de ruban rouge qui ornait ma boutonnière, et

dont l'usage lui était inconnu. M. Laval lui expliqua sans doute le sens emblématique de ce talisman jadis vénéré, mais tombé en discrédit comme toute chose prodiguée sans choix et sans discernement, car j'entendis plusieurs fois le mot *mate* qui semblait dire guerre, combat, valeur ou mort, et tout d'un coup réveillé dans ses vieux souvenirs de jeunesse, Matua s'élança vers moi, me serre les mains, demande vivement mon nom et paraissait heureux de le répéter. Je fus touché de l'ardeur juvénile de cette noble tête à chevelure déjà grisonnante, aux manières aisées, et qui redevenait l'homme aux instincts belliqueux sur la simple réminiscence d'une analogie lointaine.

Matua est l'enfant gâté des missionnaires qui le choient avec un soin de tous les instans. Cela se conçoit, ce chef, par son rang et par ses fonctions, a, en embrassant le culte des étrangers venus dans l'île pour prêcher une nouvelle croyance, décidé son adoption. C'est lui qui alla chercher l'évêque pour le conduire à Mangareva encore payenne, et au milieu d'une grande fête fit adopter la loi du Christ. C'est Matua enfin qui brûla les dieux de bois qui régnaient sur ces îles; mais il est juste de dire que souvent après de vives terreurs vinrent l'assaillir, et qu'il a fallu un certain tems pour lui faire comprendre toute la puissance du vrai dieu contre la faiblesse des ces fausses divinités. Matua a-t-il embrassé spontanément le christianisme pénétré de la pureté de cette religion? j'en doute: le spiritualisme de ce culte humanitaire ne pouvait être compris par lui. Des vues politiques sur son pouvoir chancelant et usurpé, l'auront porté d'abord à se convertir, et plus tard la conversion aura été solide et

intelligente. Ce qui semble le prouver, c'est que partout les prêtres des idoles ont été les ennemis acharnés des missionnaires, et partout ils ont été les derniers à embrasser le nouveau culte porté chez eux.

M. Latour me citait avec complaisance cette exclamation de Matua qui, en voyant s'élever un ballon fait par M. Latour lui-même, et n'ayant pas moins de 45 à 50 pieds de circonférence, s'écria : *Je puis mourir à présent, les Mangareviens sont un grand peuple.*

Mais si notre ancien grand prêtre a d'éminentes qualités, je me suis aperçu qu'il avait un défaut assez notabledans sa gourmandise qui pourrait passer pour de la glotonnerie. Pour preuve, après avoir mangé comme un ogre à la table des officiers, il ne se fit pas prier pour aller à celle du commandant recommencer de plus belle. Il dégustait surtout les liqueurs avec une sensualité marquée, et lorsqu'on lui demanda s'il les trouvait de son goût, il se bornait à montrer le fond de son verre vide.

M. Latour, dont la conversation me plut beaucoup, m'apprit que le roi des îles Gambier était le plus éclairé de tous les insulaires sur le génie du dialecte océanien parlé dans les îles de sa dépendance, et surtout sur les étymologies. Lorsque je suis embarrassé avec les chefs ou les anciens prêtres, je m'adresse, me dit M. Latour, sans crainte au roi, et c'est le seul qui peut détruire mes doutes. Ses sujets eux-mêmes reconnaissent les grandes connaissances en linguistique mangaréviennne de leur chef, et lorsqu'ils sont embarrassés, ils disent : Le roi seul peut résoudre cette question. Mais chose singulière, Matua, grand prêtre, a été le premier à embrasser le christianisme, et Maputeoa, roi, a été le dernier à se

convertir. Il semble que ce prétendu sauvage ait mis en pratique cette loi des peuples civilisés, qui veut que les chefs restent les derniers au poste du danger. Mes sujets se font chrétiens, disait Maputeoa, mais je veux juger par moi-même du mérite des assertions émises par les doctrines des nouveaux venus.

Moralité. J'ai vu Matua chéri et honoré par les missionnaires, et par contre, Maputeoa regardé comme un vieux fou. J'a compris la différence, en ce point du moins : les missions des protestans et des catholiques se ressemblent.

Dans cette traversée, j'appris de la bouche de M. Latour, l'histoire du roi et de son tuteur Kopumis, et la légende merveilleuse du requin ; mais comme tous les faits qui composent cette historique sont entachés d'une grande obscurité, j'en pris note pour éclaircir les doutes qui se présentèrent à mon esprit. On trouvera quelques pas plus loin le récit de ces événemens, tels que je les ai obtenus de M. Latour, mais surtout de quelques naturels âgés et intelligens.

Les insulaires des îles Gambier ont toujours beaucoup redouté ceux qui habitent les îles basses de la Chaîne, leur plus proches voisins. Ils ont souvent eu à guerroyer contre eux, et ont convoité la possession de leurs terres peu productives. Les océaniens des îles de la Chaîne, pour expliquer leur haine, rappellent qu'il y a une quarantaine d'années, des compatriotes furent tués par les Mangaréviens. Aussi ceux-ci ont-ils souvent de chaudes alertes, et quelques temps avant notre arrivée, ils prirent l'épouvante aux approches de pirogues qui se dirigeaient vers les passes du lagon.

Ces pirogues étaient montées par des habitans de Mangareva, qui revenaient de la pêche.

Pendant que je puisais ces renseignemens dans la conversation de M. Latour, notre canot approchait du terme de notre course, et le vaste espace qui séparait le brig de la grande île de Mangareva venait d'être franchi. Le fond de la mer s'élevait, les bancs de coraux devenaient plus élevés et plus épais; une ceinture verdoyante ceignait l'île, et d'entre ces massifs on voyait saillir des maisons. Il était près de deux heures quand nous nous engageâmes dans le chenal balisé qui conduit au môle, môle commode bâti en pierres madréporiques par M. Latour, et qui permet aux pirogues de rester à flot en tout temps. Le petit chenal qui conduit au débarcadère est assez étroit. Il est bordé de murailles verticales de madrépores, et à toucher terre, il a fréquemment une grande profondeur. Sur un de ces côtés s'élève une îlette qui servait autrefois de morai; et que les missionnaires ont transformé en cimetière. Quelques cocotiers, quelques autres végétaux s'élèvent çà et là d'entre les quartiers de roches coralligènes. Au môle flottait le pavillon de Mangareva, hissé sur son mât, et au pied étaient groupés deux cents naturels environ ayant à leur tête le roi entouré des principaux chefs.

Dans cette réception officielle, l'empressement qu'on nous avait déjà témoigné à notre arrivée à Akena, se manifesta par des poignées de mains qui nous arrivaient de toutes parts, par des bonjours français enseignés par les missionnaires, auxquels s'unissaient les *iourana* à l'Otaïtienne, et plus généralement les *enaghaé* des îles Gambier, mots qui sont synonymes les uns des autres. Nous répondîmes à cet empressement par des salutations

amicales et empressées , et à la grande joie de tous. Il m'arriva de les saluer du *kokoé noté*, mots de bienveillance dans leur langue. Le roi , son ministre et ses chefs , entourés d'une sorte de garde royale armée de javelines , nous prodiguèrent les poignées de mains , devenues si à la mode depuis quelques années , sorte de glu où se sont pipés plus d'un oiseau sauvage regardés jusqu'alors comme oiseaux fins et rusés. Après les salutations et les complimens , le cortège se mit en marche vers le village, disons mieux , la capitale de ces îles. Le peuple nous escortait en manifestant une joie réelle , et témoignant par ses paroles et ses {bonjours répétés, le plaisir que lui causait notre vue. Nous partageons certes le contentement que chaque insulaire semblait éprouver. C'était pour nous un spectacle aussi neuf que curieux. Ces braves gens ont reçu l'ordre , dis-je à M. Latour , de venir à notre rencontre et de montrer leur empressement ? Non , me répondit M. Latour. Ils n'ont reçu aucune injonction. Leur empressement est spontané. Ils ont vu la cour se diriger vers Mangareva , cela a suffi pour les porter à accourir à sa rencontre. M. Latour me paraissait presque aussi surpris que moi , de cet élan de la population de l'île. Mon regard scrutateur en se promenant sur cette foule , distingua parmi les hommes quelques beaux types de la race océanienne , ornés d'un brillant tatouage , et parmi les femmes quelques-unes jolies et faites à la perfection. Tous étaient vêtus à l'européenne , c'est-à-dire à la mode prescrite par les missionnaires. La reine ne dédaigna pas de venir à notre rencontre , et nous lui fûmes présentés à un endroit resserré , servant de défilé au môle et planté de beaux arbres. C'était une

bonne grosseréjouie, massive ou-presqu'obèse, quoique jeune encore, et l'on sait que les océaniens prisent à l'égal des turcs les femmes dont les beautés peuvent être appréciées au poids. Une grande robe agraffée au haut du cou enveloppait sa massive majesté que coiffait un foulard aux couleurs vives. Les femmes de sa suite portaient leur chevelure flottante, et toutes nous donnèrent la poignée de main de rigueur, mais avec une certaine retenue.

Dans cette visite d'étiquette nous suivîmes immédiatement le commandant et les missionnaires pour nous rendre à la demeure du roi, en laissant bien loin derrière nous la reine et ses femmes qui hâtèrent le pas pour suivre le gros du cortège. Naturellement flaneur, je ne tardai pas à me trouver en arrière du groupe et j'allai examiner les pierres de corail amassées pour la construction de l'église, en même temps que j'allais mesurer des yeux le grand hangar bâti pour les ouvriers, quand je vis la pauvre reine toute essouffée, hâtant le pas autant qu'elle le pouvait sans que personne daignât s'occuper d'elle. J'en étais là de mes réflexions et j'allais en preux chevalier offrir galamment le secours de mon bras à la princesse de Mangareva, quand le factotum ou le premier ministre du monarque vint en courant me prier de hâter le pas, en m'informant que déjà le commandant était assis et que je devais aller m'asseoir sur le banc royal à la place qu'on avait d'avance désigné. Je lui montrai la reine qui arrivait près de nous, et il n'attendit pas ma réponse, car il me dit aussitôt : elle viendra pardieu bien seule : vous êtes bien bon de vous en occuper dans un moment aussi solennel et où l'on a que faire de cette femme. Je note

ce trait de mœurs, parce que plus tard il pourra avoir sa valeur morale.

Le palais de S. M. élevé depuis peu de temps, ressemblait beaucoup à la maisonnette que s'était bâti le pilote d'Akena. Le porte en est élevée et une toute petite fenêtre servait à l'éclairer. L'intérieur se trouvait tapissé de nattes ; mais malgré ce peu d'ornementation on sentait que des mains européennes avaient présidé à cette édification. Placée proche de l'église, sur un tertre élevé et à l'ombre de grands arbres à pain, cette demeure se trouvait donner sur un terrain libre et dégagé servant de place, et pour le moment encombré de poutres et de matériaux pour l'achèvement du temple.

Le commandant était assis vis-à-vis la porte sur une chaise européenne, couverte d'une toile de mûrier ou tapa. On avait pris la même précaution pour revêtir les bancs et même le sol que cachaient des étoffes de mûriers de la plus grande blancheur. Sous les pieds étaient jettées des nattes de pandanus ; mais comme tous ces tissus n'avaient jamais servis et qu'ils étaient très-gommés, il en résultait un frôlement singulier et bizarre. Le père Cyprien avait à sa droite le roi et devait servir de truchemen, quant à moi j'étais à la gauche de Sa Majesté. Venaient ensuite M. Latour, puis M. Laval, et enfin un M. Soulié, architecte, arrivé dans ces îles avec l'évêque.

En face de nous, la population entière, groupée en demi-cercle, s'étendait sur une vingtaine de rangs jusqu'à cinquante pas. Il n'y avait aucun ordre parmi elle, et les femmes se trouvaient mêlées aux hommes, et ceux-ci aux enfans. Ces insulaires accroupis sur

leurs talons observaient le plus profond silence , et leurs regards imperturbablement fixés sur nous , suivaient attentivement le moindre de nos gestes , et épiaient les moindres signes de nos physionomies. J'aurais bien voulu connaître les réflexions faites par les plus intelligens de ces pauvres humains , car certainement la scène devait avoir pour eux un étrangeté bien autrement piquante que celle dont ils nous offraient eux-mêmes le tableau. Tous ces hommes restaient donc impassibles : en fixais-je un , je voyais alors ses deux prunelles ardentes se diriger vers moi et me forcer par leur éclat à porter ailleurs mon regard. Rien ne troublait ce profond silence , si ce n'est quelques retardataires honteux qui venaient se glisser dans les groupes , et puis demeuraient immobiles aussitôt qu'ils s'étaient accroupis. La curiosité, cette curiosité immense , profonde qui se manifestait seule , mais sans bruit , mais sans gestes , mais par la tension du globe de l'œil. D'où provient, dis-je, au père Laval, l'observation d'un silence aussi solennel ? C'est me répondit le missionnaire, la manière des habitans de prouver à leurs hôtes leur considération et leur respect. C'est la plus grande marque de politesse qu'ils puissent donner.

Toutefois le roi et le commandant échangèrent quelques paroles , puis la reine était venue s'accouder à la fenêtre à me toucher , de manière qu'au moindre mouvement je la heurtais , mais j'avais trop de distraction devant les yeux pour m'occuper de tourner la tête. La reine d'ailleurs était laide.

Sur ces entrefaites arrivèrent l'oncle et le cousin du roi qui venaient offrir leurs hommages au commandant du brig français ; puis ils s'adressèrent à moi, en deman-

dant mon nom et échangeant une poignée de mains. Le premier avait une physionomie ouverte qui prévenait en sa faveur ; mais je vis au peu de ménagemens que les missionnaires prenaient à son égard , qu'ils en faisaient peu de cas , tandis qu'ils dorlotaient beaucoup le ministre , sur lequel j'aurai à fournir des détails assez intéressans.

Maputeoa reçut du commandant une capote de toile cirée dont il ne se couvrit pas , mais qu'il fit plier et emporter dans sa cabane.

Une nouvelle péripétie vint changer les physionomies de la scène , à un signal sans doute , car l'évolution se fit instantanément ; la masse du peuple jusqu'à silencieuse , s'anima bruyamment. C'était des appels , des cris , des mouvemens à ne plus finir , et toute cette foule se rejetta en arrière pour faire place à une autre foule venant de divers villages et chargée de fruits de toutes espèces.

Les naturels vinrent donc les uns après les autres sans interruption , déposer aux pieds du commandant , les uns des régimes de bananes , les autres des cochons , ceux-ci des poules , ceux-là des cocos déponillés de leur brou , d'autres des courges. Je croyais assister à une scène d'opéra comique , alors que les paysannes viennent offrir des fleurs à leur seigneur , le bailli en tête avec son fameux discours d'Alexandre-le-Grand à son entrée à Babylonne. Les cadeaux ne tarissaient pas. On ne déposait plus les objets par terre , on les jettait à l'entour de nous. Ces bons sauvages semblaient dire nous sommes riches , vous avez faim , mangez hommes de France qui venez de loin sur vos pirogues pour savourer nos fruits délicieux.

Cette abondance devenait fastidieuse, et le gaspillage s'en mêlait. Chaque village par ordre de préséance avait fait son envoi : après Erikitea venait Teiaoa, puis Aughasavaka, puis d'autres encore. Les fruits, les cochons, les poules, venaient de droite, de gauche, de derrière, d'en haut, d'en bas, c'était une pluie de comestibles. Le naturel qui avait jeté au grand tas son présent allait rejoindre sa tribu et reprendre sa place dans ses rangs, tout fier du rôle qu'il avait été chargé de remplir dans ce singulier cérémonial. J'en remarquai cependant plusieurs dont le visage soucieux semblait nous taxer de goinfrerie, et qui économistes peut-être de l'endroit, disaient à part eux, avec tous ces vivres on aurait nourri pendant long - temps bien des habitans de l'île. Il est de fait que nous pouvions amplement charger la chaloupe de tous ces présens, et en fournir pendant plusieurs jours à l'équipage entier du brig. Toutefois, par suite de l'empressement de quelques naturels à jeter brusquement à terre leur fardeau, il y avait bien des poules de mortes, des bananes écrasées et en compottes, des cochons blessés, etc.

La plupart des insulaires après s'être débarrassé de leur charge, venaient prendre les mains du commandant ou les miennes, et les plus instruits étaient charmés de nous saluer en français. Nous les rendions heureux en leur répondant par un *kokoë noti* affectueux. Parmi les femmes les plus remarquables dans cette réunion, je distinguai celle du grand prêtre, chargée d'embonpoint et largement tatouée. Sa vaste corpulence en faisait une beauté mangarévienne fort avenante, et dans sa jeunesse elle avait dû avoir de fort beaux traits. Je demandais à M Latour pourquoi cer-

taines femmes seules avaient joui de la faculté d'apporter des présens, et il me répondit que tous les naturels que nous avons vus étaient des chefs de famille ayant dans leurs villages des prérogatives reconnues, et que les femmes dont je parlais possédaient par leur naissance les mêmes privilèges. Je ne sais si ces habitudes d'aristocratie de race sont suffisantes pour expliquer la distinction plus grande de leurs manières, leur aisance et ce je ne sais quoi qui dénote une nature plus perfectionnée. Toutes ces femmes paraissaient jouir d'une grande considération parmi les chefs, tandis que la reine, de caste inférieure, était sans influence et sans crédit.

L'engouement forme souvent les réunions d'apparat, nées sous telles ou telles influences. Les banquets, les fêtes de l'Europe n'ont d'ordinaire pour aliment bien souvent que de futiles mobiles. Chez les mangaréviens notre visite était une sorte de consécration politique de leur nouvel état de civilisation, et cela fait estimer leur joie si bruyante et si expansive. Une fois je vis tomber des présens à mes pieds. Prenez-les, me dit M. Latour, car ils vous sont personnellement destinés. Pourquoi? C'est une faveur que vous fait l'oncle du roi. Il vous a demandé votre nom, et maintenant il complète par cette preuve d'affection, cette échange autrefois si important dans leurs mœurs traditionnelles.

Au dire des missionnaires, cette fête avait été improvisée. Les naturels l'avaient exécuté spontanément. C'est ce qu'ils appellent faire *tapuna*. Si nous avions eu du loisir, ajoutèrent ces messieurs, vous eussiez eu une fête nationale complète, suivant les us et coutumes de ces îles, et certes, elle vous eut rappelé quelques-

unes des pages de Cook, lorsqu'il raconte des cérémonies d'investiture.

Il est un terme à toute chose, et malgré les retardataires arrivants baignés de sueur, des villages les plus éloignés, les offrandes cessèrent. Les insulaires chargés de contenir la foule, exerçant les fonctions de bedeaux, la firent ranger en haie, et le père Cyprien prit la parole et adressa au peuple une courte allocution. Il leur disait en substance et dans leur langue, que le Pylade était venu dans leurs îles pour leur offrir la protection de la France.

Puis à la première partie de la fête succéda un intermède. C'était l'autorisation rarement accordée, mais donnée cette fois en l'honneur de la circonstance, de se livrer à leurs anciennes danses militaires. Aussitôt les guerriers s'armèrent de javelines en bois et se livrèrent à des passes entortillées, qui bien que mesurées, me parurent représenter la mêlée d'un combat. Pendant cette sorte de jeu, pas un cri ne fut poussé, pas un mot ne fut prononcé, ce qui me prouva que cette édition de leur ancienne danse nationale avait été corrigée et soigneusement *expurgata*. Seulement quelques sourires de jeunes chefs servirent à applaudir les exécutans les plus habiles. Ils ont abandonné, me dit M. Latour, leurs anciens amusemens, (traduisez cette phrase par on leur a défendu), et cette danse finissait par des contorsions déshonnêtes dont ils rougissent à présent. Au fait, les missionnaires ont bien fait d'interdire ces jeux primordiaux des naturels, dont la danse guerrière ne formait qu'un faible épisode. C'est dans ces jeux que les océaniens s'enivrent et exaltent leurs passions. Les scènes qu'ils représentent retrem-

pent leurs instincts de férocité, et le motif, autant politique que religieux qui les leur a fait interdire, doit être grandement approuvé.

Enfin la foule s'écoula, et devenulibre, j'allai avec le père Cyprien voir un blessé qui se mourrait, après avoir eu le bras broyé par la cbûte d'un gros bloc de madrépores qu'on élevait sur un des murs de l'église. Je le trouvai dans une chétive cabane, couché sur une claie faite de branchages, mais déjà l'amputation n'été qu'un moyen inefficace.

En sortant de chez ce malheureux blessé, je me dirigeai avec MM. Laval et Latour pour faire une excursion aux alentours du village, et partout je remarquai la richesse de la végétation et l'abondance des végétaux nourriciers, mais leur peu de variété. Les cabanes sont éparses sous les arbres; les familles qui les habitent sortaient pour nous suivre, mais sans bruit et sans importunité. Les jeunes garçons, au mot *ketu-ketu* (va chercher) me ramassaient des coquilles terrestres, les filles plus timides recevaient des présents de verroteries, sans les demander, mais avec pudeur. Le sexe est mieux qu'aux fles Tonga. Les jeunes filles ont la taille plus mince, les traits plus fins, les lignes mieux articulées et les extrémités mieux faites; seulement leur peau est plus halée, plus brune, ce qui les rapproche davantage des Zélandaises.

Je n'ai pu voir cette aimable population sans m'attacher à elle. Soit par caractère, soit par l'enseignement des missionnaires, la douceur de ses manières et la délicatesse de ses procédés, la font aimer de prime abord. Entre-t-on chez un insulaire, le chef de la famille vous salue d'une bien-venue cordiale. Il demande le

nom du visiteur , s'informe de sa qualité , lui offre ce qu'il possède , s'empresse de le faire rafraîchir. En un mot , j'étais dépaysé , car rien de semblable à ce que Becchey a écrit ne s'offrait à mes observations. Il est juste de dire , que depuis le passage du navigateur anglais , bien des missionnaires ont travaillé à l'œuvre de la civilisation , et bien des années aussi se sont écoulées. L'influence que ces Messieurs ont su prendre est immense , puisse-t-elle toujours agir pour le bien-être de ces bons insulaires ,

Mes premières impressions à la vue de quelques habitants d'Akena avaient été défavorables. Mais dans l'île de Mangareva et au milieu de la population entière , je conçus une tout autre idée de ce peuple. Les vêtements européens déguisaient ceux qui vinrent à bord les premiers ; mais ici je pus me convaincre de la beauté de la race , de la pureté du type : les enfans avaient cette mine éveillée et espiègle qui est le propre de leur âge , et que les missionnaires n'ont pas cherché à contenir dans les bornes d'une retenue factice. Les femmes , pour la plupart , portent leur chevelure et ne l'ont pas coupée ras , comme quelques insulaires d'Akena. De plus , richement tatouées sur les bras , on voit qu'elles tiennent encore à leurs modes primitives.

Avant de partir , ces Messieurs ne purent résister à la petite gloriole de nous montrer la belle écriture du ministre du roi , qui fut aussitôt chercher dans sa cabane les cantiques qu'il a copiés. Vêtu d'un vieil habit noir râpé , l'homme d'État mangarévien fut tout joyeux de nos éloges , et vraiment ses progrès en écriture ont été aussi grands que prompts.

Pendant cette promenade , il m'arriva une méssa-

venture qui me prouva le bon naturel des insulaires, car il est fort difficile en marchant de reconnaître les grands trous dans lesquels ils font leur bouillie de *popoi* et qu'ils recouvrent soigneusement d'herbes et de feuilles. Je posai le pied dans un de ces trous et j'allai m'y plonger en entier, lorsque dix insulaires s'élançèrent à la fois pour m'empêcher de tomber. L'un d'eux me prit par la taille avec une sorte de sollicitude et paraissait heureux de m'avoir tiré de la bouillie dont, par parenthèse, j'emportai une bonne part. Quelques-uns de nos compagnons veillèrent, durant le reste de notre excursion, à ce qu'un pareil accident ne put se renouveler.

M. Latour me parla d'une vieille muraille que les habitants regardent comme ayant été bâtie par une race qui a précédé sur les îles Mangareva, la population présente. On remarque la coïncidence de cette légende qu'on retrouve dans presque toutes les îles de la mer du sud. M. Latour ajoutait un fait assez curieux à vérifier, à savoir que les murs avaient été faits avec du mortier, et que les insulaires actuels en ignoraient la fabrication avant l'arrivée des missionnaires. Si M. Latour ne s'est pas laissé abuser, il se pourrait que les îles Gambier aient été visitées par les Espagnols, dès les premiers temps de la conquête du Pérou et du Chili.

En général, dans cette excursion, je pus m'assurer du soin que les indigènes apportent à la culture des plantes nourricières, et j'admire surtout la beauté des arbres à pain qui sont bien supérieurs en taille et en force à ces mêmes arbres des îles Mariannes, d'Umata ou de Guam. — Il est bon de noter égale-

ment que la variété ne m'a pas paru être la même, l'arbre à pain des Gambier ayant les feuilles excessivement déchiquetées en lanières grèles, et les rameaux plus effilés. Les cabanes étaient placées avec intelligence sous les arbres, et des allées sombres et ombreuses leur servaient d'avenue. Il était rare de ne pas y voir quelques propriétaires se promenant paisiblement sous leur ombrage, examinant silencieusement la croissance de ses fruits et l'abondance ou les privations que la récolte lui promettait. Quelques-uns nous laissaient passer sans nous saluer. Ce sont les mauvais chrétiens, autrement dit les insulaires restés fidèles à leur fétichisme et qui ne voient les missionnaires que d'un mauvais œil.

Nous nous embarquâmes dans le canot du commandant qui retournait à bord, et le roi nous fit saluer au départ de quelques coups d'escopette, et le pavillon du môle s'abaissa et se hissa pour nous remercier de notre visite.

Le 14 on expédia du brig des pavillons pour faire une vaste tente sous laquelle devait être placé l'autel autour duquel l'équipage et l'état-major devaient se grouper pour entendre la messe. Pendant que le chef de timonnerie et le père Lauzu étaient à la recherche d'un lieu convenable pour la cérémonie fixée au jour suivant, j'accompagnai MM. Duvaux et Prost chez le roi qui nous reçut avec son empressement accoutumé. Il nous fit servir des rafraichissemens en cocos, c'est-à-dire de ces cocos pleins de cette boisson naturelle si agréable, mais la coque brisée par le haut et le brou enlevé, de manière à ce qu'on n'ait qu'à boire la limonade émulsionnée contenue

dans ce vase façonné par le créateur. Chez le père Cyprien on nous fit manger du *puputa*, gâteaux du pays faits avec le fruit à pain préparé d'une certaine façon et roulés en cylindres. La demeure du père Cyprien est remarquable par sa simplicité et par le peu de soin qu'en prend son propriétaire. Les meubles y sont rares et n'ont rien de somptueux. Un matelas d'herbes sèches est le sommier du père, et quelques volumes bouquinés garnissent les ais de bois qui tiennent lieu de bibliothèque. En somme, cette demeure est loin d'être même aussi bien que celle des indigènes, et quand je me rappelle le luxe des maisons des missionnaires anglais protestants à O-Taïti, à Borabora, je suis heureux de voir dans nos prêtres un tel dédain pour ce sybaritisme qui s'allie mal avec le caractère sacré d'un missionnaire. C'est justice à rendre aux prêtres catholiques, ils prêchent d'exemple, et c'est la manière la plus noble d'enseigner la morale du Christ.

M. Lauzu étant très-affairé, nous le priâmes de nous indiquer un naturel pour nous servir de guide, car nous avions le projet de nous enfoncer dans l'intérieur de l'île. Nous avions espéré quelque jeune insulaire gai et dispos, qui eût pu nous fournir quelques renseignemens, mais au lieu d'un bon compagnon jovial, on nous donna le béat Henry Mouré, insulaire plus confit en dévotion que tel pénitent gris ou noir de la Provence, insulaire propre à tout faire, cuisinier, tisserand, charpentier, bedeau, que sais-je, mais d'une physionomie morose, d'habitudes défiantes et ne répondant que par de secs monosyllabes. M. Lauzu connaissait bien son homme, et certes dans

cette précaution nous vîmes percer le bout de l'oreille. C'était ce que faisaient aux îles de la Société les membres assez intolérans d'une secte qui se disait tolérante, celle des missionnaires Wesleyans. Mouré en effet était l'âme damnée de la mission, l'*alter ego* du père Lauzu.

Avant de sortir du village, le père Cyprien voulut nous faire voir l'atelier de menuiserie qu'il a établi et où nous trouvâmes le vieux Corte à la besogne. Cet européen est un homme des plus utiles aux missionnaires, car non seulement il peut servir la messe, mais encore il sait travailler le bois et le fer et est serrurier, forgeron et menuisier au besoin. Il nous montra une grande quantité de planches d'un bois rouge fort beau, destinées à lambriser l'église. Ces travaux manuels sont à mon sens le service le plus signalé rendu aux mangaréviens. Ils leur enseignent les élémens de la vie sociale et doivent contribuer à leur bien être matériel et par conséquent à leur perfectibilité. De là nous allâmes visiter les travaux de l'église que la privation d'une foule d'appareux ne permettent pas de pousser avec une grande rapidité. Les outils manquent aussi. Ceux qu'on leur a envoyés se sont ébréchés sur le calcaire dur qu'ils doivent façonner et ils n'ont que peu de ressources pour les réparer. M. Lauzu nous dit : — Ne soyez donc pas étonné de la simplicité de nos demeures devant les proportions de ce temple. Nous ne pouvions songer à nous loger convenablement avant que Dieu n'ait eu un sanctuaire digne de lui. Cette église longue de 55 mètres sur 17 mètres de largeur, est destinée à recevoir la population entière de l'île. Trois grandes portes

s'ouvrent sur la façade principale. Toutefois, sans démentir le père Cyprien, je n'ajoutai pas foi à ce qu'il dit, lorsqu'il nous assura que les Mangaréviens avaient demandé à grands cris l'érection de ce temple et qu'ils étaient impatients de le voir terminer. M. Gilbert Soulié, l'architecte avec lequel je causai longuement, m'avoua que les travaux n'avançaient pas parce que les naturels, las de travailler de force et comme des nègres, n'apportaient plus aux corvées qui leur étaient imposées que de la nonchalance et de la fatigue. Au reste, on ne peut que blâmer l'immense perte de force et de temps qu'il a fallu et qu'il faudra pour achever ce bâtiment véritablement grandiose pour cette faible population. Il eût été bien plus convenable de bâtir ce temple en bois en faisant venir de Valparaiso ou plutôt de Valdivia la plupart des bois de construction. Il eût été achevé plus rapidement et eût peut-être mieux répondu à sa destination. M. Soulié redoutait surtout la pose de la charpente pour la toiture, et croyait n'en pouvoir venir à bout.

Puisque je parle de M. Soulié, le lecteur sera peut-être fort aise de faire connaissance avec lui. C'est un gros homme, ayant des manières simples, une physionomie prévenante, tourangeau de patrie et plus ouvert que les autres laïques de la mission. Il est âgé d'une cinquantaine d'années au plus, cause avec sens et retenue, bien qu'avec une certaine indépendance.

En sortant de visiter l'église, on nous conduisit dans la manufacture de toiles de coton. Un naturel était occupé à tisser une étoffe assez épaisse et quelques autres métiers étaient inoccupés.

Enfin après avoir pris congé des missionnaires, nous nous lançâmes avec notre guide sur la grande route qui contourne l'île. Cette route avait été établie par les insulaires avant l'arrivée des européens qui n'ont contribué qu'à des restaurations partielles. Elle ressemble assez à celle de Taïti, et comme cette dernière elle donne naissance à des sentiers qui s'enfoncent dans les gorges où montent sur les collines, tandis qu'elle met en communication toute la bande plate qui enveloppe le noyau montagneux de l'île.

Nous suivîmes la route tracée jusqu'à la 4^e petite crique qui morcelle la côte de l'île. Nous étions assez peu satisfaits de notre excursion, parce que la maussaderie de notre guide trompait nos espérances. Il ne répondait point à nos questions, montrait le plus mauvais vouloir et nous éloignait des cabanes ou des villages comme si nous eussions été des pestiférés. Cette partie de l'île ne répondait donc en rien à ce que nous espérions trouver. A mesure que nous nous enfoncions dans l'intérieur, loin du principal centre de population, les demeures devenaient rares, la route se rétrécissait et s'encombra pour offrir quelques centaines de pas plus loin une chaussée large et bordée de beaux arbres, puis des sentiers creusés dans des ravines et d'un difficile accès. La végétation rappelle celle d'O-Taïti. C'est le même luxe, ce sont les mêmes masses de verdure s'étalant sur la terre et la recouvrant de ce lassis inextricable de feuillages et de rameaux. Toutefois la chaussée qui part du village d'*Erikitea*, est la mieux entretenue. Elle conduit à un rond-point où s'élève une chapelle ou reposoir, terme ordinaire des processions

dans les cérémonies lithurgiques ordonnées par les missionnaires. Des croix élevées de distance en distance entre ce village et Mangareva, en sont indubitablement les stations. La vénération pour ce symbole de la foi chrétienne est grande parmi les naturels. Ils s'empressaient de le saluer avec un profond recueillement, lorsqu'ils passaient devant lui, et Mouré s'acquitta pieusement de ce devoir, tout en obliquant son regard pour voir si nous l'imitions. Nous étions bien certains que chacun de nos gestes serait fidèlement rapportés aux missionnaires, et notre respect pour la croix n'avait besoin d'aucune injonction partie d'ailleurs que du for de notre conscience. Mais nous ne voulûmes pas donner aux insulaires même la pensée d'une irrévérence, et nous inclinâmes nos têtes découvertes devant cet emblème arboré imbibé du sang du juste. J'ignore si notre guide en imposait aux habitans qui s'offraient çà et là sur son passage, où si les principes religieux ont pris chez eux cette puissance d'énergie que dans tous les temps ont manifesté les néophytes ; toujours est-il que j'étais étonné de la composition de la plupart d'entre eux, de leur air grave et méditatif, à la place de cette joie enfantine et folle qui est le propre de la race océanienne, insoucieuse par nature et mobile par organisation. Ces habitudes réservées ne les empêchaient pas, lorsque je leur en adressais la demande, de courir à la recherche d'insectes ou de cueillir quelques fragmens d'une plante ou d'un arbre que je ne pouvais atteindre,

Le besoin de repos se faisant sentir nous nous arrêtâmes à un village de jolie apparence, quoique som-

bre, tant les arbres se pressaient à l'entour des cabanes qu'ils recouvraient de leurs cimes. Nous abordâmes un grand et bel insulaire couvert d'un riche tatouage, le chef du district probablement, mais dont la mine froide et défiante nous montra une sorte de répulsion, due à son peu d'habitude de voir des européens, nous dit notre guide, mais plutôt occasionnée par le naturel qui nous accompagnait, car cet homme passait pour être payen au fond de l'âme. C'est un sournois, nous dit Mouré, on ne le voit jamais à Erikitea, ce qui confirma nos soupçons, que ce chef n'était point un néophyte dont le zèle des missionnaires put se prévaloir. Ce chef n'est pas le seul qui soit resté fidèle au culte de ses pères, car me trouvant en compagnie de MM. Laval et Latour, un insulaire de haute stature devant lequel nous passâmes nous tourna le dos brusquement en nous jettant un regard farouche. Ce chef est un de ceux qui se sont le plus opposé à l'introduction du christianisme, me dirent ces messieurs, c'est un de nos ennemis déclarés. Les naturels restés idolâtres ont conservé leurs habitudes primitives, les parures de leur jeunesse, et ce costume océanien qui va si bien à cette race remarquable par ses belles proportions.

Le chef du village où nous nous arrêtâmes, s'empressa toutefois, aussitôt que nous lui en exprimâmes le désir, de nous faire cueillir des cocos. Familiarisé avec nous, son front se dérida et il nous montrait avec plaisir les broderies multipliées de son élégant tatouage. Agé d'environ 35 ans, c'était un fort bel homme, mais sa mine refrognée gâtait seule ses belles proportions. Il reçut sans dédain comme sans joie les

petits présens par lesquels nous nous empressâmes de reconnaître ses complaisances, et se hâta de les porter dans sa cabane où nous le suivîmes. Cette demeure était comme celles de la plupart des habitans, très-misérable, car à bien dire ce n'était qu'un simple appenti, dans lequel se trouvaient élevés au-dessus du niveau du sol, des sortes de lits de camp tissés avec des branches flexibles et couverts de feuilles sèches et d'une natte. Çà et là quelques paquets étaient pendus aux solives, mais rien de confortable ne venait récréer la vue. Je m'égarai quelque peu des sentiers battus pour cueillir des plantes, et surtout de belles fougères que je convoitais. Je tuai aussi un oiseau du genre philedon. Mes compagnons, pendant ce tems, avaient fait du chemin, mais ils furent obligés de m'attendre, tant Mouré, le guide, témoignait d'inquiétude de ne plus me voir sous sa direction. Je les rejoignis dans un hameau où ils s'étaient arrêtés à suivre les travaux d'un certain nombre de femmes occupées à faire de la *tapa*. La *tapa* est cette étoffe que l'on fabrique à coups de maillets de bois avec l'écorce de l'arbre à pain et du mùrier à papier, sur des poutres équarries, et que tous les voyageurs ont décrite minutieusement. Un de ces messieurs dessina le portrait d'une insulaire assez gracieuse, qui se prêta avec bonne grâce à poser. Les cabanes ne différaient point de celles dont je viens de parler. Seulement dans l'une d'elle on me montra de grandes richesses, non des rubis et des diamants, mais ce qui jadis en tenait lieu pour ces peuples, des dents de cachalot et de porc et des pierres de Tonga. On nous eût montré bien d'autres curiosités sans doute, mais

la face béate et moutonnaire de Mouré semblait arrêter toute expansion de la part des habitants. Décidement la société de ce guide gêne notre promenade. Tout se tait quand il parle. Lui-même n'articule que par monosyllabes et cependant il lui échappe parfois des aveux bien naïfs, dont nous ne pouvons avoir toujours une solution satisfaisante. Cependant voici une circonstance qui bien que futile, doit donner une idée de la bonne éducation de notre chrétien de nouvelle création. Comme il refusait des cigares que nous mettions quelques instances à lui faire accepter, après qu'il nous eût dit qu'il était grand fumeur, il nous répondit : Oh ! je ne fume que la nuit et encore en cachette, car les missionnaires m'ont dit que cela était mauvais et qu'il ne fallait pas en donner l'exemple aux autres insulaires. Mouré affecta de ne pas répondre aux demandes réitérées et diverses que je lui fis sur les mœurs des femmes, sur leur chasteté, l'adultère et autres questions qu'il rejetta bien loin et que je tenais cependant à éclaircir, car c'est par là que je désirais juger de la manière dont ils appliquaient la morale si pure du christianisme. L'occasion de vérifier le fait ne tarda pas à se montrer. Au retour nous rencontrâmes plusieurs jeunes femmes et des filles qui me voyant courir après les papillons, ramasser des limaçons, se mirent gaiement à me secourir. Nous voilà à courir à travers champ avec de jeunes beautés mangaréviennes, au grand déplaisir de Mouré qui pestait de tout son cœur et ne cachait pas son mécontentement. Quand aux jeunes filles, quand aux enfants, ils n'avaient en me secourant d'autre but que celui d'obtenir des petits présents de verroterie,

et durant ma course je m'avisai de débiter quelques galanteries à une de mes compagnes, gracieuse de visage il est vrai et bien accorte, mais cela n'alla pas plus loin. Mon vocabulaire mangarévien se bornait à peu de phrases, mais il est vrai que ma mémoire avait fort bien retenu celles qu'on peut adresser à une beauté. A peine ai-je eu épilé mes galanteries banales, que ma compagne devint soucieuse, sembla en bien comprendre la portée, et s'éloigna petit à petit de moi. J'avais donc trouvé un exemple réel de pudicité, et les leçons des missionnaires avaient germé dans ce cœur jadis ouvert à toutes les pensées de la nature sans y voir ni bien ni mal. Mais je tenais surtout à savoir si mes propos badins seraient répétés à ces messieurs, et soit dit en passant, à quelques jours delà, j'en acquis la preuve dans les phrases entortillées et mielleuses du père Lauzu; qu'un officier du bord avait cherché à séduire une fille de Mangareva. — Ne prenez pas cet air de mystère, Monsieur, lui dis-je, cela s'adresse à moi et mon expérience a réussi. Je voulais m'assurer qu'en cela du moins vous suiviez les mêmes errements que les ministres anglicans, et que si l'espionnage est organisé à O-Taïti et autres îles, la confession auriculaire remplace pour vous les aveux publics du temple. Je ne suis pas sorti des bornes de la délicatesse. Votre population en est encore à confondre la plaisanterie fine et railleuse avec la corruption réelle. Je conçois qu'elle ne puisse encore faire la différence et que ce soient des nuances trop subtiles pour être isolées.

Je rejoignis mes compagnons de route dans la case d'un naturel nommé Guillermo, qui me dit en souriant

que j'avais été bien long-temps à chercher des coquilles. Ce Guillermo jouit de beaucoup de considération auprès des missionnaires. C'est un grand naturel, d'une quarantaine d'années, à la physionomie douce, et chargé de beaucoup d'embonpoint. C'est la ressource des missionnaires, nous dit Mouré, et leur pourvoyeur habituel. Il leura rendu, à leur arrivée, les services les plus signalés. Un des premiers il a embrassé le christianisme, et c'est lui qui leur a fourni les vivres nécessaires pour leur subsistance. Encore aujourd'hui a-t-on besoin d'un cochon, de *popoï*, de *meï*, on va chez Guillermo, et tout ce que possède cet insulaire est au service de la mission. Guillermo sans être chef appartient à la noblesse de l'île. Ses manières sont pleines de grâces et d'aisance. Il nous fit les honneurs de sa cabane avec une aménité parfaite. Ses cultures sont bien soignées. Les abords de sa demeure sont protégés par une sorte de pâvé; sa femme est jeune, et accourut avec quelques compagnes lorsqu'elle nous vit entrer chez son mari. Elle est plus habituée aux manières des européens que les autres insulaires. Son naturel est rieur, folâtre. L'ample sarong national la couvrait assez mal, elle n'avait pas l'air de s'en apercevoir. Nous lui fimes présens de ces étoffes chiliennes à barres, de couleur vive, qui la rendirent bien heureuse, et qui méritèrent les éloges de toute la famille. Guillermo voulait nous retenir pour nous faire manger d'un mets préparé exprès pour nous : nous restâmes pour ne pas le contrarier, et je mis ce tems à profit pour accroître mes collections d'histoire naturelle.

Pour quelques grains de verroterie je payai les soins d'une vingtaine de grands garçons qui chassaient aux insectes là où je n'en rencontrais pas un seul, qui courraient au rivage ramasser des poignées d'auricules si communes, et qui revenaient tout joyeux me les remettre.

Aux alentours de la demeure de Guillermo, je vis plusieurs trous à *popoi* et des fours à cuire le fruit à pain. Je le priai de faire allumer sous mes yeux un de ces fours, et je pus me convaincre que ni leur construction, ni la manière d'allumer le feu par le frottement de deux morceaux de bois, ne différaient des procédés en usage dans les autres îles de l'Océanie. Toutefois, j'essayais en vain de répéter leur procédé, je ne pus y réussir : il faut avoir une longue habitude pour engager la pointe du bois sec dans la rainure du canal médullaire, et faire développer une chaleur suffisante pour enflammer la moëlle réduite en poussière et desséchée. Les fruits-à-pain qu'on nous servit à la sortie de ces fours étaient délicieux, et méritaient les éloges que nous en avaient fait les missionnaires qui les disaient bien supérieurs aux fruits d'O-Taïti. Guillermo ne goûta point à ces mets ; il se borna, suivant les coutumes de la politesse océanienne, à veiller à ce qu'on nous en servit en abondance, mais il eût manqué à ses devoirs d'amphytrion s'il en eût porté des fragmens à ses lèvres.

Pendant ce goûter impromptu, notre gaité française devint communicative ; nos joyeux rires, nos présens, notre sans gêne, inspirèrent à notre hôte et à sa famille une franche et expansive amitié ; au sérieux de chacun succéda de l'abandon ; les enfans eux-mêmes vinrent

sans cérémonie jouer avec chacun de nous ; Henri Mouré, notre guide, paraissait sur les épines tant il craignait manquer au mot d'ordre ; et, désolé de ne pouvoir nous faire partir avec lui, il prit la résolution de s'en retourner seul ; il prétextait quelque service auprès des missionnaires, et s'achemina vers Mangareva.

Guillermo, chez qui nous trouvions une hospitalité aussi franche, était le père d'une nombreuse famille ; il avait de grands enfans, et sa femme était fort jeune, ce qui prouvait qu'il était remarié ; sa principale habitation est sur le bord de la mer et longe la route où Aranui, comme ils l'appellent, et consiste en un vaste appenti couvert en pandanus. Ces toitures de feuilles durent, m'a-t-on dit, une quinzaine d'années, et on les fixe à la charpente de la cabane par des cordes tissées en brou de coco. Les parois sont en roseaux et des pieux supportent la toiture. Ces demeures portent le nom d'*Aré*. Les pavés qui en protègent les abords sont taillés en sorte de cubes assez réguliers ; çà et là, je voyais des tas de masses pierreuses en corail, qui avaient dû servir à des *marais* avant l'introduction du christianisme.

L'habitation du riche Guillermo me prouva que les Mangareviens étaient peu avancés dans l'architecture civile. Toutes les demeures que je visitai plus tard, semblables à la sienne, étaient de vrais chenils. Combien l'emportent, sous ce rapport, les habitans de Tonga, dont les cabanes joignent la plus rare élégance à la plus grande propreté. Les nouveaux Zélandais même ont des logemens plus confortables. Je ne cite pas les Taïtiens et les Carolins, car ceux-là disposent leurs appartemens avec une intelligence des plus soi-

gneuses. Il n'y a , en vérité, que les Australiens de la Nouvelle-Hollande que l'on puisse citer après les naturels des Gambier.

Les habitans que nous visitâmes chez eux étaient assez malpropres ; on voyait que notre visite les prenait à l'improviste et dans leur négligé. Cependant beaucoup d'individus gagnèrent à ne pas être endimanchés, parce que le tatouage des épaules, des reins, paraissait dans toute sa splendeur et cachait la nudité du corps sous des broderies variées.

Nous quittâmes enfin ces chétives, mais hospitalières cabanes, escortés de toute la famille et de naturels venus d'ailleurs, nous regagnâmes le siège de la mission. Ce ne fut pas sans regret que nous dîmes le dernier adieu à ces bonnes gens, dont l'accueil avait été si empressé, et qui nous avaient reçu avec l'effusion de vieilles connaissances et les signes de l'amitié.

Dans le trajet, nous remarquâmes une femme qui nous fit offrir de la *tapa* à changer, mais qui prenait la fuite aussitôt que nous tournions la tête vers elle. Cette sauvagerie nous prêta beaucoup à rire, et rien ne put décider cette pauvre insulaire à s'approcher de nous ; à chaque instant des naturels venaient nous saluer gravement, et leur physionomie s'épanouissait et devenait radieuse quand notre bouche leur répondait : bien et vous ? *Kokoe-noti*.

En arrivant à la demeure des missionnaires, la foule s'écoula ; notre guide Mouré vint au-devant de nous, mais à son air sec et froid, nous jugeâmes qu'il avait raconté et composé l'odyssée de notre excursion. A une injonction de M. Lauzu, il mit le couvert et se retira, mais l'hospitalité de Guillermo avait été trop complète

pour nous permettre de faire honneur à la table frugale des révérends pères.

J'étais heureux de ma course , car elle m'avait procuré des coquilles terrestres , trois espèces d'insectes , et j'avais vu des idoles et surtout ce fameux bois rouge dont parle Becchey , qui se conserve long-temps et ne se pique pas. Becchey ne nomme pas l'arbre qui le produit : M. Latour me dit que c'était une sorte d'arbre à pain , mais je crois plutôt que c'est *le Tai-Mea* des naturels. Enfin , j'avais enrichi mon journal de quelques notes , et vu des habitans de belle race , mal logés , hospitaliers suivant leurs caprices ou leurs instincts , mais enfin curieux à connaître.

Nous songeâmes à revenir à bord , où M. Lauzu voulut nous accompagner. En rejoignant l'embarcation , nous quittâmes la route un instant pour visiter le four à chaux que dirige M. Soulié , occupé dans ce moment à cuire des blocs de coraux. Ce four est fait avec beaucoup d'intelligence et fait honneur à la sagacité industrielle qui a présidé à son érection ; il donne une chaux de bonne qualité. Le père Cyprien , lorsque nous lui parlâmes du parfait entretien de la route qui entoure l'île dans quelques-unes de ses parties , se hâta de nous dire que depuis l'arrivée des missionnaires , on n'y avait placé aucun arbre nouveau , voulant aller ainsi au-devant de notre pensée sur la destruction trop grande des arbres à pain , blâmée à O-Taïti et à Borabora , et qui a souvent occasionné des disettes terribles au sein de ces populations , dont la subsistance repose presque exclusivement sur les fruits produits par ces arbres.

Nous allions mettre le pied dans l'embarcation qui

devait nous conduire à bord, lorsque des naturels chargés de cocos vinrent nous les offrir. C'est un cadeau qui vous est fait spontanément, nous dit le père Cyprien, mais comme j'avais entendu donner l'ordre qui prescrivait cette marque de bienveillance, si vite accomplie par la soumission des naturels, je pus juger de sa spontanéité.

Je remarquai que M. Mouré n'osait plus lever les yeux sur moi ; je lui faisais l'effet d'un maudit ; j'en conclus avec juste raison qu'il m'avait traité en sauvage, et qu'il avait fait de moi au père Cyprien un tableau peu flatteur. Je ne tardai pas à m'en convaincre, et le père Cyprien, d'un ton onctueux, et avec sa mine paternelle, me déroula mes faits et gestes, et me raconta ce que j'avais dit, fait, le tout enluminé, corrigé et augmenté, de manière à paraître neuf à mes propres yeux. J'ai déjà parlé de cet incident, et je n'y reviendrai plus ; seulement je regrette dans l'intérêt même des missions, les petits ressorts qu'elles mettent en jeu lorsqu'il s'agit d'un but si noble et si beau, tel que celui de la moralisation du sauvage et de la croyance chrétienne.

Pendant notre course à Mangareva, le commandant alla visiter l'île Akamaru, où le reçut M. Laval. Il refusa les présens que les habitans lui apportaient, en leur disant qu'il n'était pas venu pour les dépouiller, mais pour les protéger. Ces paroles furent accueillies par des hurrahs d'enthousiasme. On exécuta devant lui des danses guerrières, et un naturel qui venait d'être père, le pria d'être le parrain de son enfant. Le commandant accepta à la grande joie des insulaires, et donna au petit Mangarévien son nom de baptême pour prénom. C'est à Akamaru que M. Laval brûla les premières idoles le 16 avril 1835.

Le brig le *Pylade* fut visité dans cette journée par un très-grand nombre de naturels; beaucoup couchèrent à bord, côte à côte avec leurs nouveaux amis, les matelots. Au soir, l'ordre fut donné de se préparer à assister le lendemain à la cérémonie religieuse projetée entre le commandant et les missionnaires, et à laquelle on voulait donner un éclat inusité. C'était une cérémonie autant politique que religieuse, où, suivant l'expression du père Laval, on devait cimenter une alliance gallo-mangarévienne. Il fut convenu qu'à un signal de terre, le *Pylade* saluerait l'élévation du Saint-Sacrement par vingt-un coups de canon.

Dans la journée du 15 avril, dès le matin, cinquante hommes de la compagnie du débarquement avec leurs officiers, furent dirigés en armes vers l'île. Quelques instans après, le commandant et l'état-major quittèrent le brig pour se rendre à la cérémonie. Dans cette traversée la mer devint houleuse et les lames déferlaient sur notre embarcation en nous trempant d'eau. Nos marins en grande tenue et armés, débarquèrent au Môle, et où les attendaient les naturels qui saluèrent leur arrivée en tirant des coups de fusils. Ce fut bien pis quand toucha le brillant état-major, dont chaque membre était revêtu de ses insignes et frappait les yeux de la population émerveillée par l'or des épaulettes ou des broderies. La garde armée de lances, nous parut au grand complet, et c'est à sa tête que le roi, les chefs et M. Latour nous reçurent. Je mets M. Latour le dernier par un reste de cette vieille politesse française qui s'éteint. Pour être vrai, j'aurais pu le citer le premier. Aux îles Gambier, le petit cellet do-

mine la couronne, et en Europe la tiare a-t-elle abdiqué même encore sa vieille suprématie!....

Après l'échange des complimens réciproques, le cortège se mit en marche, précédé par nos fifres et nos tambours. En vérité, c'était un spectacle curieux que ce mélange de gravité et de cérémonie bouffonne; de vieux européens ne croyant à rien et de ces vieux enfants dans la chaude ferveur d'une première croyance! je n'aurais pas cédé volontiers ma part de ce spectacle, et je portais un vif intérêt à tout ce qui s'offrait à mon examen.

J'avais pour compagnon dans ce trajet, le frère de l'ancien grand prêtre, celui-là même avec lequel il se battit pour lui disputer le pouvoir sacerdotal. Matereikura avait la corpulence de Matua, mais sa taille était un peu moins élevée. C'était au demeurant un bel homme, encore dans la force de l'âge et doué d'une vigueur peu commune; il était vêtu d'une redingote blanche, et son maintien était austère.

Quant à Matua, je ne lui connaissais pas le beau costume qu'il avait endossé en ce jour. Cette parure lui venait directement de notre S. S. père le pape, et dans cet ample vêtement, il marchait avec la gravité d'un ottoman. En résumé, il ressemblait plus à un mollah turc qu'à un chrétien. Il me parut satisfait outre mesure de sa gracieuse personne, et une superbe éclatait dans tous ses mouvemens. C'était à tout prendre un mortel bien fier et bien heureux. La reine s'était mise en toilette. Sa taille replette était mal à l'aise dans une robe de satin, et sur sa tête s'élevait un riche turban que l'on me dit lui avoir été donné par la reine Amélie: ses pieds étaient chaussés dans d'élé-

gans souliers, mais sans bas, et bien qu'elle hâta sa marche elle pouvait à peine suivre le cortège; en définitive personne ne paraissait l'entourer d'égards, ainsi que je l'ai déjà dit dans d'autres circonstances où elle figurait.

S. M. Maputeoa portait la redingote que lui avait donné M. D'Urville, sur un habit brodé en argent, costume provenant de quelqu'ancien sous-préfet. Un vaste chapeau à la Henri IV, d'où s'échappait une longue plume blanche recourbée couvrait sa tête. Une épée de chevalier de Malte, à poignée en croix et à fourreau blanc pendait à ses côtés. Des escarpins vernis et des bas de soie complétaient cet ajustement par trop théâtral. Mais ce monarque me parut fort mal à l'aise sous ces vêtements peu faits par la climature de son pays, et tous ses gestes témoignaient d'une grande souffrance dont il cherchait à déguiser l'expression. Quant à la reine, elle fit moins de façon, et voyant que ses larges pieds fonctionnaient mal dans des enveloppes de cuir, elle les ôta bravement et marcha nu-pieds, portant sa chaussure sous le bras.

Au demeurant une foule épaisse et compacte entourait le lieu de la cérémonie. Les naturels qui la composaient se conduisaient avec une grande décence. Leur silence avait quelque chose de solennel et d'austère. Nos marins se divisèrent en deux pelotons pour entourer l'aute] en formant un cercle assez grand. Des bancs avaient été placés à droite et à gauche pour recevoir les officiers du brig. Mais en établissant une sorte de préséance, le commandant occupait seul le premier banc de droite, le roi celui de gauche placé un peu en arrière et les officiers furent rangés suivant

leur grade, sur les bancs de derrière. Les chefs suivaient leur roi. J'eus la bonne fortune d'avoir pour voisin M. Latour, et derrière nous les femmes, tandis que leurs maris occupèrent la gauche. Enfin, le reste de la plèbe se plaça comme elle put derrière nos marins et derrière les lanciers Mangaréviens. Au demeurant l'autel avait été élevé avec beaucoup de goût. Les étoffes blanches océaniques flottaient partout tant on les avait prodiguées, et ces banderolles sans taches pavoisant le sanctuaire, placées sous des dômes de verdure, par une de ces journées tièdes des tropiques, élevaient onctueusement l'âme vers le créateur. Le pittoresque de cette scène était rempli de charmes, et pour ma part je reportais sur ce peuple adorant maintenant le même dieu que nous les vœux les plus sincères pour son bonheur. Le pavillon de la France, ce noble étendard aux trois couleurs, cet ancien arc-en-ciel de la gloire, flottait au gré de la brise, et dans ses ondulations il se baignait dans les nuages d'encens qui montaient vers le ciel. Le père Cyprien secondé par M. Laval, fut le prêtre officiant. Ce qui me surprit agréablement, je l'avoue, fut la partie de chant exécutée par les naturels. Je fus étonné de la puissance, de la justesse et de la fraîcheur des voix, quelques chefs surtout possédaient une pureté de sons des plus remarquables. Mais à la longue, les chants entremêlés de récitatifs en langue mangaréviennne finissent par être monotones, car leur musique est un plain-chant sans variétés. Bien que scrupuleux observateur des convenances et de mes devoirs, il m'arriva une ou deux fois de tourner la tête en arrière et d'examiner en curieux la contenance des natu-

rels. J'avouerais à la louange des insulaires, que hommes et femme spratiquaient une dévotion sincère et fervente. Toutefois, on n'a encore pu corriger les chefs de la mauvaise habitude qu'ils ont de pousser avec bruit des érucations qui blessent nos habitudes; et mon oreille était disgracieusement affectée du bruit de celles de l'ancien grand prêtre Matua. Quant au roi, sa tenue fut convenable durant l'office et empreinte d'une dignité réelle.

A la fin de la cérémonie, le père Cyprien se tourna vers l'ensemble des fidèles et prononça un discours en langue mangaréviennne. Comme il en a donné le texte français à notre lieutenant et que je le tiens de ce dernier, je vais reproduire ce document qui pourra servir un jour à l'histoire de l'établissement des missions dans l'Océanie; voici ce discours : « Commandant, Messieurs : c'est enfin sous le règne de Louis-Philippe que le nom Français s'est propagé dans les mers océaniques, et les peuples de ces différentes îles et de ces différents archipels connaissent déjà et la force et la libéralité de la France. »

« Tandis qu'on se réjouissait ici de la visite de l'Astrolabe et de la Zélée, on admirait ailleurs la bravoure la générosité et l'attention de cette même France pour ses enfants. (Ces paroles me semblent une allusion aux événements des îles Sandwich, de Taïti et des Marquises.)

« Pour vous, commandant, votre présence ici confirme la bonne idée que ce petit archipel a de la France et des Français. Oui, Messieurs, Louis-Philippe contribue par le zèle de ses agents et par vous, à propager dans l'Océanie la religion catholique

« qui seule civilise et rend heureux les peuples,
« cette religion qui nous vient directement des apôtres
« et que nos pères nous ont transmise pure et inalté-
« rable dans ses dogmes. Que le Dieu qui tient le ciel,
« la terre et la vie des hommes dans sa main, le bé-
« nisse toujours et pour toujours. Transmettez lui nos
« vœux, Commandant, et que le même Dieu de nos
« pères vous fasse, Messieurs, parvenir à bon port
« en France, notre chère patrie! »

Telle est textuellement le petit *Speech* que M. Lauzu a remis à M. Duvaux, mais je n'y trouve pas une foule de mots dits dans le discours prononcé en langue de Mangaréva et qui me parut beaucoup plus long. Deux fois le nom de Nouka-hiva, où nous devons nous rendre à notre départ des Gambier, avait frappé mon oreille et je ne le vois pas dans le texte français.

Les insulaires écoutèrent l'allocution avec une attention soutenue. Leur physionomie n'exprima ni joie ni mécontentement. Elle resta impassible. Cette cérémonie acheva de me prouver toute la solidité de la puissance des missionnaires et la docile soumission des insulaires. C'étaient de vrais chrétiens.

Le commandant proposa aux missionnaires de faire manœuvrer la compagnie de débarquement devant les naturels, afin de leur donner une idée de la précision de la tactique Européenne. Toutefois, ces Messieurs y mirent pour condition de s'éloigner du théâtre de la cérémonie religieuse, dont le terrain était convenable, et nos hommes furent conduits sur une esplanade encombrée de matériaux près du four à chaux. Là, nos marins exécutèrent les divers temps du maniement des armes et puis des feux de peloton,

au grand ébahissement des naturels et à leur satisfaction, car ils l'exprimèrent avec vivacité. M. Latour me pria de visiter quelques malades, et je vis dans diverses cases, un fou, un galeux, un cas de catarracte, et le frère de Matua, qui était atteint d'éléphantiasis.

L'embarquement de nos hommes opéré, les officiers furent retenus par le père Cyprien, pour prendre leur part d'un déjeuner à la mode du pays, qui avait été préparé au presbytère, par un sacristain, ex-lancier de la garde de Charles X. Le fruit à pain était la pierre angulaire du repas, puis vinrent des fruits, du chocolat et des sortes de saucisses. La longueur de la cérémonie et la distance de notre navire m'avaient donné un appétit qui se serait volontiers accommodé de quelques-unes de ces volailles dont j'avais fait la découverte dans une ferme qu'ont établi les révérends, non loin de Mangareva. Mais j'en fus pour mes désirs. Le rôti manqua sans que notre Vatel en prit souci. Les missionnaires ont en effet introduit dans l'île, des poules, pigeons, canards d'inde, et cochons qui se sont multipliés de manière à devenir une ressource assurée.

Nous fîmes honneur toutefois aux productions du sol, et le repas fut gai bien que gâté par des toasts sans fin. Où le toast ne s'est-il pas introduit? Le roi des Français a sans doute pris peu de souci qu'on ait bu à sa santé aux îles Gambier, le 15 avril. Puis après cette santé fondamentale de tout repas d'étiquette, vinrent les toasts à l'évêque de Nilopolis et aux missionnaires. M. Laval proposa celle des officiers du Pylade, et l'on termina par celle du roi des îles Mangareva. Les con-

vives étaient, outre le commandant et les officiers du brig, MM. Lauzu, Laval et Latour, et parmi les insulaires, Maputeoa, Matua et quelques autres chefs.

On agita dans cette conférence la question de savoir si l'on ne devait pas faire payer aux navires étrangers, qui viendraient mouiller dans l'Archipel, un droit d'ancre. C'était l'opinion personnelle du roi des Gambier, mais contre laquelle s'étaient élevés quelques capitaines, entr'autres M. Morue. Ces Messieurs cherchèrent aussi à s'éclairer sur les moyens de donner les avantages commerciaux aux habitans qui livrent les perles si abondantes dans leurs lagons, à des prix peu élevés, et qui laissent prendre l'eau de leurs aiguades gratis. J'ignore les résultats de ces conversations.

Je profitai des offres que me fit M. Latour, d'aller visiter sa maison de campagne, pour me procurer une belle espèce de sensitive dont il m'avait parlé avec admiration. Plusieurs de mes collègues du bord m'accompagnèrent, et notre petite troupe fut bien vite grossie d'une foule de naturels, hommes et femmes. La présence de M. Latour enhardissait ces dernières, qui bientôt montrèrent l'enjouement propre à leur sexe, en oubliant un peu cette retenue de nonnain dont elles ne se départent guère en présence du sévère Lauzu. M. Latour par la tolérance et la bonhomie de ses manières possède l'affection des insulaires. Il ne leur en impose pas, mais il domine leurs cœurs. Cette puissance en vaut bien une autre. L'empressement qu'on nous montra partout me prouva l'estime dont jouissait cet excellent homme, et partout aussi nous trouvâmes la population plus proprement vêtue et couverte de tapa blanche. En retournant à la demeure des mission-

naires , j'entendis M. Laval qui faisait un petit sermon dont je pris bravement ma part.

Les pères ont établi dans un endroit retiré, mais gracieux, à peu de distance du village d'Erikitea, une cabane qu'ils ont décoré du nom d'Ecole normale, et où logent 40 jeunes filles choisies, élevées comme dans un couvent, sous la direction de trois femmes d'un certain âge et instruites. Cette sainte maison est entourée de culture de bananiers et de cotonniers, et c'est à quelques pas seulement que l'on propage les volailles dont j'ai parlé. Le hasard m'avait fait découvrir cet asile inviolable, et c'est ce qui m'expliqua la frayeur de mon guide quand il me vit diriger mes pas de ce côté. C'était le paradis terrestre de Mangareva, le jardin où se trouvait le fruit défendu. Dans ce petit couvent, car c'en est un dans toute l'acception du mot, on apprend à lire et à écrire à ces jeunes filles, vouées aux pratiques journalières de la religion. A leurs heures de loisir, elles doivent chacune se livrer à la culture d'une petite étendue de terrain qui leur est concédée, puis ce sont elles qui récoltent le coton, en épluchent la bourre avant qu'il soit livré à la fabrication des étoffes. L'écriture de ces jeunes filles est généralement bonne; il en est qui peignent à la perfection et qui copient avec la plus grande netteté les modèles qui ont été gravés en Europe. Leur papier ordinaire consiste en feuilles de bananiers séchées pour leurs débuts, et elles n'ont de papier de chiffon que quand elles sont déjà avancées en calligraphie. M. Latour a extrait du brou de la noix de cocos le principe astringent avec lequel il compose l'encre à écrire. Il en retire aussi du suc du bananier à

fruits rouges. Ces demoiselles ont pour encrier une écaille creuse du spadice de la même plante.

M. Laval nous raconta l'histoire de quatre de ces jeunes vestales, les seules de cette maison religieuse, qui aient failli à la chasteté et qui aient été forcées de se marier à ceux qui les avaient séduites. Il ajoute qu'il était sans exemple qu'une femme ait manqué à la fidélité conjugale. Qu'ils sont heureux les époux de Mangareva, et qu'ils ont à perdre ou plutôt à gagner, en devenant Français !

Toutefois les mesures de surveillance que j'ai vu pratiquer ; les soins minutieux que l'on apporte à espionner toutes les démarches des femmes, la confession enfin, rendent aisément compte de cette observance scrupuleuse à leurs devoirs, que pratiquent les Mangaréviennes. Il se peut que ce soit le frein le plus puissant pour les maintenir dans le sentier glissant de la vertu. Les peuples près de l'état de nature, et les océaniens surtout, n'ont jamais compris la chasteté. Ce mot est un non-sens pour eux. Il est juste de dire toutefois que la sévérité des punitions infligées aux femmes volages par les maris outragés, et la liberté dont jouissent les filles, rend les mariages des océaniens assez heureux. On se convient, on vit ensemble. On se déplaît, on se quitte. Et cependant, avec ces mœurs faciles, les mères sont dévouées à leurs enfants ou montrent aux maris de leur choix le dévouement le plus tendre.

Il n'en sera peut-être pas toujours ainsi, ajouta avec une expression de regret M. Laval. Cette pudicité de mœurs, se ternira par le contact des Européens. En

général, les filles se marient dès l'âge de 15 ans, et les jeunes garçons également de fort bonne heure.

Ce même prêtre nous expliqua dans le courant de la conversation quelques-uns des faits diversement rapportés dans les narrations de plusieurs navigateurs, relativement au capitaine Ebrill. On sait que ce marin, établi depuis à Taïti (le même qui pilota la frégate l'Artémise après son échouage dans le port de Papéiti) se plaignit des Mangaréviens, qu'il accusa de vol et de meurtres et quitta précipitamment l'île sur le soupçon qu'on devait enlever son navire et massacrer son équipage. M. Ebrill était alors occupé à la pêche des perles. Au dire de M. Laval, les bruits que l'on a fait courir sur l'esprit de rapine de ces peuples, sont de toute fausseté. Il avait lui-même fait une enquête qui n'avait abouti qu'à prouver l'innocence des insulaires. Aussi dit-il, ces bruits avaient été répandus afin d'avoir un prétexte pour incendier une vingtaine de maisons et les piller. C'est effectivement la vengeance que M. Ebrill avait tiré des insulaires, après l'insulte que son navire avait reçu. Peut-être le désir de défendre le peuple qu'il a converti à la foi chrétienne, est-il entré pour beaucoup dans l'appréciation des faits tels que M. Laval les a vus. Ce sera chez lui un excès de zèle pour ses ouailles, car il répugne de croire que des navigateurs aient pris ce prétexte pour se livrer à des actes de cruauté gratuite. Souvent les marins se sont portés, je ne l'ignore pas, à des actions reprehensibles, envers les peuplades Océaniques; mais je ne pense pas qu'ici ce soit le cas. Les pêcheurs de perles ont à leurs solde des naturels d'O-Taïti, ceux-ci n'auraient pas volontairement participé à des agressions qui n'eussent

pas été motivées. Certes les vols et la réception peu courtoise dont Beechey se plaint, rendent probables les méfaits de même sorte dont la population des Gambier est accusée par M. Ebrill.

Enfin nous regagnâmes le bord, satisfaits de notre journée. Pour moi, j'avais acquis la conviction de la puissance solidement établie de la mission. Dans le canot, le commandant m'apprit que le roi Maputeoa l'avait prié de se charger pour Louis-Philippe, d'un présent de quatre grosses perles, et d'une lettre dont les missionnaires rédigèrent la traduction française.

J'utilisai la journée du 16 à mettre de l'ordre dans mes collections et à chercher des coquilles sur les récifs. Déjà, officiers et matelots avaient ramassé de grandes quantités de mollusques, et la pourriture des animaux dans leurs tests rendait l'entrepont désagréable à habiter par l'odeur fétide dont il était imprégné.

Le commandant avait invité à dîner à bord les missionnaires, le roi et les principaux chefs de l'île. L'arrivée du cortège fut saluée par des coups de canon. J'étais placé à table non loin de M. Lauzu, dont la conversation m'étonna par sa verve âpre et médisante. Là, il donna carrière à la fougue bilieuse de ses idées, parla surtout contre les médecins, et contre les vices des étudiants de Paris, qui passent leur vie au café, et eût continué longtemps sur ce thème qu'il se plaisait à broder, si je ne l'avais arrêté par ces simples mots : « Il y a dans toutes les professions, dans la médecine comme dans le sacerdoce, des hommes peu scrupuleux. L'espèce humaine est imparfaite ? M. Lauzu parla alors longuement de la démoralisation des classes roturières, des vertus des nobles, et, le voyant

ainsi s'échauffer pour de telles abstractions, je pris son discours pour un reste de sermon, et je n'y prêtai plus aucune attention : Le père Cyprien se croyait encore devant ses néophytes sauvages.

M. Latour se comportait avec une modération exemplaire. M. Latour me paraissait souffrir de l'esprit d'intolérance qui jaillissait à flots de la conversation de MM. Lauzu et Laval, lui, homme de bonnes manières, courtois, discret et réservé. J'ai conclu que M. Latour ne devait pas être bien dans l'esprit du préfet apostolique, et j'en acquis bientôt la preuve. Il échappa au père Cyprien de dire : M. Latour est bien moins instruit dans la langue du pays que vous ne le supposez. Il n'est rien dans la mission, pas même catéchiste et il ne lui appartient que par une extrême bonté de M. l'évêque.

Quant aux chefs et au roi, ils mangeaient et buvaient sans lever les yeux de dessus leurs assiettes. Le pain disparaissait devant Matua et tombait en gros morceaux dans son gosier comme dans un gouffre. Chacun d'eux ne faisait entendre que le bruit des robustes machoires triturant et les gazs qu'ils chassaient avec bruit. C'était à enlever l'appétit d'un lâtre.

Bientôt M. Lauzu prétexta une indisposition et demanda un canot pour se rendre à terre. Ce repas se termina sans lui et la conversation devint intéressante parce qu'il devint loisible de s'enquérir d'une foule de particularités touchant ces îles. Un chef, qui commande à Akamaru, vint prendre sa place. Ce chef, que les missionnaires ont eu grande estime, est le premier insulaire qui ait embrassé le christianisme. C'est un homme d'une quarantaine d'années, assez grand,

mais mal fait, ayant une physionomie ouverte, et un regard fort doux quoiqu'atteint de strabisme. Au dessert on annonça au roi Maputeoa, que le pylade lui faisait cadeau d'une coronade et des munitions nécessaires pour son armement.

La coronade que nous laissâmes aux Gambier est celle qui s'était montrée avec honneur à l'affaire du rio Sauce dans la Plata, à bord de notre grande chaloupe. Elle fut montée avec son affût sur l'îlot placé vis-à-vis le débarcadère qui reçut le nom de fort Louis-Philippe. Le roi qui sourit difficilement montra cependant à l'épanouissement de ses traits, la joie qu'il ressentait de ce présent. Il n'en fut pas de même des chefs, quelques-uns devinrent soucieux, et j'en vis plusieurs chuchotter entre eux avec inquiétude.

J'entendis dire que la lèpre n'existait pas à Mangareva, et par singularité, le jour même j'en avais observé un cas bien caractérisé, c'était un chef de Taravaï qui vint visiter le Pylade; homme de forte stature, d'une belle prestance et aux allures guerrières. Son dos et le côté gauche du cou, étaient déjà envahis par la lèpre en relief, absolument de même nature que celle qui règne à Tonga-Tabou. J'ajouterai à cette indication médicale, que j'eus occasion de voir un enfant couvert d'une gale des plus intenses: que l'on peut citer au moins trois cas de folie et qu'enfin je vis très peu de vieillards. On meurt jeune aux Mangareva dis-je aux missionnaires, mais ces MM. m'assurèrent du contraire en me disant que les vieillards, par un reste de préjugés se tenaient cachés et ne quitteraient pas leurs demeures tant que durerait notre séjour.

Au soir on brûla des feux du bengale, on lança

des fusées : Ce spectacle excita chez les insulaires les manifestations les plus bruyantes d'une satisfaction qu'ils laissent paraître dans toute son énergie. Puis enfin tout rentra à bord et sur le rivage, dans le calme et le repos.

M. Laval nous rappela la sainteté du Vendredi-Saint qui se trouvait être le lendemain, et nous pria de faire une démonstration religieuse susceptible d'en imposer aux naturels. Le Pylade mit ses vergues en croix, et tira des coups de canon de demi-heure en demi-heure.

Dans la journée du 17, le temps fut orageux, des grains violents de vents et de pluie alternaient. La mer devint démesurément grosse dans le lagon, et le brick roula beaucoup. Le 18, nous éprouvâmes une véritable tourmente; les vents soufflaient du S. O. avec une grande force. Il fallut alléger la mâture, disposer l'ancre de veille en mouil age, mettre à bord la chaloupe et les autres embarcations, en un mot, prendre les plus minutieuses précautions pour la protection du brig, et malgré tout, le Pylade fut acculé très-proche des rochers d'Akena.

La caronade ayant été mise en place, on avait tiré deux coups de canon pour saluer le fort Louis-Philippe et pour familiariser les naturels à son service. Le ministre Mathias avait été créé chef de pièce, ou mieux grand maître de l'artillerie. Pendant le séjour à terre du lieutenant, d'un enseigne et des marins sous leurs ordres, le père Cyprien avait débité deux petits sermons, causé beaucoup et sur beaucoup de sujets. Il raconta même, qu'avant d'entrer

dans la garde, il avait été étudiant en médecine sous M. Récamier. Ainsi s'expliqua pour moi son antipathie pour les étudiants et pour les médecins. Mes camarades visitèrent l'école normale des filles, établie à Tétui-Iti, conduit par l'architecte Soulié, qui fit d'abord beaucoup de difficultés pour leur faire visiter cette maison. Le village de Tétui-iti occupe un plateau au pied du Mont-Duff; Il est protégé par de beaux arbres et se divise en deux groupes de maisons: celles d'en bas portent le nom de *Tétui-Iti-Raro*, qui veut dire le village inférieur. Cette école de filles est sous la direction immédiate du père Cyprien, et tenue à la mode européenne, d'une manière fort satisfaisante. M. Soulié leur dit: « Je n'ai pas de solde: je vais d'iles en « îles, où les missions sont établies pour élever des « temples au seigneur, et lui seul est chargé de « mon salaire, car je ne travaille que pour lui. » Paroles de désintéressement que j'aime à citer par esprit de justice, et qui font du bien dans ce siècle égoïste. Il y a encore des hommes dévoués à leur croyance.

Notre relâche touchait à son terme et l'ordre pour un appareillage prochain est donné.

Le dimanche 19, le temps se calma un peu. Les naturels retenus par les cérémonies du culte ne vinrent pas à bord. Je me convainquis en ce jour que les présents de fruits qu'on nous avait fait avec une sorte de profusion, avaient eu pour but de nous donner une haute idée de la générosité des insulaires, mais que ces fruits n'étaient pas abondance dans ces îles, et que la population était sou-

vent réduite à de grandes privations. Heureusement que ses lagons nourrissent en quantité des mollusques, et qu'on les mange, car il arrive fréquemment que les cocos, les bananes, le taro etc., viennent à manquer pendant plusieurs mois de l'année. Les disettes occasionnent des ravages cruels parmi ces populations qu'elles déciment.

Dans la journée du lundi 21, le commandant reçut un envoyé du roi de Mangaréva, qui lui remit pour S. M. Louis-Philippe, et au nom de Maputeoa, quatre grosses perles parfaitement rondes, et dont la valeur était estimée à 20,000 fr. Le commandant fit appeler son lieutenant, et devant lui on scella la boîte qui devait contenir ce précieux cadeau. D'autres perles sont destinées pour un M. Lamotte, établi à Valparaiso, qui doit les vendre et envoyer au roi des Gambier divers objets qu'il réclame, en échange. Les naturels, et entr'autres le grand prêtre Matua, vinrent au carré offrir à vendre des perles, mais nul d'entre nous ne voulut s'en rendre acquéreur. En général, les chefs seuls ont le monopole des perles, celles qu'ils abandonnent aux plongeurs sont petites et mal faites. De celles là, les maîtres et les matelots s'en procurèrent pour des étoffes et surtout pour des vêtemens de drap.

MM. Latour et Laval vinrent à bord, en même temps que le pilote pour nous faire leurs adieux. Le premier adressa au commandant, au lieutenant et à moi des caisses de coquilles. Il me remit un vocabulaire des îles Sandwich et quelques insectes, de plus il joignit quelques notes manuscrites sur la langue de Mangaréva. En me séparant de M. La-

tour, dont les adieux furent touchants, j'éprouvai du regret de quitter cet excellent homme. Nous nous reverrons peut-être, me dit-il, non en France, car j'ai donné mon bien et ne compte pas revoir cette patrie que j'aime et que je regrette tous les jours, mais dans quelques autres îles. Pensez à moi dans vos prières, et si vous revenez dans l'Océanie, comme je le crois, par la connaissance que j'ai acquise de votre humeur voyageuse, faites en sorte que je puisse vous revoir.

Tout était disposé dans la soirée pour l'appareillage fixé au lendemain matin. Des îles Gambier, nous devons faire voile pour les îles Marquises. Cette relâche qui avait duré neuf jours complets, fut pour moi des plus intéressantes, car mon attention fut constamment portée vers des mœurs nouvelles à une époque de transition, et au moment où les vieilles mœurs océaniques cédaient la place à la doctrine du Christ.

Maintenant je vais offrir au lecteur, le résumé de mes observations générales : je vais grouper les données que j'ai pu acquérir pendant mon séjour sur ces îles et celles qu'ont publiées le petit nombre de voyageurs qui les ont visitées.

Sous le rapport géographique, les îles de Mangareva formant un petit groupe à l'entrée orientale du vaste archipel dangereux, ou des îles Pomotous. Les onze îles qui le composent : Mangareva, Taravaï, Kamaru, Akena, Makapu, Manui, Kau-itai, Eiu-Tepa, Hamaka, Taramara et Komekiro, sont réunies par un récif commun nommé Tekao, ayant 40 milles de tour, et au centre duquel existe un

vaste lagon navigable, où la mer est généralement paisible. Ces motous ou îles basses se nomment *Akau*.

Wilson, avons nous dit, fut le premier navigateur qui découvrit ces îles en 1797, alors qu'il conduisait sur le *Duff*, des missionnaires anglais dans la mer du sud, il n'y toucha point, mais il se borna à en faire le relevé hydrographique, en leur imposant le nom d'îles Gambier, et donnant au point culminant, le nom de son vaisseau.

Beechey, en 1826, relâcha avec le *Blossom*, dans ces îles, dont il découvrit la passe du S. O., et leur donna les noms de ses officiers, Peard, Belcher, Wain-Wright, Elson, Collie, Marsh et Nielson.

Le capitaine d'Urville, visita ces îles en 1838, et y séjourna 12 jours environ.

Beechey, avant de pénétrer dans l'intérieur du lagon, avait cherché pendant quelque temps une entrée à travers la ceinture de récifs; il ne se doutait pas qu'il existât trois passages fort beaux, connus des naturels, et dans lesquels de grands navires pouvaient s'engager pour pénétrer dans le bassin intérieur. La passe qu'il adopta, celle du S. O. est la plus mauvaise par les vents qui soufflent du N. au S. E.

La deuxième passe, celle que nous primes, occupe le S. E. du groupe, entre Kamara et Makapu, c'est la plus large et la plus sûre, surtout avec des vents de S. O. et de S. E.; mais comme on peut louvoyer même avec des vents contraires, c'est le passage que les navires doivent rechercher. L'*Astrolabe* et la *Zélée* la suivirent, et lorsqu'on relève

le pic de Mangareva ou Mont-Duff au N. N. O., on est certain d'occuper le milieu du chenal.

La troisième passe, celle de l'Ouest, est ouverte entre Mangareva et Taravaï. Elle est favorable par les vents d'ouest, de N. O. ou du N., mais par des vents contraires elle offrirait aux bâtiments d'un fort tirant d'eau de grandes difficultés, car on ne pourrait exécuter que des bordées très-courtes. Pour donner dans la passe il faut relever le pic à l'est. C'est par ce chenal que nous sortîmes de cet archipel, dont les approches ont été longtemps regardées par les marins comme dangereuses, tandis que la nature avait frayé des voies parfaites pour la navigation.

La grande chaîne de récifs n'existe pas seule. D'autres bancs de coraux bordent chaque île isolément, et entre Akena et Mangareva par exemple, on en compte trois qui obstruent presque une partie du Lagon. Les courans ont dû, en maints endroits, maintenir ouverts des passages, tandis qu'ailleurs, par des causes qui me sont inconnues, les coraux forment un pâté contigu au sol des îles qu'ils contournent. Partout il y a uniformité de plan. Beechey a imprimé à ce sujet quelques idées que nous analyserons. Ainsi il dit : « En opposition avec les formations élevées produites par l'action du feu (les pitons étant d'origine volcanique incontestée), on reconnaît des groupes d'îles basses, produites par la cause opposée ; c'est-à-dire, par une formation au sein de l'eau, et qui doivent leur édification à des myriades de polypes qui s'assimilent lent dans la mer la matière calcaire avec laquelle ils élèvent un monument gigantesque de leur travail, ayant des lieues marines de circonférence. La haute

« muraille que les polypiers ont élevé autour des Gam-
« bier, atteint presque la surface de la mer. Déjà,
» dans le N.-E., elle supporte une terre fertile, placée
« au-dessus des eaux, qu'ombragent des arbres et
« divers sortes de végétaux, et l'homme a pu s'y éta-
« blir. Du côté opposé, le banc est à 10 ou 12 mètres
« de profondeur, et contribue à former un lagon.
« Une question intéressante est celle de savoir si
« cette irrégularité dans le niveau de ces chaînes,
« est due aux sommets sous-marins, sur lesquels leur
« base repose, car toutes les îles que nous avons
« visitées, et qui sont entourées de récifs de corail,
« ont la partie du vent ou l'Est plus élevée que la
« région opposée. Souvent la sonde ne peut attein-
« dre le fond, à toucher le bord extérieur de la mu-
« raille, tandis qu'à l'intérieur le fond devient déclive
« dans une profondeur de 40 à 50 mètres. Cet escar-
« pement brusque occasionne à l'extérieur de ces ar-
« chipels un violent ressac, et presque toujours la mer
« brise avec force à l'extérieur, tandis que les eaux du
« lagon demeurent paisibles. C'est dans cet espace où
« l'onde est paisible, que peuvent travailler en paix
« les frêles animaux qui construisent les massifs de
« coraux : pierres animalisées, qui affectent les for-
« mes les plus singulières et les textures les plus soli-
« des comme les plus délicates. Chaque jour de nou-
« veaux plateaux de récifs s'élèvent ; tantôt des co-
« lonnes d'abord isolées finissent par se joindre et par
« se grouper, et viendra un jour où toute cette acti-
« vité des polypiers, tout ce travail surnagera le ni-
« veau des eaux, et formera un sol que des végétaux
« envahiront, et où l'homme viendra se fixer. Sur

« ces terres de nouvelles formations fructifieront des
« arbres à pain, des cocotiers, et s'élèveront des ca-
« banes! »

Tel est le tableau que Beechey a tracé de la formation géologique de ces îles. La science ne s'en contenterait pas sans doute, car il y a plus d'une erreur à signaler; mais à tout prendre c'est l'opinion la plus généralement reçue parmi les navigateurs, et nous devons la rapporter. L'opinion de Beechey rend bien compte du travail des polypes dans les eaux paisibles du Lagon, mais n'explique pas ce qui se passe en dehors de la grande ceinture extérieure, sur laquelle la mer brise avec violence. Il faut donc que ces animaux puissent travailler à l'édification de ces épaisses murailles sans être influencés par les vagues et par les chocs qui en résultent. Ce qui le prouve, c'est la création de ces hautes murailles coupées çà et là pour former des passes, sous l'influence des vents ou des courans; mais cependant ces passes ne sont pas tellement ouvertes qu'on ne voie le fond s'élever comme un seuillet dans la plupart d'entre elles. J'ai examiné le fond des passes Ouest et Sud-est, et le corail végété dans le chenal; Beechey a sondé celle du S. O. à laquelle il ne donne que 30 à 40 brasses de profondeur. Toutes ces îles semblent supportées par un même plateau, découpé inégalement sur sa crête, et un jour, mais dans un avenir lointain, toutes ces passes seront oblitérées et le fond sera exhausé! Que de graves sujets de méditations fait naître cette question dont la solution est semée de difficultés? Toutefois, il est un fait certain, c'est que dans le N. E. du groupe des Gambier, la muraille extérieure est plus élevée et

qu'elle oppose plus efficacement une digue aux houles souvent monstrueuses que poussent sur elle les vents régnants. Déjà sur plusieurs autres points du récif extérieur, apparaissent des *motous* ou îles basses que la végétation a envahis, et que les naturels nomment Akau. Ce sont autant de corbeilles de verdure qui affleurent le niveau de la mer. Ainsi les Akaus, les bancs de récifs et le rivage des îles hautes sont madréporiques. La terre végétale y est peu abondante, mais son épaisseur s'accroît journellement du détritit des végétaux et des matières animales que les flots y jettent. Cette terre qui au dire des missionnaires ne dépasse pas un pouce de profondeur dans les endroits où elle est plus épaisse, est cependant très-fertile. Il n'y a pas d'expressions capables de peindre le charme de ces îlots par une de ces tièdes journées des tropiques, et lorsqu'on les contemple du rivage des terres hautes. Des cocotiers qui les ombragent, s'échappent déjà des noix qui s'arrêtent, roulées par la mer, sur les pointes de quelques coraux isolés, où elles se cramponnent par les radicules du germe, s'y élèvent, et les cocotiers qu'elles produisent semblent avoir pris racine dans la mer. Ce sont les premiers colons des nouvelles terres. La végétation de ces îles basses est celle des *Motous*, de Taïti et des îles Tonga.

Entre la partie N. de la grande ceinture de récifs et la partie S., on compte 16 milles. Le diamètre de l'est à l'ouest et un peu moindre. Dans la mer intérieure que ce récif embrasse, les insulaires naviguaient jadis avec des catimarons, sortes de radeaux dont parlent les navigateurs, et qu'on faisait marcher avec des pa-

gaies ou des perches. Plus d'une fois, il est arrivé, au dire des missionnaires, que ces catimaronns aient été emportés au large par les courants qui leur faisaient franchir les passes, et c'est ainsi que souvent ceux qui les montaient trouvaient la mort. Cependant j'ai vu que tous les naturels se servaient aujourd'hui de grossières pirogues creusées dans des troncs d'arbres.

Les vents qui régèrent pendant notre relâche soufflèrent du N. N. E. au N. N. O., au S. E. et à l'E., alors la mer est belle dans le Lagon. Mais avec les vents de S. et de S. O. les vagues s'accroissent et la mer devient très-grosse. Toutefois, la tenue est solide. Les habitants eux-mêmes regardent comme un phénomène extrêmement rare le coup de vent de S. O. que nous reçûmes au mouillage.

En automne les vents régnants sont ceux du N. N. E. N. N. O. Le ciel est couvert de nuages qui se résolvent en pluie quand ils arrivent au Zénith, et de fortes rafales se font sentir. La température ne dépassa pas 23 1/2 durant toute la relâche.

Mangareva est la plus grande île du groupe, et c'est ce qui a porté à donner son nom à l'Archipel entier. Ce nom est formé de deux mots *mangha* ou *manga*, montagne, et *reva*, signal. Beechey lui donne six milles de long, et d'Urville seulement quatre, sur une largeur d'à peine un mille. Elle s'étend du N. E. au S. O. La latitude du pic est 23° 7' 58" S., et sa longitude O. 157° 15' 57". Le double piton ayant la forme de coin, haut de 1100 pieds suivant d'Urville, se trouve coupé brusquement et dans le sens vertical du côté du midi. Il est formé d'un basalte de couleur grisâtre, complètement dénudé dans le haut. Sa pente déclive au nord est

encore assez rapide, mais la terre végétale a pu se consolider à une certaine hauteur, et de hautes graminées y croissent en abondance. Cette pente se maintient assez raide jusqu'au bord de la mer, et c'est par elle que les deux pitons sont accessibles. C'est la partie inférieure qui est la zone habitable, et celle où la végétation est la plus vigoureuse. La nature de cette île est complètement analogue à celle d'Akena, mais sur des proportions plus considérables. Le pourtour de la côte est morcelé par des petites criques que des caps avancés limitent dans les divers sens. J'ai donné dans le courant de cette narration des détails sur lesquels je pense ne devoir pas revenir.

La seconde île, par la grandeur, est celle de Taravaï; c'est aussi celle qui flatte le plus la vue par son aspect pittoresque. Sa surface est hérissée d'éminences basaltiques, et sans nul doute, c'est de cette île et de Mangareva dont parle Beechey quand il décrit la formation plutonienne de cette archipel. Beechey, ou plutôt le minéralogiste qui l'accompagnait, a reconnu une sorte de direction uniforme dans les prismes des basaltes qui les constituent et qui semblent se diriger de l'est à l'ouest, et s'incliner vers le sud. Leur texture compacte est quelquefois poreuse, et parfois renferme de l'olivine. Taravaï ressemble à Mangareva dans la coupe de son côté occidental, c'est-à-dire qu'elle décrit une espèce de demi-cercle, ayant à l'est une haute muraille verticale, et à l'ouest une pente déclive affaissée sous les eaux. L'action volcanique qui a produit ce cratère déformé est éteinte depuis longtemps, et la végétation a pu croître sur ces surfaces que le feu a primitive-

ment brûlées. Les cocotiers et les arbres à pain sont très-multipliés sur cette île et y forment des massifs épais. Une population peu nombreuse occupe surtout deux jolies plages au fond de deux petites baies en face de Mangareva. Les rivages de l'ouest sont les plus peuplés. Les sommets des mornes sont privés de verdure. Toutes les îles hautes, au nombre de 4, ont à peu près la même physionomie. La plus boisée toutefois est Akamaru. La base volcanique de ces îles est donc généralement une lave basaltique poreuse, passant çà et là à un schiste tuffacé; tandis qu'ailleurs des prismes de basalte compact sont à nu. On y trouve des zoolithes, la pierre à savon, des chalcédoines, de l'olivine, du carbonate de chaux, des jaspes diversement colorés, du spath calcaire, etc.

Les îles hautes sont donc escarpées et déchiquetées; l'île Manui, vue de loin, ressemble à un vaisseau à la voile. Leurs sommets, sont taillés en aiguille, et les pentes de leurs cimes sont abruptes. La terre elle-même, peut à peine s'y maintenir, aussi ces îles vertes dans la saison des pluies et ressemblant alors à des gerbes de feuillage, sont pelées et brûlées dans la saison sèche dans leur partie montagneuse surtout.

Les animaux qui vivent sur ces îles ne sont ni nombreux ni variés. Beechey et d'Urville n'y observèrent que des rats et des lézards parmi les mammifères et les reptiles. Les Européens y ont introduit quelques quadrupèdes domestiques, les chèvres qui sont abandonnées à elles-mêmes et comme à l'état sauvage, et les chats, tandis que les chiens et les porcs y avaient suivi les émigrants de race océanienne. Les rats eux-mêmes ont dû y être portés par les navigateurs. Ils sont de-

venus , conjointement avec les blattes , un fléau pour les habitans , et M. Latour m'a dit qu'il lui avait été impossible de soustraire à leur voracité plusieurs collections qu'il avait faites. Les Mangaréviens nomment le rat, *kiore*, et ils ont transporté ce nom aux chiens et aux chats , en y ajoutant un épithète. Usité au figuré, ce mot sert également à désigner les domestiques. Les cochons appartiennent à la race qui est répandue dans la plupart des archipels océaniques. — Ils ont suivi les naturels , lorsqu'ils furent s'établir sur ces terres , et ne sont pas dus ni aux navigateurs ni aux missionnaires. Ils portent deux noms , ceux d'*humoi* ou *humoe* et *kaka*. Plus tard une grande disette en fit détruire l'espèce , et ce n'est que par des communications avec O-Taïti que ces îles reçurent de nouveaux individus : toutefois ils n'y sont pas encore très-multipliés.

On ne trouve pas une grande variété d'oiseaux. Beechey avait déjà remarqué que les espèces pélagiennes y étaient moins communes que sur les côtes de la plupart des autres groupes d'îles du grand Océan. Il attribuait cette rareté à la présence de l'homme sur des terres retrécies et où les espèces ne peuvent nicher en paix. Beechey y a observé trois espèces d'hirondelles de mer , une blanche , une noire, et la troisième ardoisée. La première est fort commune , tandis que la dernière nommée *cotake* est rare ; celle-ci est remarquable par sa manière de nicher , et n'a jamais qu'un petit, qui ressemble à une houppe à poudrer, dans son jeune âge.

On y trouve aussi un procellaire , un héron blanc , des oiseaux des tropiques ou phaëtons ; sur les rivages

le phalarope , le courlieur , le pluvier et le chevalier . Dans les bois vivent un ramier et une espèce de merle ayant le plumage de la grive , un chant harmonieux . J'y ai tué une espèce de pie-grièche nommée par mon frère *lanius gambieranus* .

Les habitans m'ont donné les noms d'environ dix-huit espèces d'oiseaux , qu'ils nomment *manou* . Ce sont les *garora* , *ikotora* , *kakaveka* , *karako* , *kena* , *kotaï* , *kotuku* et *kuku* qui me sont inconnus . Le *goïo* , et je crois le merle dont parle Beechey ; le *kerea* ressemble à une alouette ; le *kéné* a le plumage roux ; le *mokoe* est la frégate , le *kotake* , une jolie sterne ; le *toréa* , le chevalier , le *modjo* , peut-être le cordonnier , le *tavake* , peut-être le procellaire de Beechey , enfin le *komako* , une espèce de philédon qui ne quitte pas les lieux boisés .

Dans ces lagons reliés par des récifs , les poissons saxatiles sont nombreux . Nommés *ika* comme à O-Taïti , ce sont aussi à peu près les mêmes espèces . Les insulaires m'ont nommé les *paukoreva* , *oupa* , *nohu* , *moaga* , *kokoā* , *ako* , que je ne sais à quels genres rapporter . Toutefois l'*urna* est une espèce de scombres , le *je* est voisin des hémiramphes , le *tonu* une girelle richement peinte , le *mangho* , le requin aux ailerons noirs , l'*oke* un squalo noir ou sourd , le *pahiri-pake* , une scorpenne , le *manega* , une dorade , le *koere* , une murénophis . Le *vavarna* est la grande raie diable de mer dont j'ai vu deux gigantesques individus noirs en dessus , blancs en dessous , poisson hideux , et qui à une certaine profondeur ressemble à un large canot submergé . Les naturels ont horreur de sa chair que les naturels des îles Marquises mangent .

La tortue franche porte le nom de *houu* . C'est un

mets très-recherché qui ne servait jadis qu'aux chefs seuls, et qui est encore *tapu* pour le peuple, malgré les efforts des missionnaires pour abolir les anciens usages.

Ces mers nourrissent aussi des langoustes, *hura*; des poulpes, *eke*; des crabes, *peikea*; des squilles, *honuhonu*.

Les coquillages comptent de nombreuses et belles espèces. J'ai pu faire une riche collection en ce genre et même me procurer un bon nombre de coquilles non décrites. On se plaint généralement dans ces îles de la diminution des mollusques, soit par suite de pêches actives, soit par la disparition de quelques races. J'ai cru en effet remarquer qu'il y avait sur ces récifs moins d'espèces qu'aux îles Sandwich et Marquises. Ce qui a fait la célébrité des îles Pomotous et de Mangareva, c'était l'abondance des huîtres à perles, que les natifs allaient détacher en plongeant sur les bas fonds, et qui recelaient ces perles de belle eau, rivalisant avec celles des Indes, tandis que les valves de l'huître donnaient une nacre très-belle. Les perles, *poë* des naturels, ont en effet considérablement diminué. C'est qu'elles ne se trouvent que dans les vieilles coquilles, et que la pêche en a été tellement active, qu'aujourd'hui on ne rencontre guère au fond de l'eau que des jeunes. Il s'ensuit qu'il faut plonger plusieurs fois avant de retirer quelque vieille huître ayant des perles d'une certaine valeur.

M. Latour m'a dit que les coquilles portaient généralement un nom composé, ou un adjectif ajouté au substantif *pu* qui sert à les désigner collectivement. Je ne m'en suis pas aperçu dans les quelques noms qui suivent. On trouve sept à huit espèces de coquilles terrestres, différentes de celles qu'on rencontre à O-Taïti

et ailleurs. J'y ai trouvé des pterocères , *putara* ; des patelles , *peikea-tonga* ; des arondes aux perles , *ioro* ; des tridacnes , *pana* , des *punio* , etc. etc. Les perles sont parfois nommées *mata-ioro* , ou même *pera* , mot emprunté à la langue espagnole des créoles du Pérou.

M. Latour estime que ces îles nourrissent une vingtaine d'insectes au plus. Leur nom générique est *mano*. Ils nomment la blatte , *bobotu* ; le pou , *e-kutu* ou *kutu* ; le moustique , *kaumano* ; une chenille , *nenue* ; la puce , *maruini* : une autre chenille , *kurio* ; le papillon , *koputu* ; la fourmi , *cro* ; une sauterelle , *imini* ; un insecte blanc que les pluies font tomber par terre , *kina-kina-ranghi* . etc. etc.

La végétation qui couvre les îles Gambier ne diffère point de la flore des autres îles océaniques : ce sont la plupart des végétaux qu'on retrouve à O-Taïti et dans les archipels voisins. Beechey dans la narration de son voyage , cite 24 espèces de plantes ; il a observé une capparidée , un nasturtium : Le *sesuvium* de l'île Pitcairn , un eugénia , le *scævola kingii* qui croissent au-dessous de la zone qui recouvre le *saccharum fatuum* , graminée qui ne se trouve que sur les sommets des montagnes les plus élevées. Puis la lisière des rivages possède un liseron qui couvre littéralement les coraux desséchés , des œillets , le *parau* , le miroe (*thespesia popularia*) ; le nono , et enfin l'anti et l'amaï. Beechey n'avait pas vu ce dernier végétal , mais comme les armes des insulaires sont faites avec son bois , il a dû en admettre l'existence sur ces îles. Beechey , cite encore la plante à thé ou *dracæna terminalis* ; la patate douce , L'appe , la canne à sucre franche , le melon

d'eau, le cocotier et les bananiers, le taro et l'arbre à pain. A ces plantes, se borne le catalogue du navigateur anglais, qui emploie évidemment quelques noms usités dans les îles voisines, mais inconnus aux Mangaréviens.

A mon retour en Europe, j'ai consulté le voyage de d'Urville, et j'ai pu m'assurer de ce fait qu'il n'avait pas ajouté aux détails de Beechey même sous le rapport des indications nominales. Ainsi il appelle le thespesia, *miro*; la canne à sucre sauvage, *kakao*; le mûrier-à-papier, *pouri*; le bidens, *tarou*; une graminée rampante, peut-être du genre *thouarea*, *pori-rouaine*; une synantherée à fleurs jaunes, *toutahe-pouaka*; l'achyranthes, *tarake*; le baringtonia, *houtou*, comme à O-Taïti, *l'aleurites*, rama. M. D'urville ajoute que le ricin a été importé par les européens.

Les plantes que j'ai récoltées se montent à 48 espèces. Elles ont été données au Muséum et à divers botanistes de Paris. Je vais donc successivement citer leurs noms dans la langue Mangaréviennne et dire quels sont leurs usages dans l'économie domestique de ces peuples. Les noms que j'emploierai ne concorderont pas toujours avec ceux de Beechey et de d'Urville, mais je crois pouvoir les donner avec certitude comme réellement ceux employés par les insulaires. Le *kava*, si célèbre dans les îles Océaniques, cette boisson que fournit un poivrier, est inconnue aux Gambier. Le mot océanien *kava*, bien que resté dans la langue Mangaréviennne, signifie seulement *mauvais*.

L'arbre par excellence de ces îles, puisqu'il fournit à la population le pain tout pétri et qu'il ne s'agit plus que de le faire cuire, est l'arbre-à-pain ou artocarpe :

feuilles incisées. Les Mangaréviens appellent *tumei* l'arbre, mais ils possèdent des noms pour en désigner les diverses parties ou les préparations qu'ils en retirent. Ils appellent le fruit à pain *meï*, le fruit crû *meï-mata*, et quand il est rôti *meï-moa*. La pâte du fruit fermenté se nomme *ma*, mais pétrie, et délayée et cuite en bouillie, c'est la *popoa*. Si on en fait des gâteaux, c'est la *paputa*. Si on emploie un fruit mûri tout récemment c'est du *piere*, et lorsque le fruit tombe par suite de maturité, c'est qu'il est *pakia*. Enfin le spadice ou chaton de la fleur, s'appelle *pakeko*, et l'écorce pour faire des étoffes, *poluru*. Les insulaires entourent la culture de cet arbre précieux de tous les soins dont ils sont susceptibles. Avec son tronc ils façonnent leurs pirogues, car cet arbre donne un bois rouge excellent pour les constructions.

Un autre végétal précieux pour toutes les îles de l'Océanie est le cocotier, le *tu* ou *tumu herei* des Mangaréviens. La noix de coco se nomme *eréi*, son émulsion *hinn-éréi*, sa pulpe, *mori-eirei*, la noix *prei*, le brou, *brugha*? La noix vuide servant de vase *per éréi* les feuilles ou palmes *ko-éréi*, leur rachis *kou-éréi*. *Kapis* sert à désigner un coco qui a peu d'eau et beaucoup de chair, et *kau* est le mot usité pour les cordes faites avec les fibres de l'enveloppe de la noix. Les cocotiers sont moins abondants sur ces îles que les arbres à pain, et ils sont peu multipliés à Akena.

Le genre bananier présente plusieurs variétés propres à ces îles, bien que les missionnaires aient prétendu quelque part les avoir importés. Les espèces viennent abondamment à l'état sauvage sur toutes les îles Océaniques; à Mangaréva on les nomme généralement

tumu-meika, tandis que le régime des fruits s'appelle *peta*, et le fruit *meka*, lesquels se nomment *fehî* à Taïti. La première variété rouge s'appelle *natu*; une petite banane blanche, *unringha*; la grosse, *puke-puke* ou *boughe-boughe*, et la figue banane, *korotura*. Le *musa coccinea* qui donne des fruits si savoureux par leur délicatesse, a les rachis d'un rouge de cinabre, quand le limbe de la feuille est vert, excepté la pointe qui est jaune de gomme gutte. La fleur est du plus beau vermillon velouté.

L'arbre à pain, le cocotier, le bananier, voilà les trois végétaux qui donnent à ces peuples, leurs moissons et leurs vendanges, trinité féconde qui nourrit, abreuve, soutient l'homme; remplace les fabriques de draps en leur fournissant la *tapa*; sert à construire les pirogues et à les gréer.

Les autres végétaux sont moins précieux sans doute, mais cependant tout aussi intéressants à connaître.

L'arrow-root que les naturels nomment *pia*, est produit par le *tacca* à feuilles pinnatifides. Berchey ne le mentionne pas parmi les productions des Gambier, mais je l'ai observé à Mangaréva, et le pilote m'a assuré qu'on le trouvait sur les autres îles du groupe. Il en est de même du *pandanus* ou *vaquois* que les insulaires m'ont nommé *hara*, et qui serait appelé *ranfara* si l'on devait en croire un article de la Gazette des îles Sandwich. Ce végétal curieux a deux variétés, et peut fournir des étoffes. Ses fruits rouges arrangés en pomme de pin servent à faire des colliers, mais bien que durs ils servent à la nourriture, et plusieurs fois ils ont empêché des disettes de devenir

par trop meurtrières en servant à l'alimentation des habitans.

Le *tamnu* est un arbre très-élevé, bien connu par la beauté de son feuillage mentionné par la plupart des voyageurs et que les botanistes nomment *calophyllum inophyllum*. *L'anghataï* est l'arbre défensif que les insulaires emploient à faire des pallissades. Ses feuilles ressemblent assez à celles du miro, et ses fleurs sont rouges. On en voit un pied magnifique auprès du môle de Mangaréva. Le *keica* est un petit arbre qui donne des fruits assez semblables aux pommes d'*api*. Le *témame* sert à faire des *kumete* ou écuelles destinées à la préparation des alimens. Les naturels possédaient de ces sortes de vases très-grands et uniquement consacrés aux cérémonies payennes, qui ont été remis aux missionnaires après l'adoption du christianisme.

Le *tai-mea* est un grand arbre qui donne un bois rouge fort beau. C'est probablement l'arbre dont parle Beechey lorsqu'il cite les radeaux des insulaires fait avec un bois rouge un peu poreux mais à grain plus doux que celui de l'*amaï*. Une grande quantité de ce bois destiné à lambriser l'église, fit l'objet de mes remarques, et l'on me dit qu'il provenait d'une variété de l'arbre à pain. Le *toutou* est un petit arbuste dont les fruits ressemblent à ceux du caffeyer. Je l'ai également rencontré aux îles des Amis ou Tonga. Le *ghoe* ou *goë*, est un bambou qui acquiert de fortes proportions. Le *cakao* que l'on prononce *ghagao*, est cette cannamelle sauvage assez grande, qui dans la saison humide couvre les

pitons des montagnes et qui disparaît dans la saison sèche.

Le *miro* est ce bel arbre aux larges fleurs que les botanistes ont appelé *baringtonia speciosa*. J'admire un magnifique individu près du môle de Mangaréva de ce végétal que j'avais déjà vu à Taïti, aux îles des Amis et à la Nouvelle-Irlande. Par une sorte d'analogie de la fleur, les insulaires appellent le cotonnier *kou-miro*.

La canne à sucre cultivée, se nomme *to* comme à Taïti. Beechey la cite, mais je ne l'ai pas vue. Dans tous les cas on pourrait se demander si elle n'a pas été apportée d'Otaïti? Le *taro* est le rhizome du *caladium esculentum* ou chou caraïbe. Je n'en ai rencontré aucun pied, et Beechey le dit commun. Un *arum* qui vit sur les montagnes et qui a des feuilles demesurément longues, se nomme *meao*.

Parmi les plantes sur lesquelles je ne puis offrir aucun renseignement, je citerai une cucurbitacée, *kakaru*; une conque *tucuru*; une cypéacée *piripiri*; le curcuma, *érea*? le casuarina, *éto* ou *heto*; une fougère *thoghia*; une sorte d'ormeau, *koneriki*; un arbrisseau *karatuma*; un graminé, *motu*; la rose de chine hibiscus, *avaï*; une liane *manini*; le liseron pied de chèvre *puai*; le mûrier à papier *uta*, *uti*, *ute*; une malvacée, *rue-rue*? une ortie *rua*; la patate douce *cumara*; une sorte de citrouille, *meleti*; l'abrus *precatorius*, *pomo*; une sorte de rave, *ooe*; le tournesol à feuilles argentées, *tamu*; le tabac introduit par les Européens, *ava-ava*; les ignames, *us*; une petite plante donnant une teinture jaune, *éringha*; le pompiet, *poeoa*; une pe-

tite herbe, *mutié*; un arbuste à feuilles de laurier *noi*.

L'*oa* ou *ami* est un grand arbre ressemblant à une vieille tour disait le père Armand; ces racines tombent à terre. C'est un espèce de manglier dont j'ai vu des individus vraiment énormes. Le *gataï* est aussi un arbre dont les fleurs sont rouges et les branches épineuses, je crois qu'il ne diffère pas de l'*ang-hataï*. C'est avec le bois de l'*ike*, que les naturels font leurs kopiro, ou maillets à rainures, destinés à battre les écorces pour les convertir en toiles. Le *parau*, *burao*, *purau* est l'*hibiscus tiliaceus* suivant Beechey. Mais ce nom est taïtien. *Purau*, dans la langue de Mangaréva, veut dire pourri. D'Urville se trompe en appelant l'arbrisseau *ao*. Le *nono* est le morinda à feuilles d'oranger dont la racine fournit une belle couleur jaune. Le *ti* ou *tü* est un maranta très-commun. Les habitans se servent de ses feuilles pour contenir leur *popoi*. Enfin le *rama* est le bancoulier dont les noix servent à l'éclairage. Beechey et d'Urville, se trompent en le nommant l'un *Rewa* et l'autre *Dode*. Le premier dit qu'on en retire de la couleur rouge.

Ainsi, en ajoutant à cette flore quelques-unes des plantes citées par Beechey, on doit porter à cinquante le nombre de celles qui croissent sur ces îles. Je n'ai pas vu les végétaux nommés *appé*, *amaï* et *miro* par le voyageur britannique, à moins que l'*amaï* ne soit l'éto ou casuarina, et l'*appé* le *yappai* des taïtiens ou *arum costatum*. Un cotonnier sauvage et à petite gousse est indigène à ces îles. Il porte le nom de *co-miro*, ce qui veut dire à fleurs comme les *miro*, qui est le *barringtonia*. M. Latour a appris des insulaires à extraire

l'huile de la noix de bancoul et à s'en servir pour l'éclairage. Dans les premiers temps il l'employa en salades, mais ses propriétés fortement purgatives l'en dégoutèrent bien vite. Deux ou trois noix donnent assez d'huile pour purger un homme très-robuste. C'est avec cette huile que l'on délaie la couleur jaune du *dama* de Beechey, ou curcuma dont les naturels se peignaient dans leurs cérémonies payennes. Aujourd'hui cette couleur est sanctifiée par un plus pieux usage, car elle sert à l'ornementation de l'église. Les Mangarévien en possédaient d'assez grandes quantités toutes préparées à l'arrivée des européens.

Je tiens du pilote français établi aux Gambier, que la racine qui donne cette belle teinture jaune ressemble à celle de la carotte : on la gratte ou on la rape, en faisant tomber les rapures dans un vase plein d'eau, puis on écoule le liquide, et le résidu est mis à sécher. Ce résidu poisseux se mêle bien à l'huile, qui du reste est peu siccativ. La plante se nomme éringha, et sans nul doute c'est le curcuma, si répandu sur toutes les îles océaniques où il sert aux mêmes usages. Beechey l'a trouvé sur l'île Pitcairn et je crois que c'est le *hena* des îles Marquises avec lequel les femmes élégantes se barbouillent le corps.

Les plantanings de Beechey sous les variétés de bananes dont j'ai parlé. L'*uringha* est surtout une précieuse espèce par la délicatesse de ses bananes qui sont petites il est vrai, mais très-blanches et très-fondantes. L'*uatu* a pellicule rouge est plus âpre. Les habitans appellent ko-moro une espèce de morelle. Le mot koune signifie pas toujours comme et souvent il est remplacé par *pe*, quand ils disent *pe tera*, comme le soleil.

Ils nomment *kape*, la racine comme bulbeuse de l'*arrum* *macrorrhizum*, et ce nom est passé dans le langage figuré, car ils l'appliquent à un avare.

Nous venons de passer en revue les productions diverses des îles de Mangaréva. Elles ne sont ni variées ni nombreuses, et les plus utiles peuvent tout juste satisfaire aux besoins de la population. Aussi ces peuplades perdues sur le sein du grand Océan, redoutent les disettes qui sont pour elles des fléaux qui se reproduisent presque périodiquement. Il y a dix années surtout qu'une grande famine vint fondre sur ces îles, et les habitants n'en parlent qu'avec terreur. La tradition locale prétend que les hommes étaient alors aussi multipliés aux Mangaréva que les arbres qui les ombragent, mais que les vieillards et les enfans furent emportés par le fléau, et que les hommes robustes purent seuls résister. Les insulaires peignent avec énergie les angoisses et les tourmens dont ils furent assaillis; ils disent que les fruits des arbres à pain se desséchaient sur leurs tiges et tombaient à terre avant d'être mûrs, et que les plantes à racines nutritives étaient rôties par les rayons brûlans du soleil.

Beachey évalua, en 1826, la population à 1500 habitans : or elle n'a pas dû diminuer considérablement cinq ans après, puisque le recensement qu'en avaient fait les missionnaires quelque tems avant notre passage, fixe son chiffre à 2200 ou 2300. Il est vrai qu'il faut y joindre la population de Crescent que l'évêque a été sauver d'une mort presque certaine, à la suite d'une famine qui la décimait. Le nombre des habitans de Crescent ne s'élevait toutefois qu'à 82 personnes.

Il est probable que l'évaluation de Beechey est trop faible, puisque les missionnaires accusent une diminution journalière dans la population. Toutes les îles étaient autrefois habitées, et maintenant il n'y en a plus que cinq. L'île de Mangaréva possède 1500 habitans, dont 500 pour le seul village d'Erikitea. Les 1000 autres se trouvent fixés, à partir du S. O., dans les hameaux de Tetuiti, Tetuiti-Raro, Tiara, Anghatavaka, Kirimiro, Taku; Angha-Uutu, Aka ou Agabutu, Rikingaro et Takuaro.

Les îles Taravaï, Akena et Akamaru se partagent 800 habitans environ, mais la dernière est relativement aux deux autres plus peuplée. Son principal centre d'habitation se nomme Tianoa; celui de Taravaï Tokia-Ma. Akena, a Ikitopa, Notiki et Virivirioa.

C'est sur le rivage d'Akena que les marins trouveront l'aiguade la plus commode pour faire de l'eau. C'est celle que nous choisismes, tandis que le commandant d'Urville, sur l'Astrolabe, envoya sa chaloupe à Mangaréva, où l'eau ne peut se prendre qu'à la haute mer et le plus ordinairement avec de grandes difficultés, puisque M. d'Urville y perdit l'embarcation qu'il y avait envoyé.

Prétendre donner une date à l'établissement de la race humaine sur ces îles, serait vouloir entrer dans le domaine des vaines conjectures. Tout indique seulement qu'elles sont peuplées depuis longtems, car les naturels possèdent à ce sujet diverses traditions curieuses, et se disent les descendans d'un grand peuple qu'ils appellent Arani, et dont il serait une colonie d'émigrants. Ils n'ont cependant gardé aucune

notion précise sur leurs ancêtres. On doit noter en passant que sur l'île de Mangaréva existent encore des débris d'antiques murailles bâties évidemment par les hommes, et avec un ciment dont les habitans actuels ignoraient absolument l'usage avant leur contact avec les européens. La portion principale de cette muraille est aujourd'hui couverte de terre et d'arbres, mais les pans de murs qui sen détachent s'étendent assez loin en effleurant le sol. Les naturels disent des grands arbres qui ont envahi le terrain, que leur âge leur est inconnu, qu'ils les ont toujours vu dans cet état, et que leurs ancêtres leur ont successivement dit la même chose. Mais ce récit doit inspirer peu de créance par l'influence des idées superstitieuses sur l'esprit des naturels, et on ne peut rapporter leurs opinions que comme l'expression de croyances vulgaires. Entr'autres exemples, nous citerons ce simple fait: Ils admettent tous qu'un arbre s'est développé au centre de l'île et a produit de proche en proche des rejetons qui se sont multipliés jusqu'aux bords de la mer en formant à eux seuls une forêt. Quel est cet arbre? ça ne peut être leur *oa* ou *ani* qui me paraît être un manglier, à moins que ce ne soit un de ces figuiers de l'Inde, appelé multipliant, et alors leur croyance ne serait pas dépourvue d'une certaine vérité. Mais j'ai le regret de n'avoir pas vu cet arbre miraculeux.

Dans une promenade avec M. Latour, nous examinâmes ensemble, des restes de maçonneries éloignés des débris de murailles dont je viens de parler. La main des hommes semblait avoir façonné ces blocs, et les naturels les disent très-anciens. Quel a été leur architecte? Serait-ce les premiers émigrants ou ces

arani que les naturels des Gambier reconnaissent pour leurs ancêtres? Il n'est pas probable que ce soit la race actuelle, car elle avait perdu les procédés de l'art du maçon? serait-ce plutôt une colonisation temporaire d'espagnols venus de l'Amérique équatoriale; du Mexique ou du Pérou? cela serait plus probable. Les espagnols sont les premiers navigateurs qui aient visité la plupart des îles de la mer du sud longtemps avant les autres peuples. Le silence qu'ils ont gardé sur leurs découvertes leur a fait enlever le mérite de leurs pérégrinations, mais des traces de leur passage à O-Taïti, dans l'archipel du Saint-Esprit et ailleurs, ont été mises hors de doute. On peut se demander d'ailleurs qu'elles sont les races qui ont élevé les colonnades de l'île de Tinian; sculpté les gigantesques masses de l'île de Pâques; bâti les obélisques de l'Ascension, etc.

Les Mangaréviens habitent leurs îles chétives depuis longtemps sans doute, et portent leur premier établissement à six ou sept cents ans. Un calcul approximatif peut être fait pour concorder avec leurs annales orales, en donnant 10 ans de vie moyenne à leurs rois: or, comme ces peuples comptent de soixante à soixante-dix monarques ayant gouverné comme chefs suprêmes, le groupe entier des îles, on se trouve obtenir un résultat sinon précis du moins probable.

Je crois qu'il existe une grande connexion entre la race établie sur les îles Marquises et celle qui vit sur les îles Gambier. C'est un point que j'éclaircirai bientôt à notre arrivée à Nouha-Hiva. Si nous comparons leur analogie physique, leurs mœurs, leur religion primitive, nous serons portés à reconnaître que les

Mangaréviens sont une jeune colonie de Marquisins. Les deux peuples descendent du rameau océanien pur. Un jour je compte rédiger un travail d'ensemble sur les peuplades de la mer du sud. Il est peu d'îles que je n'aie déjà visité, et peut-être suis-je appelé à venir vivre au milieu d'elles. J'ajouterai que les habitants de l'île Moe ou Crescent, ne sont eux-mêmes que des Mangaréviens qui avaient été chassés des îles et forcés d'aller s'établir plus loin, où des familles occupées à la pêche et chassées en pleine mer par une tourmente. Cependant une tradition orale semble confirmer la première opinion, car elle consacre le fait que dans une guerre des îles Gambier le parti vaincu fut exilé et obligé de s'embarquer dans des pirogues pour aller chercher ailleurs une patrie.

Malgré le long espace de temps qui s'est écoulé depuis le premier établissement des insulaires sur les Gambier, ils affirment n'avoir jamais été visités par les Européens avant 1826, date de la relâche du capitaine Beechey. Les missionnaires français assurent que ces insulaires avaient la croyance d'être le peuple le plus puissant de l'univers, puissance qu'ils appelaient *ao*. Ils n'ignoraient pas cependant l'existence de d'autres îles dans l'Océan pacifique, mais ils les supposaient petites et bien moins peuplées que les leurs. Ils avaient découvert il y a une soixantaine d'années l'île Hood, dont ils convoitèrent la souveraineté. On sait comment Beechey fut reçu dans cet archipel ; quelle influence il a eu sur le moral des habitants ; l'étonnement que la présence du vaisseau anglais produisit. Beechey leur prouva à coups de canon que leur puissance n'était que fictive, et son passage

suivi de résultats à la Cook, créa pour ces états une nouvelle ère. Il est vrai que ce navigateur eut à se plaindre gravement de la conduite de ces insulaires. Son passage devint toutefois pour eux une date précise. Beaucoup de familles eurent des parens tués par le canon britannique, et chacun depuis, se servit de cette sanglante époque pour se rappeler les européens qui ont passé en vue des îles ou ont relâché dans les lagons. Les missionnaires m'ont raconté que leur arrivée frappa singulièrement ces peuples qui avaient fixé les limites du monde à l'espace compris dans leur horizon. Ils les croyaient descendus du ciel. Cette historiette ne s'accorde pas toutefois, ni avec leur découverte de l'île Hood, ni avec leur connaissance de d'autres îles du grand Océan, ni mieux avec la tradition qui les fait descendre d'un ancien peuple. L'erreur ici est manifeste. En recherchant l'étymologie de ce nom d'arani, on trouve que la syllabe ara signifie branche rameau; au figuré, chemin, route, se disent ara-nui. Or, on suppose qu'arani se dit d'une grande branche divisée d'un grand tout, et pourrait bien avoir un sens relatif à la première migration, mais les insulaires en ont perdu la valeur première. Enfin, on appelle aussi aranino, le dieu méchant de leur ancienne mythologie. Toutefois la valeur la plus curieuse donnée au mot arani, est son application aux premiers français débarqués dans leur île, qu'ils décorèrent de ce nom de leurs ancêtres. Les MangarévienS avaient depuis quelque temps le pressentiment qu'ils seraient tôt ou tard visités par des envoyés de la grande tribu dont ils n'étaient qu'une famille émigrée, et sans nul doute, cette tradition populaire a

singulièrement favorisé les missionnaires lorsqu'ils se sont présentés pour prêcher la croyance de la résurrection et d'un dieu omnipotent. Les Mangaréviens se disent tous les enfants de la France. Ils ajoutent avec une vive satisfaction, nous sommes comme vous chrétiens catholiques. Les missionnaires ont applaudi à cette opinion des naturels qu'ils n'ont pas cherché à combattre, et ils l'ont même adopté à un point remarquable, c'est qu'ils ont cru retrouver quelques analogies du tatouage avec les Brayes et le cucule Gaulois, c'est pousser un peu loin l'amour de l'analogie. Ce tatouage qu'ils appellent Naunau, n'a rien de commun avec celui des Ganlois, qu'une conformité fort éloignée, car les Scythes et les Pictes avaient le même usage.

Les insulaires ont pour désigner les antipodes, le mot *ava-iki*, et la première syllabe signifie *route sur mer*, puis par extension : *être absent, disparaître, oublier*, etc.

Ils avaient avant l'arrivée des missionnaires les mêmes idées que les autres océaniens, sur la création du monde. Je leur ai entendu souvent parler de la divinité Mawi, si célèbre à la Nouvelle-Zélande, et créatrice de la terre et de l'art de la navigation, car c'est à cet être fabuleux qu'ils reportent la construction de leurs pirogues ou *ao*. Voici la tradition répandue parmi eux à ce sujet, et chose singulière, cette légende est à peu près identique avec celle des îles des Amis. Mawi n'étant alors qu'un simple mortel, se livrait avec plusieurs compagnons aux plaisirs de la pêche. L'appât pour amorcer le poisson vint à lui manquer, et ne sachant comment s'en procurer, il se décida à couper une de ses oreilles qu'il

ajusta à l'hameçon de nacre qui pendait à l'extrémité de sa ligne. Bientôt il sentit un grand poids, et en la retirant avec effort à la surface de la mer, il sortit la terre, dont ses compagnons voulurent aussitôt s'emparer, mais Mawi de dépit laissa retomber sa ligne, pas assez vite cependant pour qu'il n'en resta au-dessus des mers un morceau qu'il garda pour lui. Ce morceau de terre est Mangaréva. Au reste, ces peuples croyaient à la résurrection de l'âme et à une nouvelle vie après la mort. L'âme que nous supposons exister dans la glande pinéale, ils la placent dans le ventre ; séparé de son enveloppe matérielle, ce souffle inspirateur, se rendait au centre de la terre, dans un lieu nommé Go, divisé en deux zones, l'un recevant les âmes des méchants, l'autre celles des justes. Au reste, les missionnaires par leur séjour habituel et par leurs connaissances de la langue, pourront seuls nous donner des renseignemens précis sur leurs anciennes croyances. Je n'ai pu dans notre courte relâche obtenir les détails que je regarde comme d'un intérêt puissant. Plus tard, peut-être il sera impossible de les recueillir de la génération qui va les oublier par suite de sa ferveur catholique.

De Beechey à D'Urville qui visitèrent ces îles en 1825 et en 1838, treize années s'étaient écoulées sans que les îles Gambier eussent été visitées par les bâtimens de guerre, mais dans cette même période, un grand nombre de petits bâtimens, armés par le commerce vinrent se livrer à la pêche des perles dans l'Archipel. Le Guillou m'assura que plus de 20 navires s'y étaient rendus depuis l'introduction du christianisme seulement. La rareté des perles de jour

en jour plus grande, fera cesser sans nul doute cette navigation interlope. J'ignore quel accueil les insulaires firent aux trafiquans qui vinrent les premiers visiter leurs rivages. Il est à croire que ces premières relations ne furent pas franchement amicales, mais que l'intérêt finit de part et d'autre, par amener des concessions réciproques. Puis dans cette succession répétée de visiteurs étrangers, les Manga réviens durent acquérir des notions qui modifièrent leur sauvagerie instinctive, et prendre l'habitude de relations suivies avec les nouveaux arrivans.

Mais lorsque le cachet natif d'un peuple s'efface pour faire place à la civilisation, telle que nous la comprenons en Europe, il est utile de recueillir les moindres particularités d'un état social qui ne se reproduira plus. L'histoire retrospective de ses idées et de ses mœurs, intéresse par cela même quelle se rapporte à un passé qui ne peut plus renaitre. Et puis, ces peuples que nous appelons si bénévolement sauvages, avaient des idées sociales fort avancées, malgré leur isolement sur d'étroites bandelettes de terre.

Les îles Gambier étaient sous l'empire de lois civiles et de lois religieuses. Le roi administrait à l'aide des premières et le grand prêtre seul avait le pouvoir religieux. Sa théocratie puissante par les cérémonies du culte et par ses arrêts, ne respectait même pas le monarque qui devait se soumettre aux oracles qu'il prononçait au nom des dieux.

Le roi avait un premier ministre gardien du pouvoir, comme cela a encore lieu aujourd'hui. Son entourage se composait de chefs exerçant les fonctions d'architecte, de coureur, de cuisinier, de maître d'hô-

tel, de pages et de serviteurs. La polygamie était autorisée et le roi pouvait avoir plusieurs épouses, portant indistinctement le nom de reines. Chacune d'elles avait des dames d'honneur et des caméristes, absolument de la même manière que cela se pratique aux îles Marquises et à O-Taïti, mais aux Gambier les femmes exclues du pouvoir ne régnaient jamais. La loi salique était en vigueur chez ce peuple.

Le grand prêtre avait sous ses ordres les ministres du culte de différens rangs. Il devait présider à l'accomplissement des cérémonies faites en l'honneur des Dieux. Il enseignait aux prêtres des districts le dogme de la religion et la manière la plus rationnelle d'en accomplir les rites. Lui seul pouvait diviniser les nouvelles idoles ; ordonner la construction de nouveaux temples ; interpréter la volonté des dieux, etc. Idolâtres comme les autres océaniens, les Mangaréviens reconnaissaient plusieurs divinités, inégales en rang et en puissance. Certains dieux des plus anciens, avaient leurs images perchées dans les arbres ; on les nommait *etua*, nom à peu près identique avec celui d'*atua* qui les désigne à O-Taïti et à la Nouvelle-Zélande

Parmi leurs divinités, ils donnaient un rang fort distingué au dieu des voleurs, imitant en cela du moins les classiques hellènes. Les insulaires disposés à commettre des larcins, ne manquaient jamais d'invoquer ce protecteur céleste de la friponnerie. Le Dieu du tonnerre, se manifestait souvent à cheval sur le *corongo* ou arc-en-ciel. Ils pratiquaient le *piere*, cérémonie presque analogue à nos rogations pour obtenir de la pluie du dieu *Taïri*, chargés d'ouvrir les

cataractes du ciel. Ils me nommèrent encore les dieux *Acatocae*, *Macupuai* et *Aranino*. Ce dernier est le malin esprit, mais je n'ai pu savoir qu'elles pouvaient être les fonctions des premiers. Depuis qu'ils sont chrétiens les naturels croient commettre un sacrilège en revenant sur les objets de leur ancienne idolâtrie. Cependant je pus acquérir la conviction que le mauvais génie recevait les hommages les plus fervens, et que c'était lui qu'on invoquait le plus souvent, en déposant des offrandes sur les autels dressés en son honneur. Ces offrandes nommées *marae* n'étaient acceptées qu'après des contorsions, des grimaces entremêlées de phrases cadencées. En général on a appelé *marae* les autels funèbres, et cependant on m'a assuré que cette épithète servait à désigner les offrandes, au reste; j'ai entendu donner ce nom à un morceau de corail consacré. Les objets offerts à la divinité consistaient en fruits et en étoffes, dont le Dieu était sensé s'emparer pendant la nuit, en témoignant par la réussite des vœux, soit sa satisfaction du cadeau, soit son mécontentement. Il est probable que le grand prêtre venait la nuit en aide à la divinité.

Les temples, aux îles Gambier consistaient en grandes cabanes en bois, couvertes en feuilles de raufara, et beaucoup mieux bâties que les demeures des naturels. Chez tous les peuples les sanctuaires des divinités ont reçu toute la perfection de travail qu'il est possible de leur donner. Leurs idoles grossièrement travaillées, représentant des hommes dans toute leur nudité, avaient de 3 à 4 pieds de hauteur, élevées au-dessus du niveau du sol, sur les pavois du temple, elles surmontaient les pieux sur les

quels elles étaient entées. Devant l'image de chaque dieu, des troncs d'arbres équarris en forme de table, étaient destinés à recevoir les offrandes, fruits, poissons, etc., que l'on attachait même parfois aux membres des idoles. Les missionnaires ont fait brûler la majeure partie de ces grossières représentations d'une mythologie éteinte, et donné les plus remarquables au Roi des Français, au Pape et à M. D'Urville. J'en ai vu encore plusieurs chez un Mangarévien idolâtre qui les conserve avec respect. Celles que M. d'Urville a rapportées en France lui ont été données par l'ex-grand prêtre. Celles que j'ai vues, appartenaient à des dieux inférieurs, et me présentèrent la singularité d'avoir trois mains. Matua me dit que c'était à ces mains multiples que l'on suspendait les objets offerts à la divinité. La ferveur païenne des habitans était si grande me dirent les missionnaires, que souvent les temples regorgeaient de provisions tandis que les femmes et les enfants des naturels manquaient de nourriture; les dieux nageaient dans l'abondance et les familles mourraient victimes de la disette.

On célébrait plusieurs fêtes en l'honneur du mauvais génie ou Varua-Kino. Mais les autres dieux n'obtenaient que très-rarement des sacrifices, parce qu'essentiellement bons, les naturels ne redoutaient de leur part aucun châtiment. Varua-Kino au contraire leur imposait la plus grande crainte; porté à faire le mal, assez puissant pour l'exécuter, pouvant brusquement leur donner la mort, ce dieu devait être fléchi par tous les moyens en leur pouvoir, et aucun insulaire ne se croyait à l'abri de ses coups. Les danses les plus licencieuses et dans un état complet de nudité, accom-

pagnées de contorsions, de hurlemens et de mouvemens désordonnés, constituaient la principale partie de la cérémonie qu'on exécutait au bruit des conques devant les idoles du dieu du mal. Quand on adressait des prières aux autres divinités, elles s'accompagnaient également de danses, mais de danses plus modestes et plus calmes. En général ces fêtes religieuses duraient trois ou quatre jours, et étaient prescrites par le Tanghata-Tapu ou le grand pontif.

Les prêtres aimaient épouvanter les naturels atardés près des lieux consacrés, soit par des espèces de mascarades, par des bruits étrangers, soit par des cris. Les Mangaréviens, comme les autres océaniens, avaient la plus grande frayeur des rencontres nocturnes, et ne sortaient jamais de leurs cabanes pendant la nuit de peur de rencontrer des esprits. Tels les Druides devaient agir sur l'imagination des Gaulois, dans la profondeur des forêts ou aux abords des dolmens. Sans doute que la théocratie usait de ce moyen pour dominer les intelligences des habitans, et exercer une sorte de police générale, et c'est à l'aide de cette surveillance qu'ils punissaient les fautes qu'ils parvenaient ainsi à découvrir. Mais pour les cas graves, ils ne se bornaient pas à ces simples corrections spirituelles, ils dictaient des jugemens ou *akaa-varangha*, suivis de bannissement. Parfois enfin, les juges prononçaient des paroles inintelligibles pour le vulgaire, en roulant dans leurs doigts une corde, en simulant l'action de pendre un homme, et l'on voyait aussitôt l'accusé et sa famille fondre en larmes et demander à grands cris merci. Les prêtres étaient secondés dans ces diverses cérémonies par des adeptes chargés de pousser des hurlemens d'une cer-

taine façon, et de faire un grand bruit en soufflant dans des tubes.

Quant au grand-prêtre, son pouvoir était immense sur l'esprit de ces hommes-enfants, et sa parole qu'il ne prodiguait pas, avait le pouvoir de les calmer ou les terrifier. Aussi, quand la population vit le grand prêtre converti par les missionnaires, elle abjura son culte grossier pour embrasser le christianisme, et se rangea sans contestation sous l'autorité sacerdotale des prêtres européens.

On appelle, aux Gambier, atutiri, le tonnerre. J'ignore si on l'adorait ou si c'était seulement un des attributs de Varua-Kino. On donnait cependant le nom de Taïri à une divinité présidant à la pluie accompagnée d'orage.

Le dernier grand-prêtre a été Matua, aujourd'hui catéchumène plein de foi, de race royale, son père était le propre frère du grand-prêtre du roi actuel, homme doué de grands talents, qui a régné quelques années après la mort de Téoa. J'ai raconté comment le père de Matua voulut déshériter son fils aîné des fonctions de grand-prêtre, et des hostilités qui eurent lieu entre les deux frères.

Les propriétaires de terres recevaient autrefois un tribut de ceux qui avaient obtenu la permission de cultiver le sol, et ce tribut consistait dans la première récolte des fruits ou racines. Trois récoltes ayant lieu par année, le cultivateur se trouve jouir en toute plénitude de deux, mais souvent la première est la plus mauvaise, tandis que la seconde est ordinairement la meilleure.

Le roi, quoique riche propriétaire, n'était pas le

seul possesseur des terres. Le grand-prêtre était plus riche que lui. Puis on comptait une foule d'anciens chefs ou de descendans de rois dépossédés ou vaincus jouissant d'une partie de leurs anciennes propriétés par la générosité du vainqueur. Ces descendans de chefs, amnistiés ou pardonnés, regardés par les insulaires comme dégénérés, ont reçus le nom flétrissant d'inghao ou igaro : iga, signifie chute, tomber, et igaro, disparaître, s'en aller.

Les fermiers, en payant leur redevance annuelle, se regardaient comme les usufruitiers légaux de la terre avec laquelle ils s'identifiaient et sur laquelle ils nourrissaient leur famille, mais sous aucun prétexte ils ne pouvaient s'affranchir de leur tribut.

Cet état de chose existe encore aujourd'hui malgré que les missionnaires essaient de lui substituer un nouveau mode : la propriété domaniale, exclusivement royale. Quant aux fermiers du roi, c'étaient plutôt des serfs, naissant, vivant et mourant sur ses domaines, et subissant toutes les chances de la fortune du souverain, et par conséquent attachés à sa personne comme les Leudes l'étaient à celle des chefs francks.

Les habitans des îles Gambier, comptaient, ai-je dit, de 60 à 70 rois. Le roi actuel ne régnait point encore lorsque les premiers européens vinrent relâcher dans ces îles. Il était relégué sur la montagne, où les usages et la tradition voulaient que le prince royal demeurât jusqu'au jour où il était appelé à régner. J'ai lu dans d'Urville, (tome 3, page 166) que lorsque Becchey aborda dans ces îles, Maputeoa, bien que descendu de la montagne et s'étant déjà manifesté aux

hommes, avait été cependant relégué à l'extrémité de l'île pour être loin de leur commerce habituel.

Maputeoa, le roi actuel, avait pour père Matueoa, fils lui-même de Teoa. C'est Mateoa qui épousa, pour obéir aux ordres de son père, une femme qu'il n'aimait point, tandis qu'il avait donné sa foi à une autre. A la mort de cette femme il espéra fléchir Teoa et épouser celle qu'il avait toujours aimé et qui lui était restée fidèle. Mais le vieillard fut inexorable, et Mateoa de désespoir se jeta à la mer pour aller au-devant d'un requin qui le dévora.

Cette preuve de dévouement amoureux était donnée longtemps avant l'arrivée des missionnaires, puisque Teoa régnait et qu'il a transmis le pouvoir au fils de son fils unique, mort si malheureusement. Toutefois cette histoire me paraît obscure en bien des points. Comment se fait-il que Mateoa, alors que la polygamie était permise, ait eu besoin du consentement du roi pour se marier avec la femme de son choix ? Doit-on supposer que les anciennes mœurs ne permis-
sent qu'un mariage avec une femme de haute naissance et autorisassent de prendre les concubines dans la classe inférieure seulement ? Ainsi, j'avais d'abord compris que c'était Teoa qui s'était suicidé, quand plus tard il me fut dit que c'était son fils, et que ce dernier n'avait jamais régné à la mort de Mateoa ; son fils Maputeoa était né de la première femme et lorsqu'il fut appelé à régner par la mort de son grand-père, il était encore enfant. Porté sur la montagne sacrée pour que son éducation soit faite conformément au cérémonial consacré par la religion, un régent prit les rênes du gouvernement ; ce régent était

le père de Matua, ex grand-prêtre, et le propre frère de Teoa, le tamehameha des îles Gambier. Ce régent paraît être mort avant la majorité du roi, et un deuxième régent du nom de Kopunui, fut nommé pé-rangai de Maputeoa. C'est après l'administration de Kopouni que les prêtres catholiques sont parvenus à s'introduire dans les îles et à convertir la population.

Sous l'ancien système, les chefs étaient appelés à former des assemblées au sein desquelles se délibéraient toutes les mesures nationales et où l'on décidait de la guerre et de la paix. Le roi malgré la large part de puissance que lui faisaient les lois du pays, était soumis au contrôle des chefs, qui seuls décidaient en dernier ressort des mesures d'état à prendre. Aussi les missionnaires essaient d'affranchir le roi actuel de la tutelle de la noblesse, mais les membres de celle-ci ne peuvent pas ou ne veulent pas comprendre cette puissance d'un seul. En un mot, ils ne veulent pas abdiquer l'autorité qu'ils tiennent de leurs droits anciens. La terre de Mangaréva appartient autant à nous qu'au roi, disent les chefs, et alors il ne peut commander seul. Parfois les missionnaires ont bien fait transgresser la vieille coutume, mais alors les nobles ou obéissent mal ou protestent. Ces conflits qui se répètent aujourd'hui assez communément, sont d'ordinaire raccommodés par Mathias, l'homme de confiance du roi et des missionnaires, qui interpose sa médiation entre les grands et le monarque. C'est Mathias qui va enjoindre à tel chef de couper des arbres, fournir des fruits, se procurer des feuilles de toitures, etc., et si celui-ci témoigne son déplaisir, Mathias va toujours son train, car le roi par scrupule lui dit : quelles objections a-t-on fait,

alors Mathias ajoute : les missionnaires m'ont dit de faire faire cela. Le roi se tait, le noble obéit en murmurant, et Mathias reçoit des cadeaux et des complimens des frères de la Mission.

Puisque je viens de parler de Mathias, l'âme damnée des missionnaires, le mangarévien selon leur cœur, ajoutons quelques traits à son portrait. Le père Cyprien et M. Laval ne tarissaient pas sur son excellent caractère. Ils ajoutaient c'est le conseiller du roi qui est fort heureux d'avoir un tel guide, car il a du sens, de la méthode, du jugement. Il ne peut mieux faire que de se reposer sur lui du fardeau du gouvernement. Mathias sait lire et écrit parfaitement ; il a 30 ans environ et est cousin germain de son maître.

J'ignore pourquoi on donnait à la famille royale l'épithète de Tongaiti. Maputeoa qui règne aujourd'hui et qui a reçu les prénoms chrétiens de *Gregorio-Tanirao*, Grégoire-Stanislas, a été élevé, ai-je dit, sur la montagne. Les princes devaient être soumis jusqu'à leur majorité dans ce lieu inaccessible pour les habitans des îles, aux leçons de deux vieillards austères, à longue barbe, chargés de surveiller leur royal nourrisson, que des femmes alimentaient avec de la bouillie. Les soins les plus attentifs l'entouraient, mais il était défendu de le laisser voir aux autres hommes. Certes, il semble qu'on ait voulu par ces précautions donner au futur roi un caractère plus sacré : entouré de mystères ou de prestiges, il devait devenir pour le peuple un objet de plus grande vénération. Toutefois Maputeoa n'est pas resté sur la montagne autant que les anciens souverains. L'opinion de quelques naturels est qu'il est bâtard ou fils adultérin d'une femme que Matua avait en aver-

sion, et qu'il fut relégué jusqu'à onze ans dans un lieu isolé loin de la vue de son père supposé, qui n'avait pour lui que de la haine. Sa mère en effet, en épousant Matua par contrainte, Matua, qui ne sentait rien pour elle, avait placé ses affections sur un jeune sauvage, et deux fois elle quitta la cabane royale pour rejoindre son ancien amant, qu'on finit par déporter. Si cette dernière version est la vraie, Maputeoa aurait été caché à tous les yeux par une mesure en quelque sorte politique, destiné à disparaître si un rejeton du pouvoir était venu, ou appelé à régner s'il se trouvait seul survivre à son père légal. Ce que ces peuples primitifs ont pratiqué dans ce cas, est bien semblable à ce que maintes fois l'Europe a sanctionné dans quelques unes des races royales. L'homme est partout le même, et son génie est bien moins varié qu'on ne le dit.

Les femmes chargées du jeune rejeton, s'efforcèrent en vain de lui donner cette obésité qui est chez ces peuples un signe de race. C'était un avorton chétif et malingre que l'on bourrait en vain de bouillie. Sa graisse ne s'en accroissait pas. Quand Kopouni s'associa-t-il au pouvoir? Il paraît que ce fut avant le passage de Beechey, bien que d'Urville ait dit dans sa narration qu'en 1823 régnait Maupe-rere, tandis que le nom que j'ai entendu prononcer est Mapu-rure ou Mapu-ure, ce qui veut dire : Ma fils, pu, petit ou petit-fils de, rure de sa grand' mère. Mapu-teoa signifie aussi petit-fils de Teoa, comme Mateoa ou Matua signifiait fils de Teoa ou T'ua. Cette décomposition des noms chez les habitans des

Iles Gambier, m'a paru ingénieuse, d'autant plus qu'en décomposant les diverses racines des mots, ils peuvent faire des noms fort longs dans lesquels entre une généalogie entière, telle par exemple Mamaputeoa, petit petit-fils de Teoa, etc. Toutefois pour éviter ces longues dénominations, ils préfèrent varier les noms, et dans certains cas, les noms eux-mêmes doivent faire place à d'autres. Ainsi sur la montagne sacrée le prince changeait de nom à diverses époques, en même temps qu'on lui conférait de nouveaux titres, et qu'enfin il recevait le tatouage. A ces sortes de veilles des armes, le récipiendaire était l'objet des cérémonies bizarres qu'on accomplissait en son honneur.

Quand au dévouement qui avait porté Mateoa à se jeter au-devant d'un requin pour en finir avec la vie, j'ai dit l'anecdote qui a cours dans ces îles et que M. de Latour m'a racontée. Si l'on pouvait croire toutefois le pilote Leguillon, homme fort peu romanesque, la mort de ce prince devrait être attribuée simplement à un accident. Mateoa, laborieux, actif, allant pêcher sur les récifs, tomba à l'eau au moment où il lançait ses filets sur des poissons qu'un énorme requin poursuivait; avant qu'il ait pu sortir de la mer, au moment où ses bras se cramponnaient sur le bord de sa pirogue, les dents du requin lui coupèrent les membres inférieurs. Toutefois la première version est la plus répandue, et un naturel, celui qui avait repêché le torse de son chef, me l'a racontée en présence de MM. Latour et Laval qui me l'ont traduite comme je l'ai donnée.

Il est assez difficile de préciser les époques des

divers règnes de Teoa et du régent Kopouni. Matua signifie en effet fils de Tua, et Tua-ine, sœur de Tua. Or, Matua ne pouvait être que le frère de la mère de Maputeoa. Les missionnaires seuls peuvent lever nos doutes à ce sujet. Koupouni devait exercer la régence vers 1820, époque où le roi actuel n'avait que 5 à 6 ans. Ce devait être alors Kopouni, grand prêtre, qui administrait l'archipel en 1826, lorsque Bechey vint y chercher une relâche. Ce Kopouni fut parangai ou père adoptif du roi, car la loi défendait de nommer régent un membre de la famille royale qui aurait pu s'emparer des biens et du pouvoir de son petit-fils et le faire mourir. Mais Kopouni, ambitieux et habile, essaya de conserver le trône. On se ligua contre lui, et après la déroute de son parti, il fut expatrié sur les îles basses où il ne fut pas poursuivi. Les Mangaréviens ne mettaient pas en doute qu'il n'y mourut de faim. Mais il y était à peine installé que des pirogues montées par des insulaires qui lui étaient restés fidèles vinrent lui creuser des fours à Popoï et le munir de provisions. Dans son asile il recevait d'abondans présents. Toutefois Maputeoa, en prenant le pouvoir, finit au bout d'un certain temps par lui accorder sa grâce, il revint à Mangaréva comme simple particulier. Le règne de Maputeoa me paraît concorder avec l'arrivée des missionnaires français, le 7 août 1834.

Il y a long-temps qu'on l'a dit : l'homme est partout le même. Il se passe dans les coins obscurs du globe et sur un petit théâtre, ce qui se passe au sein des puissants états. L'ambition, la soif des honneurs et de la domination produisent les mêmes actes, et

Kopunui, vaincu et pardonné, aurait dû se trouver heureux de vivre paisible au sein de sa patrie. M. Kopunui, déchu de ses titres, et avili par un pardon généreux, nourrissait au fond de son cœur une haine qui se manifestait par des actes incessants. Clabaudant sourdement contre le choix de certains chefs, contre les actes de Maputeoa et ameutant le peuple au sein duquel il comptait de nombreux adhérents, il parvint à se créer un parti assez fort pour résister au pouvoir des chefs et du roi, qui n'osèrent rien entreprendre contre sa liberté. Tel était donc l'état d'hostilité sourde où se trouvaient les îles Gambier quand les missionnaires y arrivèrent le 7 août 1834. La scission des partis en présence dans ces îles, favorisa la réussite de leurs projets; et, succès inouï, huit mois après leur apparition, les idoles des faux dieux étaient renversées. Un chef d'Akamaru, ennemi de Kopunui, donna l'exemple le 15 avril 1833: le chef d'Akena l'imita le 20 du même mois. Matua, grand prêtre de Mangaréva, conquis par les prêtres français, prêcha lui-même au peuple la destruction des divinités dont il était le pontife, et, de sa propre main, il brûla les idoles auxquelles il avait tant de fois fait prononcer des oracles mensongers. L'abandon des croyances de toute leur vie ne peut être regardé comme un acte spontané. Le parti de Maputeoa, accusé de bâtardise, allait s'affaiblissant, et l'heure de la chute du Roi allait sonner. Matua comprit parfaitement cette circonstance, et la conviction aidant, il abjura son vain ministère. Kopunui en effet, était avec son fils le représentant vivace du paganisme. Sa puissance sur les insulaires était grande et il allait

saisir le pouvoir, lorsque l'arrivée des européens déranger ses projets. Il voulut en vain s'opposer à l'introduction du christianisme, il se rua à coups de pierres sur les prêtres catholiques, mais vaine fureur, le torrent l'entraîna, et malgré ses prières, ses menaces, son parti n'osa pas se livrer à l'emploi de la force ouverte, et il se vit contraint de s'enfuir avec les plus compromis de ses affidés sur les îles basses du récif (Akau), et là il prit le titre de roi, en plaçant la nouvelle royauté en face de celle des îles Mangaréva.

Une fois Maputeoa affermi sur son trône et le christianisme triomphant, un message fut expédié à Kopunui pour qu'il eût à se soumettre. De la part de qui viens-tu, dit-il au messager? Au nom du roi, lui répondit-on? Du roi, répliqua Kopunui, c'est moi qui suis le roi? Après le rejet des propositions de paix, les îles Mangaréva appelèrent sous les armes tous les hommes susceptibles de faire la guerre. Une flotte de pirogues allait attaquer l'usurpateur, mais les partisans de celui-ci voyaient chaque jour leur nombre diminuer. La désertion s'était mise parmi eux, les uns craignaient le massacre qui les épouvantait, d'autres se hâtaient de rallier le roi Maputeoa. Beaucoup d'entre les plus compromis placèrent leurs biens sous la sauve-garde de l'ex-grand prêtre devenu le personnage influent de ces îles, et l'on dit même que c'est de cette époque que Matua acquit l'immense fortune territoriale qu'il possède, fortune bien plus grande que celle du roi. Ainsi les malheurs publics sont, pour certains hommes, la source de ces scandaleuses fortunes qui étonnent les consciences honnêtes, comme si dans l'espèce hu-

maine , il y avait autre chose que deux classes : les moutons qui se laissent manger et les loups qui les mangent.

Kopunui, malgré son courage , sa fermeté , vit bientôt que les amis de la prospérité tenaient peu devant l'adversité. Abandonné de son parti en Europe, il aurait dû abdiquer ; aux îles Mangaréva il jugea plus convenable de se ménager un traitement favorable. Il est juste de dire qu'il avait voulu fuir sur les îles Crescent , mais qu'on se refusa à l'y suivre. Kopunui se rendit auprès de l'évêque des Gambier , M. de Rochouse , et, après l'avoir intéressé à sa position, il le pria de solliciter du roi son pardon ; M. de Rochouse y mit pour condition qu'il se livrerait à merci , deviendrait meilleur et se ferait chrétien.

Kopunui put rentrer à Mangaréva , mais tous ses biens furent confisqués. Le roi lui donna seulement pour dédommagement la petite propriété sur laquelle il vit. Quant au christianisme , on prolongea son instruction. On apporta de nombreux retards à son baptême. On lui fit désirer enfin comme faveur, l'acte qui avait motivé de sa part une révolte qui aurait pu anéantir l'œuvre à son début. Kopunui fut baptisé sous les prénoms de Jean-Baptiste, et l'île compta un catholique de plus. Ce chef frappé dans ses biens terrestres et dans ses honneurs, dut s'humilier et dit en parlant de ses actes: J'ai été bien coupable, j'étais fou, j'étais ignorant, j'ai mal fait, et je serai sage à l'avenir. Ce doit être en 1835 que se sont passés ces faits. Le pouvoir de Maputeoa n'a plus été compromis depuis lors.

Ce roi qui appuie sa couronne royale sous la

mitre d'un évêque in partibus infidelium , mérite bien que nous nous en occupions quelques instants , ne fût-ce que pour tracer les premières lignes des annales de son royaume. Maputeoa donc n'a rien d'imposant par sa taille qui est médiocre. Le jeu de sa physionomie est froid et ses traits ont une expression dure. Quant à ses manières elles ont quelque chose des habitudes des créoles français, bien qu'entachées de nuances surnoises et déifiantes. Son regard, bien examiné, a toujours quelque chose de douteux et son air paraît inquiet et préoccupé. Son extérieur semble accuser 30 à 35 ans. Rien ne séduit donc dans son abord.

Maputeoa a été marié deux fois. La première à une femme que le peuple trouvait admirable par sa rare beauté, et qui est restée dans le souvenir de chaque insulaire comme l'idéal de l'espèce humaine. Les femmes non pas échappé à cette fascination, et malgré la jalousie instinctive de leur sexe, qui leur ferait trouver des défauts essentiels à la perfection même, elles s'accordent généralement à la citer comme ayant été sans rivale. Souvent dans les familles on reproduit son gracieux portrait. Sa peau blanche contrastait avec le ton bois de sandal de ses compatriotes, et sa taille était souple et déliée. A ce souvenir un vieil insulaire qui s'efforçait de peindre à mes yeux les grâces de ce beau corps, prenait une animation des plus vives, et je dus conclure quelle somme d'attraits devait posséder cette reine, à en juger par les effets produits par un souvenir déjà lointain.

Maputeoa a eu de cette femme quatre enfants, mais trois moururent, et le seul qui vit encore est

une fille, déshéritée des beautés de sa mère, et qui a reçu de son père une santé débile, un teint jaune et maladif. C'est qu'en effet le roi des Gambier est bien le plus mal partagé des habitants de son petit empire. Sa poitrine résonne aux secousses d'une toux caverneuse et son facies jaune et malingre, joint à l'air soucieux, lui donnent l'apparence d'un organisme appauvri. On dit cependant que sa santé s'améliore depuis quelque tems. Maputeoa aimait, dit-on, beaucoup cette première femme, sur la famille de laquelle je n'ai pu me procurer aucuns renseignements. J'ignore aussi son genre de mort.

La reine actuelle est la seconde femme de Maputeoa. Elle est issue d'une famille pauvre, bien que cousine de Mathias, ce factotum du roi; elle peut avoir de 22 à 24 ans, si l'on en juge par son physique, quoique rien ne soit plus trompeur pour indiquer l'âge des femmes océaniques, flétries de bonne heure ou conservant parfois des couches de graisses épaisses qui semblent retenir la jeunesse qui s'enfuit. Cette reine est en effet assez grande, grosse à l'avenant et très-grasse. Tout indique qu'elle doit devenir une beauté de premier ordre, en prenant cette obésité dont les océaniens sont si friands, partageant en cela du moins, le goût de presque tous les peuples orientaux qui prisent la beauté au poids. De cette deuxième femme le roi a eu quatre enfants qui sont tous morts, n'ayant reçu de leur père que des germes de dissolution. La reine ne jouit d'aucune considération parmi le peuple. Sa basse extraction en est cause. Nulle part, peut-être, le préjugé de la noblesse de caste n'est plus enraciné que dans les mœurs de

la race océanienne. L'homme encore échappe à cette loi par ses talents guerriers ou par des mérites reconnus : la femme jamais. Le roi en épousant une plébéienne peut bien en faire une reine, mais cette reine ne jouira dans le cœur de ses sujets d'aucune estime, et souvent elle recevra de graves injures, que son mari ne pourra même pas venger. Le code aristocratique le condamnerait devant les chefs assemblés. J'ai déjà rapporté le peu de convenances que dans plusieurs circonstances on manifestait envers cette pauvre femme. C'est au point que l'épouse du grand prêtre Matua, d'origine noble, a cherché souvent à humilier la reine, et a même élevé la prétention d'être traitée comme son égale. Les missionnaires ont cependant rétabli la balance en faveur de la première, et travaillent à maintenir intact l'honneur de son rang. De ces rivalités féminines naissent aux Gambier, comme en Europe, ces petites haines sourdes, ces tracasseries perpétuelles qui pourraient bien entrer pour une bonne part dans les ennuis de la royauté. Enfin les caquetages des courtisanes ajoutent que cette seconde épouse de Maputoea est pour lui ce qu'était pour son père la première femme qu'on lui imposa, c'est-à-dire un cœur sans amour, et l'on dit tout bas que déjà la reine a fui plusieurs fois de la cabane royale pour courir après un jeune insulaire dont elle est éprise, mais que les européens sont parvenus à la faire pardonner et à la réintégrer au domicile conjugal, tout en craignant cependant une nouvelle ou de nouvelles escapades, tant elle est follement énamourée de son jeune sauvage. L'amour serait donc aux îles Gambier ce qu'il est, ce qu'il a été, et

peut-être ce qu'il sera malgré la nouvelle religion , aux îles d'Otaïti et des Marquises. Certes c'est le cas d'appliquer ce mot de M. Villemain, lorsque le gouverneur des îles Marquises prit congé de lui. « Civilisez les hommes et rendez les femmes plus sauvages. »

On retrouve à Mangaréva des préjugés assez voisins des nôtres et même un dicton populaire presque semblable : ainsi pour quelques personnes du peuple que la faveur élève, les Mangaréviens disent : « il est (ou elle est) un joli oiseau pour chanter si haut. » Dans l'intérieur de leurs cabanes, ces enfants de l'âge d'or s'occupent des affaires de leurs voisins plus que des leurs. Ce sont les chefs surtout qui excitent leur verve médisante, et là, dans le for intérieur, les commérages vont leur train. De ces petites passions naissent des discussions souvent sérieuses entre les divers membres de la famille, et l'origine des débats est souvent très-futile. Ces détails prouvent surabondamment que l'homme est soumis, quelque soit le degré de latitude, aux mêmes passions, et je me borne à constater ce fait malheureusement incontestable.

Je n'ai pu me procurer aucune donnée, même approximative sur les diverses époques des mariages du roi. Je n'ai pas remarqué non plus que Maputeoa soit tatoué. Il est vrai de dire que maintenant il est vêtu d'ordinaire, mais ni la face ni les mains n'ont reçu cette parure des anciennes coutumes. C'est, ai-je déjà dit, le plus instruit de son peuple en linguistique. J'ajouterai qu'il a été le dernier de ses sujets qui ait reçu le sacrement du baptême « Je n'adopterai, a-t-il dit, la nouvelle religion qu'après avoir examiné la vérité des assertions des missionnaires et la critique

qu'en font certains hommes de mon peuple. » Maputeoa s'est fait chrétien et a réclamé la protection de la France.

Je viens de citer les connaissances personnelles du roi, le mangarévien le plus lettré, et le plus instruit dans les traditions et la linguistique : je vais rapporter quelques faits généraux à l'appui de cette manière de voir. L'idiôme de Mangaréva n'est qu'un dialecte de la langue océanienne et diffère peu de celui parlé aux îles Marquises. Les insulaires ont une grande tendance à corrompre sa pureté par l'empressement avec lequel ils adoptent les mots étrangers qu'ils entendent prononcer par les européens. Il n'a pas fallu moins des pressantes recommandations de M. Latour pour arrêter cette tendance, et leur faire apprécier les avantages de leur propre langue ; celle-ci n'est toutefois qu'un composé de mots qui expriment simplement une idée que modifient des particules. De manière à ce que tout mot est à la fois substantif, adjectif et verbe de tout genre, cas, nombre, mode et temps, et qu'il se prend souvent pour adverbe, quelquefois même pour interjection.

Cette langue admet 14 lettres, a, e, g, h, i, k, l, m, n, o, p, t, u, v ; jamais deux consonnes ne se trouvent placées à la suite l'une de l'autre. Jamais un mot ne peut finir par une consonne ou par une voyelle muette. Il en résulte que les mots des langues européennes sont défigurés par eux, quand ils veulent se les approprier. Ainsi pour français, ils disent *polani*, anglais, *pelikané*, les citoyens des Etats-Unis, *moleka*, Jesus-Christ, *kalaihi*, etc. Les voyelles conservent toujours leur son propre, ils donnent plus de force à

leurs idées par le redoublement des syllabes. Les mots composés sont nombreux, et reçoivent l'adjonction du mot radical *aku*, faire. Les articles sont *te* pour le singulier et *ta* pour le pluriel. Les particules qui précèdent le pluriel ne diffèrent point de celles usitées aux îles Sandwich. Les prénoms personnels sont *au*, *iau*, moi; *koe*, toi; *ia*, *oia*, *na*, lui, elle; *maua*, *taua*, nous deux: le premier exclut celui auquel on parle, le second l'indique; *korua*, vous deux; *raua*, eux deux; *matou*, *tatou*, nous. Le premier exclut ceux auxquels ou desquels on parle, le second les comprend tous; *kotou*, vous; *ratou*, eux. Se taire, se rend par *mutue*. *Manu y* est un terme d'amitié. Un œuf se dit *mamari*; les mots rouge et rose sont synonymes. Les mangaréviens disent *tai-kula*, mer rouge, quand les pluies abondantes ont entraîné la terre sur les rivages et coloré la mer en rose, ou peut-être quand des algues nées sous l'influence des eaux douces se sont développées et lui ont donné l'aspect de la mer rouge. Bleu et noir se rendent également par un seul mot *pangho* ou *panghou*. Le blanc se dit *meatea*, le vert *lito-lito* et le jaune *ghagha*.

Ils ont deux manières de compter ou deux sortes de numération. Le *ti-pau-tahé* qui est notre système décimal, et le *ti-pau-rua* qui consiste à doubler les nombres. Leurs unités se comptent comme les nôtres, jusqu'à dix (*rogouru*), puis par dizaines jusqu'à 20, (*takao*); par quarantaines jusqu'à 200 (*rau*); par quatre centaines jusqu'à deux mille (*mano*); par quatre millaines jusqu'à 200,000 (*makia*); par quarante millaines jusqu'à 200 millions (*makore-kore*); la plus forte quantité à laquelle ils puissent arriver. Voici un exemple

d'un nombre considérable exprimé dans leur langue , soit 609,751 : *ka ona ma kere here koiva mano koitu rau korima rogouru kotahi touara.*

Les unités simples sont : 1 , *tahi* , 2 , *rua* , 3 , *toru* , 4 , *ha* , 5 , *rima* , 6 , *ono* , 7 , *hitu* , 8 , *naru* , 9 , *ina* , et 10 *rogouru* .

Mais pour l'ordinaire , ces insulaires n'ayant que des nombres peu considérables à exprimer , se bornent à l'usage des unités après chaque espèce de dixaine , ou en se servant du mot *tuara* placé entre la dixaine et l'unité excédante .

Mais revenons aux anciennes mœurs des habitants et disons quelques mots de leurs croyances et de leurs jeux .

Le Mangaréviens , à la mort de leurs parents , à celle des chefs , de même qu'à la naissance de leurs enfants , et surtout de ceux de la famille *tongoa-iti* , se livraient à des fêtes qui variaient suivant les causes qui leur donnaient lieu . Ils n'avaient aucun signe extérieur de deuil : mais les regrets des parents pour les membres décédés de la famille , se maintenaient parfois long-temps dans l'intérieur des cabanes . La plus imposante solennité était celle que réclamaient les morts . Après le trépas d'un insulaire , on roulait son corps dans une pièce d'étoffe appelée *tonga* , et on le plaçait sur un banc , en attendant le moment où il devait être transporté au temple . Les amis du défunt venaient exprimer leurs regrets par des danses et par des contorsions . Puis arrivait le grand-prêtre , ayant à la main une poche en filet , remplie de certains fruits consacrés ; tout en apostrophant le mort et marmottant des paroles sacramentelles , le grand-prêtre

frappait son corps avec le fruit qu'il prenait dans son sac, et recommençait le même manège jusqu'à ce qu'il ait épuisé son approvisionnement. Là finissait la cérémonie religieuse, le cadavre sortait du temple, et était placé sur un radeau d'arbre-à-pain pour être conduit sur quelque rocher sortant du sein de la mer où il était abandonné à la divinité qui était sensée venir les chercher. En d'autres termes, la marée montante venait le submerger et l'emporter.

Dans certaines circonstances, le grand-prêtre ordonnait que le cadavre soit déposé dans des crevasses situées dans les montagnes, où les rats venaient le ronger. C'était une condamnation infamante pour l'homme dont la vie avait été coupable, et l'on retrouve dans ce jugement une reminiscence de ce que faisaient les prêtres égyptiens, quand sur les bords du Nil ils exposaient aux flots les cercueils des bons et des méchants. Les bons, surnageaient et étaient enterrés avec honneur, tandis que les mauvais étaient abandonnés aux crocodiles.

Les Mangaréviens étaient presque constamment en hostilité entre eux; et, parmi leur jeux, celui qu'ils affectionnaient le plus était une danse guerrière, appelée tapena, qui leur rappelait les combats. Ils avaient pour armes la lance et probablement aussi le casse-tête. Ils maniaient avec une grande dextérité leurs javelines, en bois de Casuarina, et encore aujourd'hui ils n'ont pas désappris à s'en servir. Ces armes fortes, et longues de 2 mètres 2 mètres 1/2, sur une grosseur appropriée, se terminent par 5 ou 6 arêtes de poissons barbelées, et extraites probablement de la queue d'une raie. Ces armatures à épines fortes

et distansées, étaient enchassées en couronne, au sommet de la javeline. Je ne leur ai point vu d'arc ni de flèches, et l'on sait que la race océanienne n'était pas dans l'usage de se servir de ces sortes d'armes. On m'a affirmé cependant qu'ils appelaient *naha*, l'arc; *poire*, la hampe, et *oto* la pointe de la flèche, et qu'ils se servaient de ce moyen d'attaque. J'ignore qu'elle confiance mérite ce récit et si l'arc n'a pas été importé par les européens? Ils n'avaient aucune idée de la fronde, bien connue des races noires océaniques, et manifestèrent beaucoup d'étonnement sur sa puissance de jet, quand le pilote le Guillou leur en montra l'usage. Ils avaient les mêmes échasses que celles usitées aux îles Marquises, et elles leur servaient soit d'amusement, soit pour aller pêcher dans les saques d'eau. La danse qu'ils aimaient tant, est délaissée aujourd'hui comme étant un plaisir dangereux, et je n'ai vu qu'une fois une jeune fille, jonglant avec des boules, à la manière des femmes de Tongatabou.

Naguère très-belligueux, les missionnaires ont apporté beaucoup de soins à défendre ces simulacres de leur ancienne manière de combattre, qui enflamment leur imagination et les éivrent. Ils ne se sont départis qu'une seule fois de ces mesures de prudence, et encore pour nous offrir un spectacle qu'ils jugeaient devoir être curieux pour nous. Il ne faudrait pas souvent leur donner cette autorisation, car on effacerait vite, probablement, les idées pacifiques qui leur sont inculquées avec la morale du christianisme.

Les îles qui nous occupent, étaient autrefois placées sous la loi du *Tapou* ou *Tabou*, cette institution sacrée de toutes les tribus de la race océanienne. Comme les

prêtres des îles Marquises, ceux de Mangareva, frappaient d'interdiction pour l'usage du peuple, certaines denrées rares ou délicates, et c'est ainsi que les cochons, les tortues, les bonites et les langoustes étaient des aliments interdits aux pauvres gens, et ne pouvaient être mangés que par la noblesse, et ajoutons le clergé du lieu. Ce dernier s'était toujours réservé les meilleurs morceaux. Cela tend à expliquer les famines cruelles dont se plaignent ces insulaires. Les fruits servant seuls à la nourriture du peuple; lorsque, dans certaines saisons, ils viennent à manquer, les chefs pouvant manger les cochons, les tortues et les poissons les plus gras et les plus nourrissants, la tourbe devait alors mourir de faim : ce tapou explique encore le peu de goût des insulaires pour la pêche. Ils ne s'y livrent que forcés par leurs maîtres. A quoi bon s'aventurer en mer sur une pirogue pour aller pêcher sur les récifs, dans l'unique intérêt de la classe privilégiée.

Les missionnaires n'ont point encore déraciné le tapou. C'est que les lois les plus tyranniques et les plus absurdes, quand la religion et le temps les ont sanctionnées, conservent leur empire, lors même que de nouvelles idées sont venues dominer les peuples. Toutefois les ministres catholiques travaillent chaque jour à miner cette vieille loi du sacrilège, en lui portant de rudes coups; mais elle tient encore malgré leurs efforts, et en voici un exemple. Même aujourd'hui, si un naturel pêche un beau poisson, dans la classe de ceux défendus, il se hâte de l'envoyer au roi, et s'il se risque à le manger c'est en cachette, loin de tout témoin et en usant de grandes précautions. Il sait bien qu'il

ne serait pas puni pour ce fait, mais on le redirait dans les villages, et il serait regardé par les autres habitants avec mépris. Enfin, l'exemple le plus concluant, à nos yeux, de l'influence du tapou est ce qui arriva au français Leguillou. Ce matelot qui avait le désir de passer à bord de notre brig, pour aller s'établir aux îles Marquises, cherchant à être agréable à notre commandant, alla à la pêche avec l'intention de prendre quelques belles langoustes pour les lui offrir. Il se rendit dans ce but et dans la nuit, tout en s'entourant de précautions pour ne pas être rencontré, sur un îlot où il savait que ces crustacés étaient assez abondants, et il en prit plusieurs. Mais à peine la pêche était-elle terminée, qu'il se trouva face à face avec un naturel qui lui dit : que leurs usages s'opposaient à ce qu'il se permit de prendre un tel crustacé et qu'il allait le dire au roi, puis il courut appeler quelques autres naturels qui s'emparèrent du canot de Leguillou, au fond duquel gisaient les langoustes cause de tout ce tapage. Leguillou se hâta d'aller prévenir les missionnaires de l'aventure et ceux-ci furent parler au roi ; que lui dirent-ils, je l'ignore, mais les langoustes parvinrent à leur destination. Le roi avait répondu par ces paroles mémorables « il peut en prendre douze, s'il veut!! »

Au reste, pour rendre le tapou ridicule, les missionnaires ont pris le singulier moyen que voici. Lorsqu'il sont satisfaits du travail des jeunes filles, que celles-ci sont de bonnes fileuses ou font des progrès dans l'instruction religieuse ou dans l'écriture, ils les réunissent dans une sorte de petite fête accompagnée de festin, et dans ce repas figurent tous les mets anciennement

défendus pour les hommes de basse classe, mais que jamais les femmes ne pouvaient manger. Il en résulte que cette violation profonde de l'ancienne coutume a pour effet de la faire tomber en désuétude.

Les missionnaires cependant ne dédaignent pas toujours de se servir du tapu, et je tiens de M. Latour, qu'ils y ont recouru plusieurs fois, l'une entr'autres lorsqu'il s'agissait de propager la culture des cocotiers, voici le cas. On avait semé beaucoup de ces végétaux, et tous poussaient, lorsqu'on s'aperçut qu'ils périssaient ou que leurs germes avortaient à leur sortie de la terre. Il ne fut pas difficile d'acquérir la preuve que les insulaires, soit par besoin, soit par esprit de malveillance, arrachaient les noix, en mangeaient la chair germée, et remplaçaient en terre les coques vides avec le bourgeon qui pointait. Le roi déclara tapu les nouveaux semis, et ceux là seuls purent prospérer. Ce fait a bien son enseignement sur les pensées hostiles que renferment au fond de leur cœur ces hommes si placides à l'extérieur, en apparence du moins.

Il ne faut pas croire que les femmes ont surmonté dès le début leur répugnance profonde pour une nourriture dont elles avaient toujours été privées. Toutes catholiques qu'elles sont, elles ne firent point les esprits forts, et ce n'est qu'en tremblant, souvent avec dégoût, qu'elles mirent dans leurs bouches ces viandes juteuses de porc, ces chairs délicates de tortues, ces morceaux compacts et sapides de bonites, ou ces lourdes et blanches fibres de langoustes! quelques-unes en furent malades, d'autres croyaient voir leurs anciens dieux venir les punir d'avoir transgressé les lois

payennes, et Jésus ne paraissait pas capable de les défendre avec assez de force. Toutefois aujourd'hui, aguerries contre les craintes chimériques, leur gourmandise est excitée et elles attendent avec impatience les jours de gala.

En résumé, on observe à Mangareva ce qu'on a trouvé dans les autres îles de l'Océanie, une sorte de fixité dans des croyances qui ont longtemps constitué l'état social de ces petits peuples, une haute idée de la supériorité de leurs chefs et la sainteté de leurs droits, lors même que ces droits les privaient des meilleurs choses que produisent leurs îles. Toutes les sociétés naissantes en sont là : ce sont les formes qui dominent le fond de leur gouvernement. Les chefs eux-mêmes n'ont consenti à l'abandon de quelques-unes de leurs prérogatives, que parce qu'ils y ont gagné des présents, et disons-le, parce qu'ils sont l'objet d'une plus grande tolérance. Les méthodistes anglicains et américains, les missionnaires mêmes ont été souvent forcés de fermer les yeux sur les actions de chefs, qu'il était important de ne pas s'aliéner pour le succès de l'œuvre. C'est Denis disant à Clovis : courbe la tête mon doux Sitambre !

Les populations primitives sont ordinairement dirigées par leurs chefs de caste privilégiés, et n'adoptent la demi-civilisation que leur portent les européens que par l'influence de l'exemple. Il en résulte forcément que pour amener les chefs à reconnaître un nouvel ordre de choses, il faut leur faire entrevoir des avantages quelconques. L'homme est ainsi fait, qu'il soit placé près de l'état de la nature, ou bien civilisé, il est à peu d'exceptions près intéressé :

il ignore la maxime rien pour rien ; il y a toujours un but au fond des choses. Les Océaniens n'échappent point à cette loi imposée généralement à la faiblesse humaine, et les Mangavériens pas plus que les autres. Les missionnaires eux-mêmes avouent que leur influence est presque nulle sur l'esprit des adultes, et qu'ils n'ont d'espoir que chez les jeunes gens et chez les filles, plus aptes à recevoir l'empreinte de nouvelles idées et de nouvelles croyances. Les habitants âgés des deux sexes, même ceux dévotés en apparence, ou du moins allant à la messe et écoutant les sermons, n'ont pu s'affranchir de leurs anciennes superstitions. Ils croient encore au *tapu*, que rien au monde ne leur ferait transgresser ; ils ont des remords, des terreurs, des paniques, depuis surtout qu'on a brûlé leurs anciens dieux. Aussi ne les voit-on pas se rendre volontiers aux instructions diverses du soir, ni suivre assiduellement les écoles. Au reste, j'ai cru m'apercevoir que les hommes âgés étaient rares sur ces îles, et que par conséquent les maladies devaient y être fréquentes et graves. Quelques personnes me dirent que le peu de vieillards qui existaient sur ces terres se cachaient soigneusement, ayant une grande répugnance à se trouver en face des *Papalagi* (Européens). Mouré ajouta même un jour devant moi, en parlant de ces récalcitrants, qu'ils faisaient bien de cacher leurs têtes endurcies ! J'en conclus que naturellement l'avenir de la mission repose, là comme partout ailleurs, sur la jeunesse, cire malléable et flexible, pouvant recevoir les empreintes et les transmettre.

Autrefois les insulaires se baignaient fréquemment et souvent séjournaient plusieurs heures de suite dans

l'eau. Depuis qu'ils ont des vêtemens européens, ils usent beaucoup moins de ce moyen hygiénique. Lorsque je m'avisai de demander à quelques naturels si autrefois ils avaient mangé de la chair humaine, comme le faisaient les habitants des îles Marquises et de la Nouvelle-Zélande, des cadavres de leurs ennemis vaincus, leur surprise se manifesta par des exclamations, et puis on me répondit jamais, bien qu'un d'entre eux m'aveua en hésitant qu'il avait entendu dire que cela s'était fait. Le pilote me certifia tenir d'une vieille femme qu'elle avait mangé de la chair humaine dans une circonstance exceptionnelle, il est vrai, alors qu'une grande famine désolait les îles Gambier. Ces peuples n'ont donc pas été anthropophages à la manière de quelques-uns de leurs frères océaniques.

Parmi les objets de parure, les colliers tiennent le premier rang, et ceux faits avec des dents de cachalot ont une haute valeur. On m'a rapporté que le goût leur en était venu après l'échouage sur les récifs d'un de ces cétacées qu'ils dépouillèrent de sa denture et dont ils firent des bijoux. Mais une haute estime pour ces dents se fait remarquer également dans des archipels fort éloignés des îles Gambier. Le tatouage était pratiqué par tous les insulaires indistinctement, et hommes et femmes sacrifiaient également à cette mode. Mais le tatouage dont on a déjà tant parlé, a une destination précise à Mangaréva. Chaque famille avait le privilège exclusif de se faire tatouer certains signes particuliers, tandis que le fond général était la propriété de tout le monde. Ces dessins particuliers, sortes d'armes parlantes, désignaient à l'œil le rang et les alliances de ceux qui les portaient. C'était dans

toute l'acception du mot un armorial gravé sur la peau. Les lois du royaume fixaient l'époque où le rejeton royal devait avoir le premier tatouage. La plupart des femmes que j'ai vues, étaient tatouées sur les jambes, les pieds, les bras et les mains. Ces dessins bleus, courant sur les chairs, sont vraiment gracieux et habillent la nudité. Le *taunou* ou tatouage des épaules simule des parures de dentelles. En général, les traits figuratifs ont de l'analogie avec ceux adoptés aux îles Marquises. Les femmes du roi, de Matua et de quelques autres chefs, portaient de riches emblèmes héraldiques. J'ignore si le tatouage chez elles est gravé sur d'autres parties du corps, n'ayant vu que ce que tout le monde peut voir de leurs mains et de leurs pieds. Toutefois je me suis assuré que le tatouage remonte jusqu'aux cuisses, même chez de très-jeunes filles, preuve qu'on l'exécutait de fort bonne heure. Aujourd'hui celles qui sont chrétiennes ne portent pas cet ornement.

Les procédés employés par les océaniens pour graver sur leur peau les dessins ineffaçables qu'on a appelé tatouage, ont été décrits par presque tous les voyageurs, mais par certains avec inexactitude. A Manganéva l'artiste chargé de l'opération l'a fait précéder de dessins appliqués avec un crayon de charbon, puis il les gravait dans les chairs en frappant par petits coups brusques mais modérés, avec un instrument à manche court, armé de dents de poissons très-acérées. Lorsqu'une femme recevait le tatouage, toute sa famille assistait à l'opération. De même qu'aux îles Tonga, le *tairi* de Cook, ou *tama* des îles Gambier, donne la couleur noire, laquelle mêlée au sang prend cette riche nuance bleue que les membres tatoués présen-

teat. Ce rama est la noix du bancoulier des naturalistes, que l'on fait charbonner, et puis que l'on mélange à de l'huile de cocos ou de poisson : mais pour les tatouages très-élégans, on prend la précaution de brûler les noix de rama avec de certains soins, en recevant le noir de fumée qui en provenait, dans un petit chapiteau fait avec une feuille d'arbre.

Comme dans les autres îles, les femmes et les hommes mariés mangeaient séparément. Non seulement chaque époux vivait seul de son côté, mais les hommes ne mangeaient même pas de ce qui était préparé pour les femmes. Chacun avait sa table et ses mets. La même chose a lieu aux îles Marquises. Il n'y a pas jusqu'à des cabanes particulières qui étaient affectées aux femmes, et qui petites et basses devaient les recevoir à certaines époques critiques du sexe. J'ai déjà eu occasion de dire que ces insulaires étaient en général mal logés. Les missionnaires portent beaucoup d'intérêt aux changemens à faire dans leurs demeures, seul moyen, disent-ils, de les rendre saines et de faire disparaître les maladies qui souvent se sont développées dans leur intérieur. S'il fallait prendre à la lettre ce qu'ils nous disaient, il en résulterait que les insulaires n'étaient que de vrais animaux vivant dans de véritables tanières, si peu commodes et si mal propres, qu'il leur arrivait dans les beaux temps de coucher en plein air sur la terre plutôt que de s'abriter sous leurs toits, et qu'ils ne s'y blotissaient que pour éviter les pluies. Je crois que cette opinion est plus métaphorique que réelle, et que, si elle a du vrai, elle est cependant entachée d'exagération.

De cette vie inactive et paresseuse résultent pour

Les individus une grande propension à l'obésité, et la race jaune bois de sandal océanienne prend facilement un emboupoint parfois considérable. J'ai déjà dit que chez eux la graisse de l'enveloppe du corps était la suprême beauté. Les missionnaires assurent qu'avant leur arrivée ils allaient complètement nus; mais je crois qu'on ne doit pas admettre cette opinion. Ils portaient le maro à l'instar des autres océaniens, comme le font les habitants des îles Marquises avec lesquels ils avaient de grands rapports de coutumes pour se loger comme pour se vêtir.

Il est des femmes aux îles Gambier peu fidèles, même encore aujourd'hui, car il est arrivé fréquemment à plusieurs de quitter leurs maris et d'aller vivre avec des amants. On les dit très-sensuelles, et bien que mal disposées dans les premiers temps en faveur des étrangers dont elles redoutaient le contact; si elles conservent aujourd'hui les dehors de la chasteté, elles le doivent aux idées chrétiennes. Mais le pilote m'a assuré qu'avant l'arrivée des missionnaires les filles libres y étaient communes, et que les mœurs générales ne différaient pas de celles de Taïti et des Marquises. J'ai cru d'autant plus volontiers Le Guillou, qu'il est marié à une Mangaréviennne, et qu'il a eu des aventures dans le pays qui ne l'ont pas mis en odeur de sainteté.

Les naturalistes et les ethnographes qui s'occupent de l'étude des races humaines ne peuvent mettre en doute la filiation des Mangaréviens de la race océanienne pure. Mais pour plus de certitude voici une énumération des caractères physiques de ces insulaires. En général, la population est belle. Son aspect est celui des peuplades des îles Marquises. J'ai vu beaucoup d'hom-

mes de haute stature et bien faits , dont le nez presque aquilin était tombant , comprimé , mais moins convexe que celui des Nouveaux-Zélandais ; en général cependant cet organe est épaté chez la plupart des individus. Les chefs ont la teinte de la peau plus claire que celle des gens du peuple , et la coloration de ces derniers ne diffère point des hommes du commun de Taïti , mais elle est plus foncée qu'aux îles de Tonga. Quelques naturels semblent plus bruns , et même tirer au noir , mais cet effet tient à leur malpropreté et à la fumée qui salit leur peau , ayant cessé l'usage des bains journaliers à cause des vêtemens européens , qu'ils endossent dès le matin et qu'ils ne quittent pas volontiers dans le jour ; leurs corps présentent fréquemment des cicatrices de plaies ou de pustules. Leur physionomie est communément empreinte de bonhomie. Leur chevelure coupée ras , n'est recouverte par aucune coiffure habituelle. De même les hommes vont nu-pieds , et les chefs et le roi ne chaussent des souliers que dans les grandes solennités.

Les femmes , bien mieux que ne l'ont dit les navigateurs qui nous ont précédés , sont préférables aux Tongaïennes. Leur figure est expressive , remplie de finesse , à coupe plutôt ovale qu'arrondie ; de grands yeux leur donnent une piquante animation , que des dents blanches et saines viennent embellir. Leur démarche a quelque chose d'abandonné qui constitue une tournure fort agréable. Leurs pieds ne sont pas trop développés , mais leurs doigts sont articulés avec précision et effilés avec grâce. Ce qui manque à la plupart d'entre elles , c'est la symétrie des proportions. Prises en détail , elles possèdent des parties bien faites , mais elles pèchent

dans l'ensemble. Il s'en faut donc bien qu'elles soient presque toutes laides, ainsi que l'a dit M. d'Urville dans le Voyage Pittoresque, alors qu'il ne les avait pas vues. Je ne puis qu'exprimer l'impression qu'elles ont faites sur mon esprit, en reconnaissant une sorte de cachet européen que je n'ai pu méconnaître, et que caractérise surtout la délicatesse des traits, délicatesse que j'en n'avais rencontré dans aucune autre île,) et une physionomie pleine de grâces et d'expression. Comme dans toutes les races, leur stature est inférieure à celle des hommes, mais cependant leur taille est très avantageuse comparée à celle du sexe de beaucoup d'autres peuples.

Les Mangaréviens des deux sexes m'ont paru bons physionomistes. Lorsqu'ils sont abordés par un étranger, leur premier mouvement est d'étudier ses allures. et comme chez tous les hommes placés près de l'état primitif, ils jugent par les formes apparentes des qualités morales. La civilisation seule a pu perfectionner le dehors et le mettre en contradiction permanente avec le moral. Sans être des Lavater, car je crois que leur science physiognomatique ne s'étend pas fort loin, ils ont une haute opinion de l'homme qui porte un beau front. Ils en font aussitôt la remarque flatteuse, et répètent avec plaisir *maa parofu*, c'est chose belle.

Les Mangaréviens sont d'intrépides causeurs, et lorsque la lune brille au firmament, ils aiment deviser près de leurs cabanes jusque vers 9 ou 10 heures. Mais par les nuits obscures, ils se couchent à la chute du jour. Ils se lèvent d'ordinaire avec le soleil, car dans ces îles l'aurore est inconnue et l'astre apparaît brusquement. Ils sont plus matinaux quand des vaisseaux

sont ancrés dans le Lagon. Des huit espèces de vents qu'ils connaissent, celui qui souffle de l'ouest leur est le moins incommode, et ils placent volontiers les ouvertures de leurs cabanes dans cette direction. M. d'Urville a indiqué le sud, mais j'avoue avoir vu des cabanes placées dans tous les sens. Leur façade est précédée par un emplacement pavé, formant esplanades; et ces demeures n'ont pas toutefois l'élévation que leur assigne Beechey.

Le pilote Leguillou m'assurait que les naturels des deux sexes étaient fort adonnés aux plaisirs des sens. Mais, lui dis-je, d'où vient donc aux lazzis que nous leur adressions, ce refrain perpétuel : mauvaise chose, c'est vilain; que chacun nous répondait; c'est me répondit Leguillou, la crainte que de telles conversations ne soient rapportées aux missionnaires. Au reste, ce qui semble légitimer ce dire; c'est la masse d'individus atteints de syphilis.

Les travaux auxquels les femmes sont soumises n'ont rien de rude, et celles de sang noble obtiennent parfois la prérogative de prendre le titre de chef de famille et jouissent des honneurs et des avantages qui y sont attachés. Aujourd'hui cependant ce sont elles qui sarclent les herbes dans les cultures et qui préparent les alimens. Mais cet état de choses n'existe que depuis l'arrivée des missionnaires, auparavant elles ne logeaient point avec leurs maris, et ceux-ci auraient rougi de se nourrir des mets préparés par elles. Elles étaient déclarées impures; à certains jours du mois et pendant leur gestation; même encore aujourd'hui elles mangent seules et se font une cuisine à part, après avoir servi leurs époux, tant est grande la puissance

de l'habitude. Le Guillou me disait que sa femme avait un profond dégoût pour les alimens qu'il préparait suivant nos coutumes, et qu'il n'avait jamais pu lui faire manger de poulet rôti, tant elle avait horreur de tout ce qui est cuit. Ce qu'elle préfère, c'est le poisson crû, c'est la *popoe*, ou bouillie de fruit à pain.

Les repas se prennent indistinctement à toutes les heures du jour, quand le besoin s'en fait sentir. Manger est leur grande affaire dans le temps d'abondance, aussi leur estomac doit-il souffrir vivement quand les vivres sont peu communs ou rares. Le nouvel ordre de choses dû aux missionnaires tend à modifier grandement ces habitudes. De la masse de vivres que chaque naturel consomme, j'en conclus que les fruits et les racines dont ils se repaissent sont peu riches en principes nutritifs.

C'est donc l'arbre à pain qui doit fournir presque exclusivement à l'alimentation des insulaires. On mange les fruits préparés de plusieurs façons, tantôt rôtis, et c'est alors un manger délicat, tantôt en pulpe ou en bouillie, et celles-ci sont de plusieurs sortes. Les européens disent que le fruit de l'arbre-à-pain est plus savoureux aux îles Gambier qu'à O-Taïti. Je ne m'en suis pas aperçu. M. Latour le préférait au biscuit et le comparait au pain de seigle.

Un usage, né sans doute de la nécessité mère de l'industrie, consiste à conserver le *mei*, ou fruit à pain, soumis à une préparation préalable, dans des sortes de silos, pendant l'espace de trois et de six mois, et pour ainsi dire jusqu'à l'apparition des nouveaux fruits. Après cette préparation, la conservation de cet aliment est complète. Mais comme le voyageur ne

doit rien dédaigner de ce qui peint les mœurs des peuples qu'il visite, il ne peut oublier les procédés culinaires, car eux aussi ont l'avantage de faire apprécier la civilisation relative des peuples placés près de l'état de nature. Toutefois ces procédés ne sont ni nombreux ni variés, et le fruit à pain qui fait la base de leur nourriture, ne demande pas de connaissances fort étendues. Simplement cuit dans les fours souterrains, c'est déjà un aliment savoureux, mais quelques soins le transforment en friandise. En sortant du four, les femmes le placent sur une feuille de *ti*, ou *maranta*, et en nettoie l'extérieur avec un petit instrument fait en nacre, puis elles le donnent aux hommes qui le pétrissent en farine pâteuse à l'aide de l'eau. Puis on creuse un trou que l'on garnit de feuilles coriaces de *maranta*, et la pâte y est déposée pour la conserver après avoir subi la fermentation. Le trou est fermé avec des feuilles et recouvert de terre. Après un certain temps une forte acidité et un haut goût se développent. Les européens sont dégoûtés par ce mets que les naturels aiment avec passion, et que l'expérience leur a fait adopter comme une conserve ou sorte de raisiné pour les époques où les fruits sont passés. Cet aliment qu'on appelle *ma-popoe*, et que Beechey dit être si dégoûtant, est très-peu nourrissant. J'en ai goûté plusieurs fois, tout en faisant violence à la répugnance qu'il m'inspirait, je l'ai trouvé agréable au goût par son acidité. Il y a entre la *popoe* et le moût de raisin une grande analogie de saveur et d'aspect. J'ignore au juste quels ingrédients entrent dans les friandises appelées *piere* et *puputa*. Cette dernière que j'ai trouvée excessivement lourde pour l'estomac, me semble faite avec la pulpe de fruit

à pain battue dans de l'huile de coco. Ils étendent d'eau plus ou moins leur popoe, pour en faire des émulsions, et ils appellent *ma* la fermentation qui s'est établie dans cette pâte. La popoe pour le repas se délaie dans une sorte d'auge nommée *kumete*. Les insulaires y puisent cet aliment avec leurs quatre doigts pliés en cuiller, et ont une telle habitude qu'avec cet instrument primitif, rien ne s'échappe du liquide qu'il porte à leur bouche. Seulement il faut fréquemment se lécher les doigts.

Chaque famille possède et son four et son puits à popoe ; récolte les fruits au fur et à mesure de ses besoins, et ne fait ses provisions d'hivernage qu'au moment où les fruits sont mûrs ou que les vents les font tomber. Les puits à provisions ou silos sont doublés de feuilles de maranta, parce que de toutes les feuilles ce sont les plus coriaces, les plus résistantes et celles qui pourrissent le moins. Je ne crois pas que les bananiers et les cocos servent beaucoup au peuple, et j'ai de bonnes raisons de penser que leurs fruits sont réservés pour les chefs. C'est donc l'arbre à pain qui fournit en première ligne aux besoins de la classe populaire, et seulement elle y joint quelques racines communes, des coquillages ramassés dans les récifs et des poissons pêchés dans les lagons. Les cochons sont trop rares pour servir à d'autres qu'aux chefs les plus nobles. Les noms d'*humoi* et de *haha* donnés à l'espèce, sembleraient indiquer deux variétés. Les poules sont rares, mais je crois que l'on se nourrit des rats qui sont multipliés outre mesure sur ces îles. Les Mangaréviens ont horreur de la *vavarua* ou grande raie diable de mer, que les habitants des îles Marquises mangent avec tant de

plaisir. Par cette énumération, on peut conclure que la nourriture n'est ni variée ni délicate sur ces îles.

Les Mangaréviens n'avaient pas parmi eux de médecins proprement dits, ou plutôt chacun l'était en prescrivant des remèdes tirés des simples ou employant les prières des prêtres des idoles. Les missionnaires sont aujourd'hui à la fois médecins de l'âme et du corps. Aux îles Marquises et dans quelques autres archipels océaniques, les guérisseurs sortaient d'une classe à part, s'attribuant exclusivement les fonctions médicales. A Mangaréva, il n'en était pas ainsi. Cependant, parmi les recettes populaires, il en est que l'on vante contre la dysenterie, maladie fort commune et très-grave aux Gambier, et dont j'attribue l'origine à l'usage abusif de la canne à sucre fraîche. Cette recette consiste dans l'emploi de certaines doses d'un suc amer et astringent d'une plante dont j'ai le regret de n'avoir pu me procurer des échantillons. Ils emploient contre la syphilis les propriétés sudorifiques d'une plante qui me paraît appartenir au genre poivrier, et cependant je ne crois pas que le piper ava ou methyticum croisse sur ces îles. La gale, nommée *paka*, n'est pas rare. Les blessures, *maki*, les pustules surtout au visage, l'élephantiasis des jambes, la cataracte, les taies sur l'œil, la lèpre squammeuse, sont les affections dominantes. Toutefois, la plus commune comme la plus meurtrière est la pneumonie. Aussi les missionnaires ont-ils porté tous leurs soins à modifier la construction des cabanes, s'étant aperçu que les demeures ouvertes autrefois à tous les vents, en étaient la cause occasionnelle.

Les femmes accouchent avec cette facilité inconnue dans les pays civilisés. Lorsque les douleurs se mani-

festent, quelque part qu'elles se trouvent, au pied d'un arbre comme sur le rivage, les jeunes mères sont délivrées par les efforts de la nature, rarement on a recours au mari ou aux parentes. Dans les cas difficiles, des femmes ou même des hommes, jouissant d'une réputation particulière d'expérience, sont appelés pour mettre fin au travail. A peine la femme est-elle délivrée, qu'elle va se baigner dans l'eau froide, et qu'elle reprend le cours de ses travaux domestiques habituels. On cite cependant quelques graves exceptions et des délivrances très-orageuses après plusieurs jours de douleurs. Il résulte aussi parfois de cette funeste habitude d'immersion immédiatement la parturition, des accidents fort graves ou même suivis de mort.

En général cependant les jeunes mères qui vont se baigner deux heures après leur délivrance, se trouvent parfaitement bien. Au troisième jour, la fièvre de lait a cessé, et la sécrétion du fluide nourricier fonctionne avec régularité. Les femmes n'emploient aucune plante ni pour accroître la quantité de lait ni pour la supprimer. Leur heureuse ignorance n'a pas comme en France la ressource d'une foule de moyens inutiles.

Les mères nourrissent leurs enfants l'espace de douze mois environ. Il en est qui ont recours à des nourrices étrangères. Je n'ai pu savoir si c'était un privilège des nobles, ou si des mères se trouvant dans l'impossibilité physique d'allaiter leur enfant, pouvaient se faire remplacer par une mercenaire.. Quant à la famille royale, ce privilège lui appartient sans contestation.

La tendresse des femmes de Mangareva pour leurs enfants est très-grande, aussi sont-elles mères excellentes dans toute l'acception du mot. Mais cependant,

comme il n'y a pas de règle sans exception, le père Armand m'a raconté qu'une mère avait cherché à enterrer vivants les deux enfants jumeaux qu'elle avait eus, et qu'il parvint à sauver. Ces deux enfants ont aujourd'hui sept ans. J'ai déjà dit quelle était la répugnance des naturels pour leurs femmes pendant certains jours du mois et pendant leur gestation. Leurs idées sont celles de Moïse dans toute leur rigueur, et en vérité il y a quelque chose de naturel dans cette répugnance, car les femmes ne peuvent que perdre de leur prestige à se montrer dans cet état d'infirmité.

Parmi quelques-unes des coutumes introduites chez ce petit peuple, celle du mariage a été modifiée ainsi: l'insulaire qui désire prendre femme s'adresse au père de la fille qu'il veut épouser. Celui-ci refuse rarement, mais il exige le consentement formel de sa fille. Ces préliminaires accomplis, les parens vont trouver un missionnaire, et ce dernier, après avoir donné l'absolution, procède au mariage religieux et civil.

On a établi un cimetière à la manière d'Europe, et supprimé l'ancienne coutume d'exposer les cadavres.

Les jeunes filles chargées de cultiver le coton et d'en préparer la bourre, sont soumises à des sortes de concours publics. Celles qui peuvent offrir le plus beau coton obtiennent des prix. Elles ont pour récompense l'avantage de figurer dans un festin où on leur sert de la chair de tortue. De plus, leur coton, qui a été exposé aux regards de tous les insulaires, est tissé le premier, et les étoffes obtenues servent à les habiller avant leurs compagnes.

Enfin terminons ce que nous avons à dire des îles Gambier par quelques mots sur l'influence des mis-

sionnaires. Cette influence a été grande et les résultats obtenus leur font honneur au demeurant. Ils ont réuni dans les liens d'une commune affection des petites populations livrées à des guerres intestines, ne donnant que de courtes trêves à des haines héréditaires : à une grossière idolâtrie ils ont fait succéder les lumières du christianisme.

C'est le 7 août 1834, qu'abordaient sur ces îles les premiers missionnaires Caret et Laval. Ils y étaient conduits par le navire américain le Péruvien, Par le secours d'un interprète, les deux prêtres français firent connaître au roi et aux chefs le désir qu'ils avaient de s'établir parmi eux. Suivant leur prévision l'accueil qu'on leur fit fut peu encourageant et ils n'obtinrent qu'une réception contrainte et froide. Cependant à force de prévenances et d'empressement ils parvinrent à gagner l'affection de quelques insulaires, ou, comme le disent ces messieurs, *la bonne volonté de quelques-unes de ces créatures innocentes.*

En peu de temps les missionnaires eurent acquis des notions satisfaisantes de la langue du pays, et se trouvaient en mesure de leur communiquer quelques idées de la vraie religion. Le nombre de leurs pupilles s'accrut chaque jour et ceux-ci servirent à convaincre les autres de la bonne instruction qui leur serait transmise. Tel est du moins le récit inséré dans la gazette des îles Sandwich, par un voyageur anonyme que je crois être M. Maigut, et dont je transcris le texte. « La vraie religion, disaient les missionnaires, n'a été établie par son créateur que pour instruire l'homme de l'usage qu'il doit faire de sa liberté, afin d'être heureux dans cette vie et de s'assurer une éternité de bonheur dans le ciel. »

« Bientôt les naturels accoururent en foule pour écouter les prédications des missionnaires. Ils furent captivé par la pureté de la doctrine qu'ils enseignaient. Ils reconnurent les absurdités de leur propre culte et les impiétés dont ils se rendaient coupables, et ils renoncèrent aussitôt aux sacrifices humains qu'ils faisaient à leurs divinités imaginaires, et la chair humaine cessa d'être la nourriture de leurs prêtres ou des chefs». Ici je ne puis partager l'opinion de M. Maigut et je crois que l'anthrophagie était à peu près inconnue aux îles Mangareva, et qu'on les en accuse gratuitement. Il se peut que les prêtres aient parfois ordonné le supplice de quelques criminels, comme cela a lieu dans toutes les îles océaniques; mais de ces sacrifices à se repaître de la chair d'homme, il y a une grande différence, et ce fait ne me paraît nullement prouvé.

Les missionnaires ont obtenu une grande amélioration dans les mœurs, cela est incontestable. Le meurtre, le vol ont cessé d'être pratiqués, et l'honnêteté générale domine au sein de la population. Je ne partage pas l'opinion de ces Messieurs, quand ils disent qu'avant leur venue les Mangaréviens étaient les plus sauvages et les plus dégradés de tous les insulaires de la mer du sud. Je crois que nulle population n'était plus apte à adopter le christianisme, et la preuve en est grande, puisque les missionnaires de la Nouvelle-Zélande, des îles Marquises, etc., n'ont fait aucun progrès.

L'idolâtrie cessa le 16 avril 1835, par la destruction des idoles dans l'île d'Akamaru, et puis les autres îles imitèrent successivement cet exemple. C'est sur ces

entrefaites qu'arriva l'évêque de Rochouse, accompagné de MM. de la Tour, Soulié, et des ouvriers Mouré et Coste. Ces hommes d'application se mirent à l'œuvre en prêchant d'exemple. De leurs mains sortirent des cultures et des demeures élevées à la mode d'Europe. Puis ils enseignèrent avec un grand succès la lecture et l'écriture. Des maisons, une église, un four à chaux, des ateliers divers, une manufacture de coton témoignèrent de leur zèle. Ils rendirent les demeures plus salubres, créèrent des écoles pour les enfants, tracèrent des chemins, vivifièrent et animèrent ces petites populations en leur offrant un simulacre des ressources de la vieille Europe. M. de Rochouse connaissait bien le zèle des ouvriers évangéliques qu'il avait associé à son œuvre, et ceux-ci à leur tour ont répondu dignement à son attente. Mais cependant de tels résultats n'ont pas été obtenus sans bien des résistances de la part d'un certain nombre de naturels : tout cela n'a pas marché simplement au début, mais il a fallu au contraire vaincre des difficultés incessantes, et dominer petit à petit leur esprit d'opposition. Un Européen surtout, qu'on n'a pas voulu me nommer, était parvenu à leur faire croire que s'ils conservaient les prêtres chez eux, l'eau de la mer viendrait à monter jusqu'au sommet du pic de Mangaréva, et noierait la population entière. Cet européen ne peut être qu'un trafiqueur de perles, venu de Taïti sur un des petits navires qui se livraient à ce genre de commerce.

Malgré cette sinistre prédiction, l'œuvre de la mission s'est accomplie heureusement. Un seul naturel, Kopouni, s'opposa à la destruction des idoles, mais sans succès. Il est vrai que l'opposition de ce chef eût

de la gravité, car un de ces messieurs me raconta qu'ils n'échappèrent au feu que Kopouni avait allumé pour les faire périr, qu'à l'aide de la lueur de l'incendie. Les prêtres, traqués dans le village, gagnèrent les sentiers de la montagne, et comme le coup était manqué, d'autres naturels vinrent les chercher pour continuer leurs travaux. Kopouni leur tendit une autrefois de nouvelles embûches, et ils furent assez heureux pour se tenir cachés dans de grandes herbes et laisser passer l'orage. Enfin Kopouni proposa un jour au grand conseil des chefs (et les missionnaires avaient alors un an de séjour au plus dans les îles) de les faire assassiner. Mais il y eut dissidence, et la majorité s'y étant refusé, ce projet manqua. Mais ce chef, irréconciliable ennemi des prêtres français, fut bientôt obligé de fuir et de chercher un refuge dans un des îlots du récif. Il revint amnistié de son exil et embrassa le catholicisme qu'il avait persécuté.

Je cite ces faits tels qu'ils m'ont été racontés.

Je crois cependant qu'il existe encore beaucoup de naturels endurcis, qui n'ont pas franchement adopté les idées nouvelles. Les néo-chrétiens eux-mêmes ne sont pas exempts de terreur. Mais la mission victorieuse a marché en avant. Elle a pour elle le roi, les chefs et la masse du peuple; son avenir est assuré, et son règne solidement établi.

Les insulaires sont aujourd'hui tous vêtus : presque tous sont convertis au christianisme. Il en est qui savent tisser le coton, tailler la pierre, travailler le bois. Un certain nombre sait lire et écrire; d'autres savent chanter des cantiques, il y a donc eu en sept années un changement énorme, accompli au sein de ces popu-

lations, et certes, pour recevoir si rapidement de tels changements, cette race doit être éminemment perfectible.

A l'époque du passage du brig le Pylade aux Gambier, l'évêque était parti pour les îles Marquises avec le père Armand Chosson. Il restait dans les îles les deux ministres Cyprien Lauzu et Honoré Laval, plus M. Floret de la Tour et trois ouvriers nommés Gilbert Soulié, Henry Mouré et le vieux Coste. A ces personnes j'ajouterai les deux pilotes, et je dirai que toutes sont des enfans de la France.

FIN.

A. LESSON.

Ici se termine le voyage aux îles Mangaréva de M. A. Lesson. Cette narration a été extraite d'un journal rempli de documents d'un haut intérêt que l'auteur a rédigé en mer. Dans la vie simple et modeste de l'auteur, toute d'abnégation, et consacrée au devoir, je puis dire, sans être suspecté de partialité, qu'il en est peu qui ait été si bien remplie. Jeune, il a suivi l'amiral d'Urville dans son deuxième voyage et a rapporté de cette campagne de riches herbiers qui ont été déposés au muséum et qu'il a publiés avec M. Achille Richard. J'ai sous les yeux les nombreux manuscrits accompagnés de figures peintes d'animaux et de plantes de ce voyage. Puis dans une station de

près de trois années dans le golfe du Mexique , le même voyageur a rédigé un volumineux journal des faits qui intéressent la médecine et les sciences naturelles , et qui sont entremêlés de détails sur les mœurs des diverses populations qu'il a visitées. Enfin , sur le Pylade , il a ramassé huit volumes d'observations sur les îles Sandwich , Otaïti , les Marquises , les Gambier et sur toute la côte de l'Amérique baignée par l'océan Pacifique , depuis les îles de Chiloë jusqu'à Acapulco et San-Blas. L'extrait ci-joint fera mieux apprécier la manière de voir de l'auteur que tout ce que je pourrais dire. A moi seul appartiennent les erreurs qui peuvent exister dans cet écrit qui a été imprimé par articles détachés dans un journal. Enfin le même auteur fixé par devoir au milieu des populations océanniennes , accumule des matériaux sur l'ethnographie et les traditions de ces peuplades dont il a approfondi les langues qu'il parle avec la plus grande facilité. Tous ces travaux sont restés inédits et j'ai joint à ce volume 18 dessins au trait tirés du porte-feuille de mon frère , fort riche en dessins de ce genre.

Ce 17 mai 1845.

P. LESSON.

VILLE DE LYON

Biblioth. du Palais des Arts

IMPRIMERIES DE MERCIER ET DEVOIS.



Hitoté.

Autog. par Goussier.

Lithog. de A. Coiffard à la Rochelle.

1845

VILLE DE MONTREAL
Biblioth. du Palais des Arts



MARIANA.

Autog. par Goussat.

Lit. sc. de A. Caillaud.

1844

VILLE DE LYON
Biblioth. du Palais des Arts

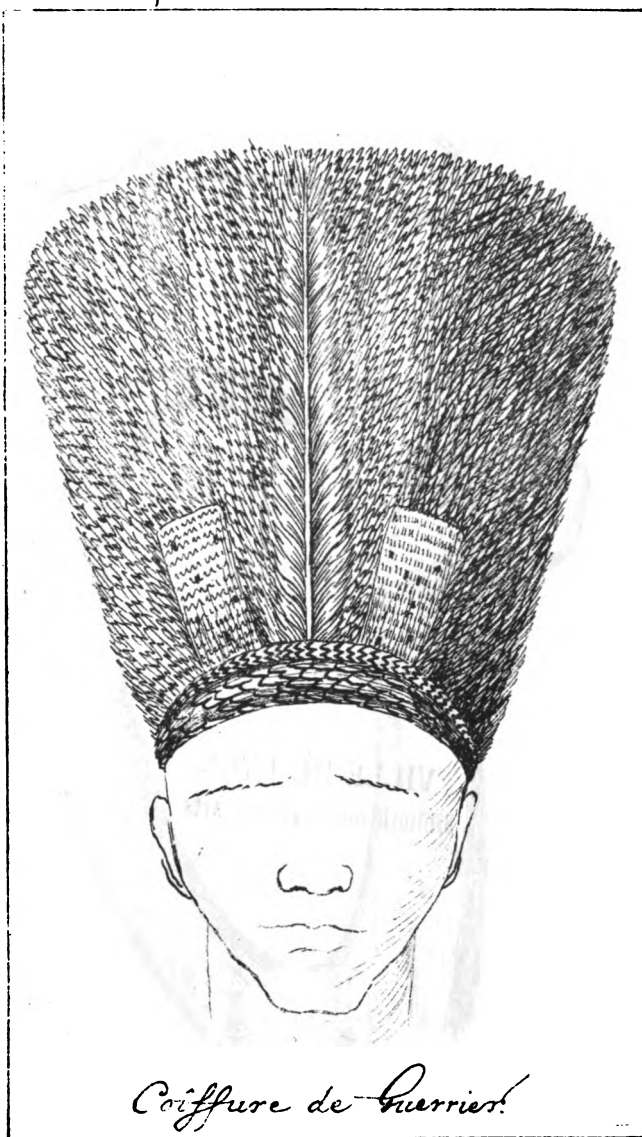


Autog. par Goussier.

Lithog. de A. Challeud.

Guerrier en costume de guerre. 1844

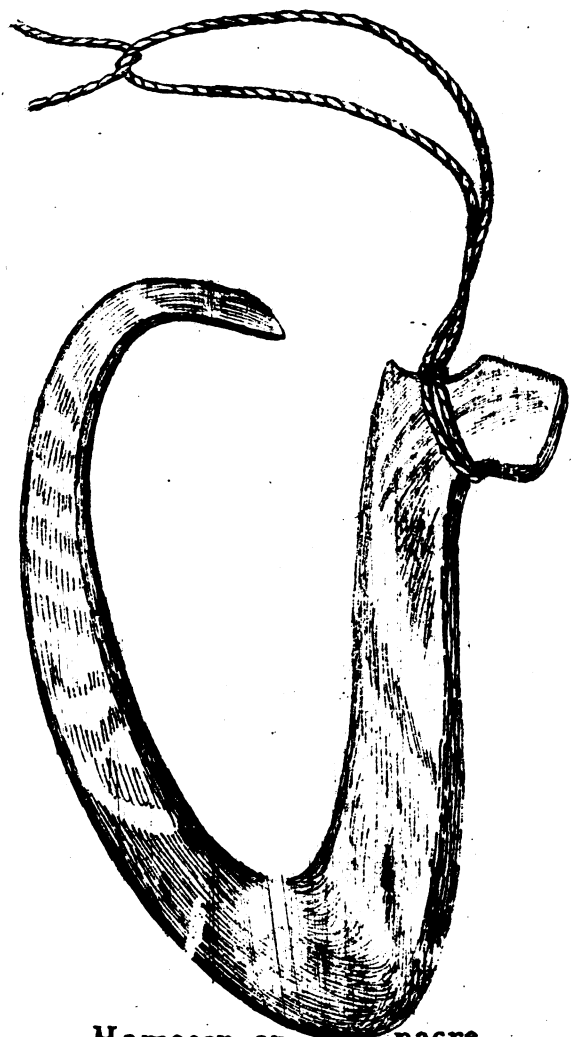
VILLE DE LYON
Biblioth. du Palais des Arts



Autog. par Goussat.

Lithog. de A. Carlier. 1844.

VILLE DE LYON
Biblioth. du Palais des Arts

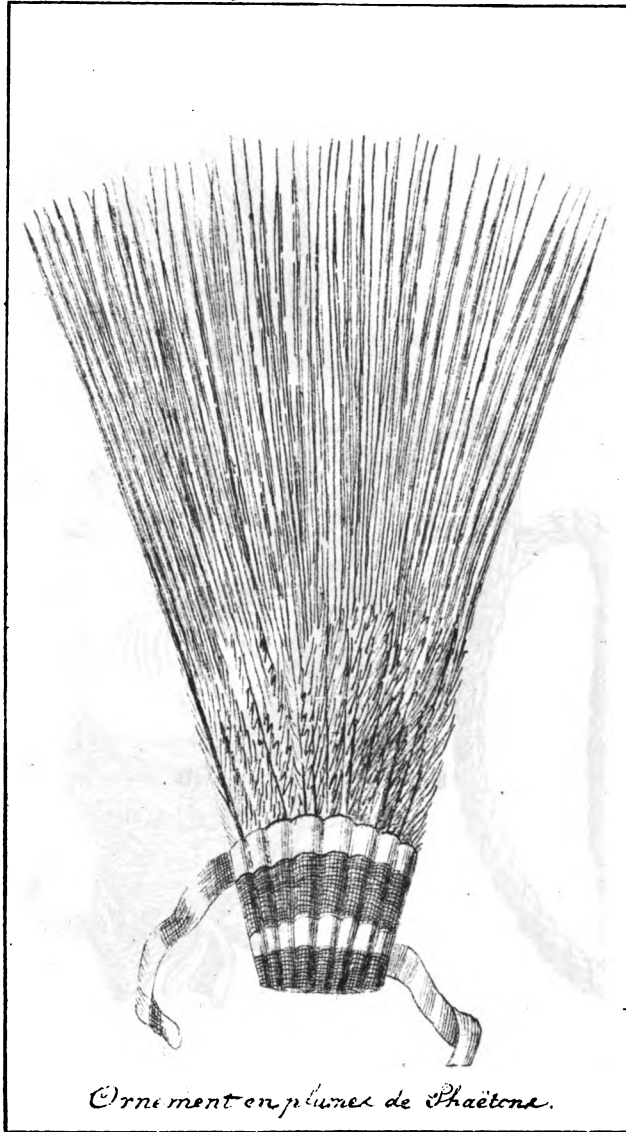


Hameçon en nacre.

Autog. par Gousset.

Lithog. de A. Coiffard. 1844.

VILLE DE LYON
Biblioth. du Palais des Arts



Ornement en plumes de Phaëtone.

Autog. par Cousset.

Lithog. de A. Caillaud. 1845.

VILLE DE LYON
Biblioth. du Palais des Arts

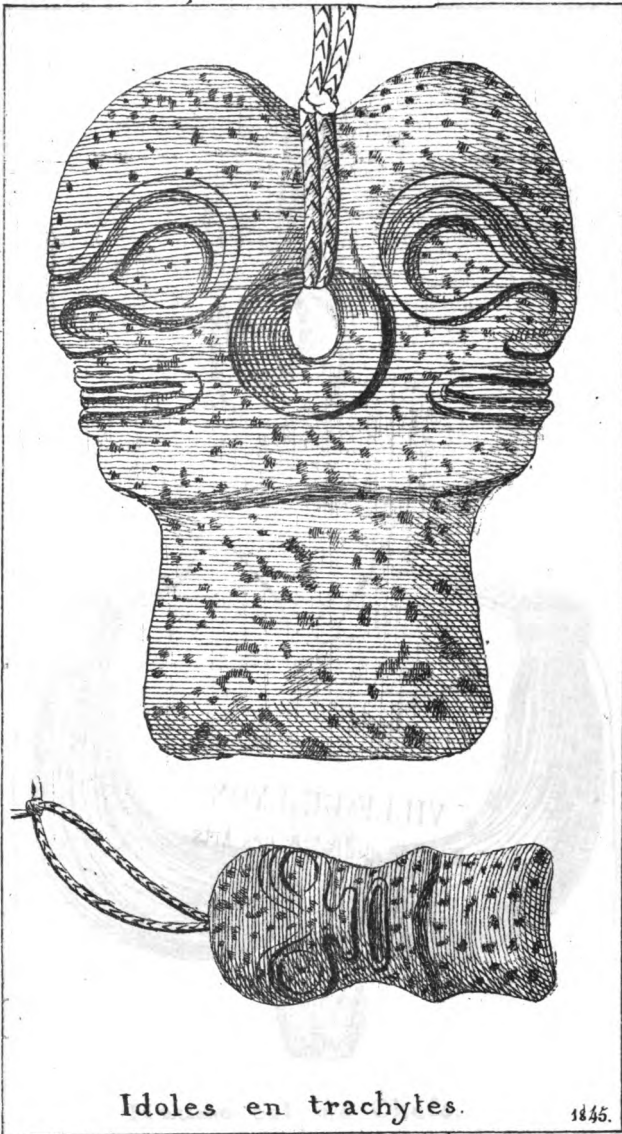


Autog. par Gousset.

Lithog. de A. Ceilland.

1845.

VILLE DE LYON
Biblioth. du Palais des Arts



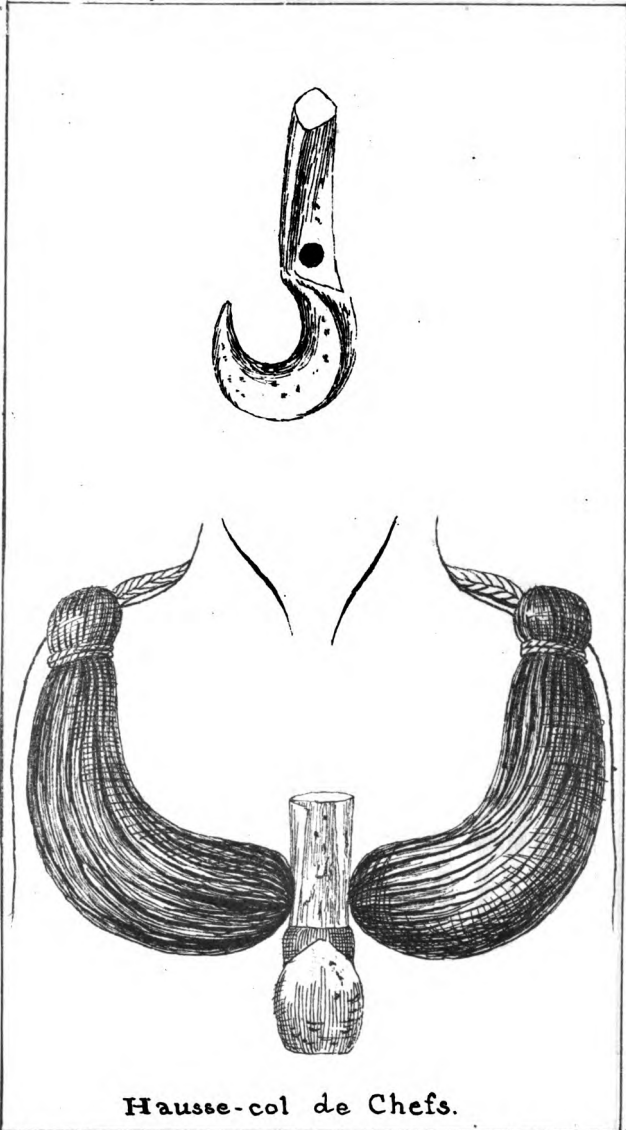
Idoles en trachytes.

1845.

Autog. par Gousset.

Lithog. de A. CAILLAUD.

VILLE DE LYON
Biblioth. du Palais des Arts



Hausse-col de Chefs.

Autog. par Goussel.

Lithog. par A. Crillaud 1846.

VILLE DE LYON
Biblioth. du Palais des Arts



Autog. par Gousset.

Lithog. de R. Caillaud. 1844.

WILSON
of the U.S. Forest Service



Entonnoir.

Dessin de Lesson autog. par Gousset. 1845.

Lithog. de A. Caillaud.

VILLE DE LYON
Biblioth. du Palais des Arts



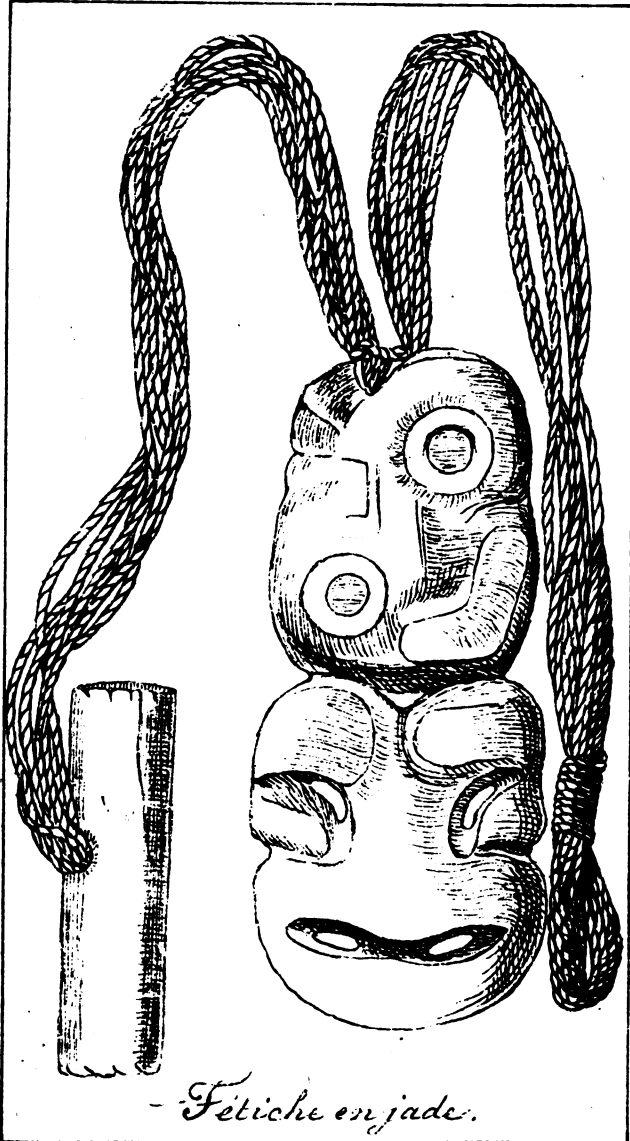
Moko.

Autog. par Goussset.

Lithog. de A. Caillaud.

1845.

VILLE DE LYON
Biblioth. du Palais des Arts



- Fétiche en jade.

Autog. par Goussier.

Lithog. de A. Caillaud. 1845.

VILLE DE LYON
Biblioth. du Palais des Arts

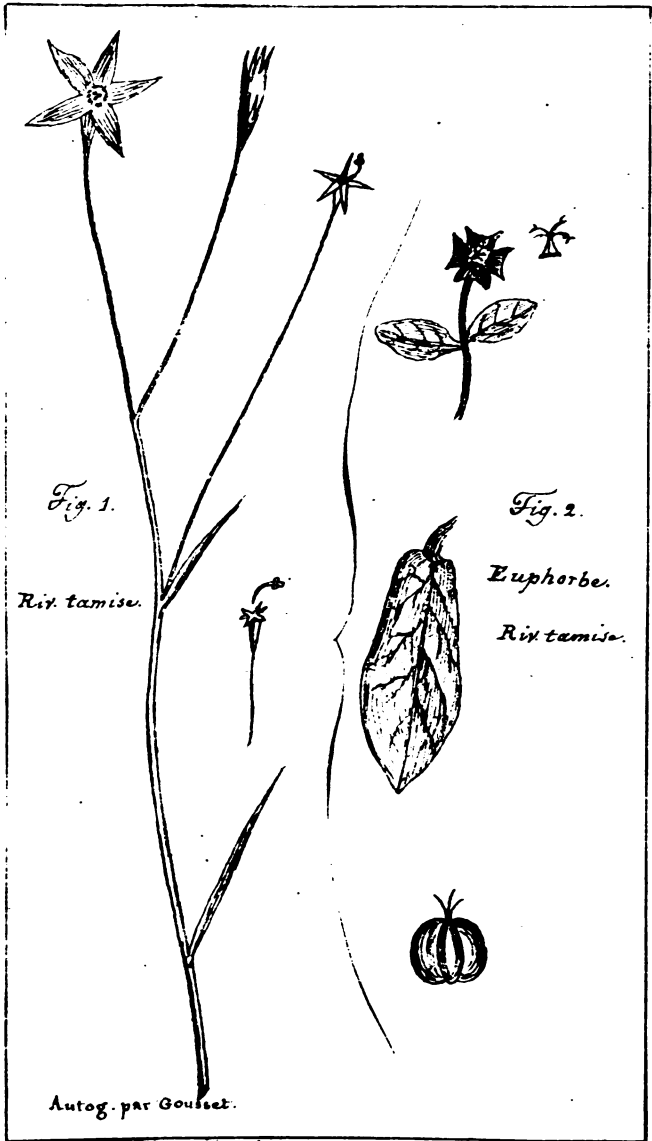


Fig. 1.

Rix tamise.

Fig. 2.

Euphorbe.

Rix tamise.

Autog. par Goussier.

Lithog. de A. Cailleaud.

1645.

VILLE DE LYON
Biblioth. du Palais des Arts



G.N.

Orchidée
du Port du Roi Georges.

Auég. par Gousset.

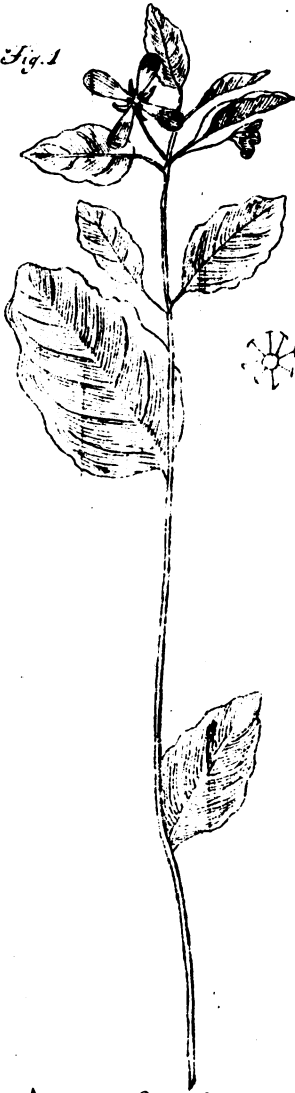
Lithog. de A. Caillaud à la Rochelle.

1845.

VILLE DE LYON
Biblioth. de la Ville de Lyon

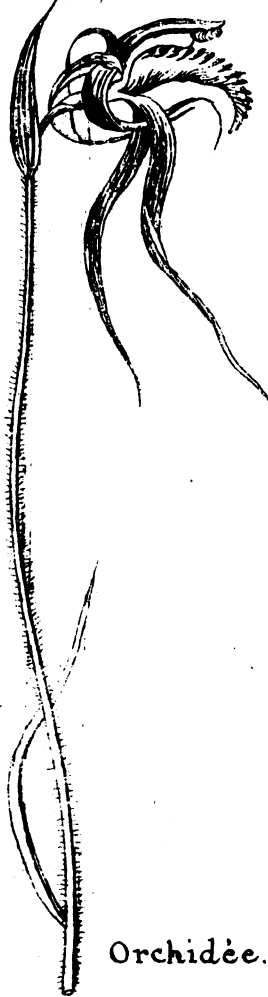
Nouvelle-Zélande.

Fig. 1



Nouvelle-Hollande.

Fig. 2.



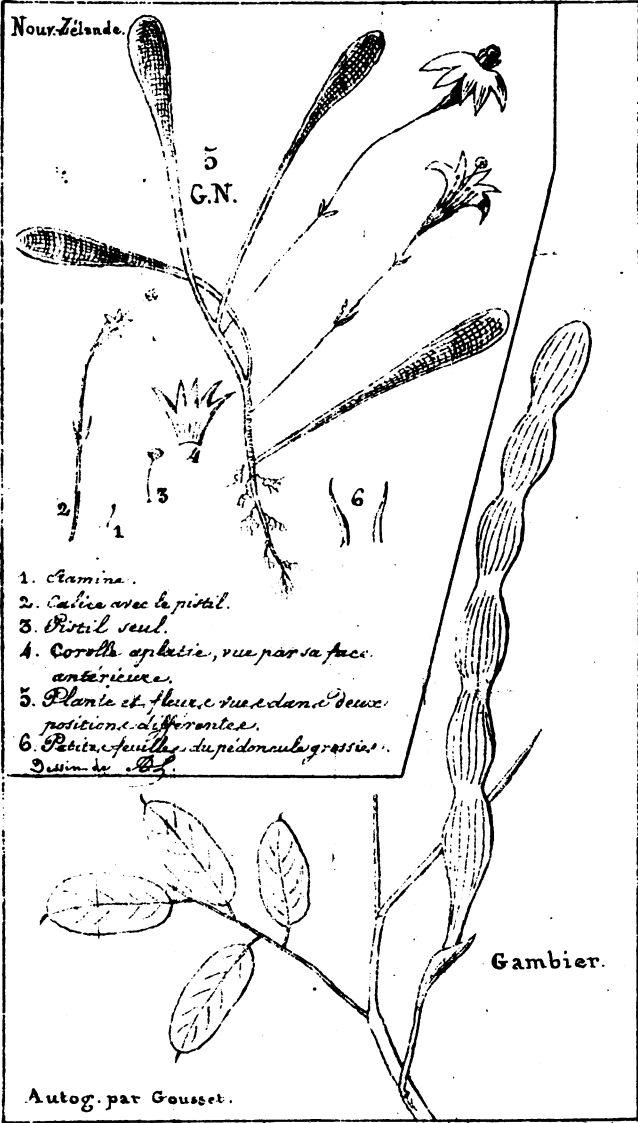
Orchidée.

Autog. par Goussier.

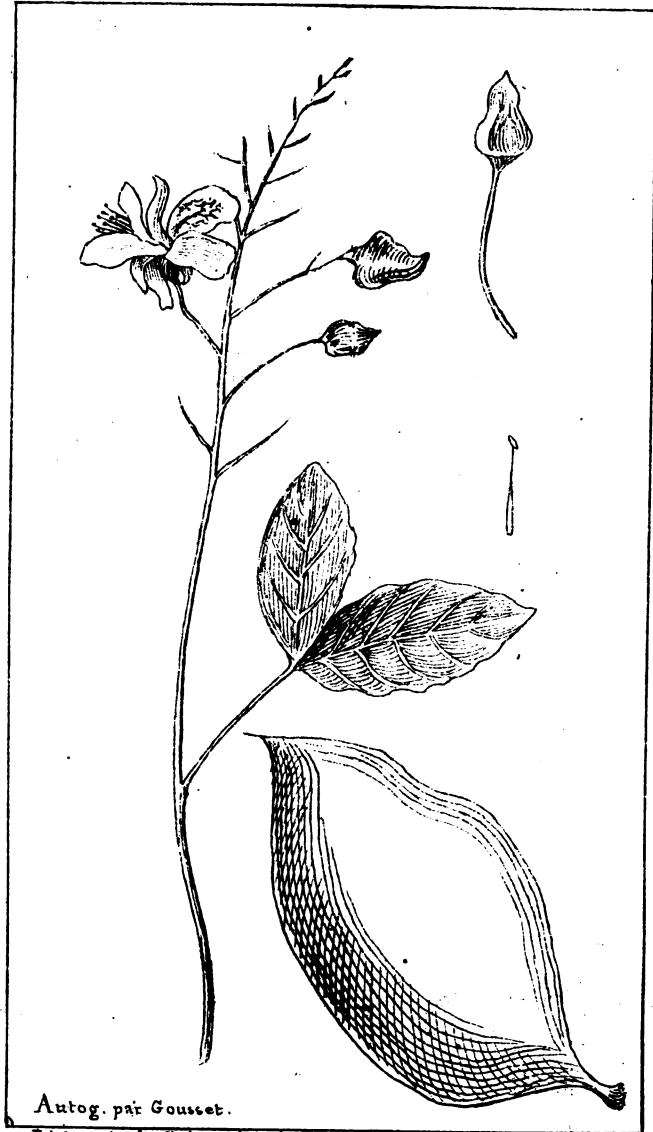
Lithog. de A. Caillaud, à la Rochelle.

1845.

VILLE DE LYON
Bibliothèque du Palais des Arts



Digitized by Google



Autog. par Goussier.

Lithog. de A. Caillaud & la Rochelle.

1846.

VILLIERS
Biblioth. du Palais des Arts

VILLE DE PARIS
Biblioth. du Palais des Arts

